

Théodore de Banville

---

# Les Exilés

Odelettes, Améthystes, Rimes  
dorées, Rondels, Les Princesses,  
Trente-six ballades joyeuses

**TV5MONDE**

La télévision qui aime les livres

# Les Exilés

Odelettes, Améthystes, Rimes  
dorées, Rondels, Les Princesses,  
Trente-six ballades joyeuses

Apprenez et  
enseignez

le  
français

avec  
TV5MONDE

The advertisement features three individuals: a man in a pink V-neck shirt in the foreground, a man in a grey sweater in the background, and a woman in a teal dress and glasses in the foreground. The background is a collage of TV5MONDE website elements, including the logo, navigation menus like 'AFRIQUE' and 'BUSINESS', and program titles such as 'ENSEIGNER LE FRANÇAIS AVEC TV5MONDE' and 'LANGUE FRANÇAISE'. Three speech bubbles are overlaid on the top, containing the text 'Apprenez et enseignez le français avec TV5MONDE'.

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie  
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : [apprendre.tv5monde.com](http://apprendre.tv5monde.com)  
Pour les enseignants : [enseigner.tv5monde.com](http://enseigner.tv5monde.com)

 [www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise](https://www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise)  EnseignerTV5 et ApprendreTV5

**TV5MONDE**

Théodore de Banville

# Les Exilés

Odelettes, Améthystes, Rimes  
dorées, Rondels, Les Princesses,  
Trente-six ballades joyeuses

# Les Exilés

*À MA CHÈRE FEMME MARIE ÉLISABETH  
DE BANVILLE  
CE LIVRE DE FOI ET D'ESPÉRANCE EST  
DÉDIÉ*

## Préface

Ce livre est celui peut-être où j'ai pu mettre le plus de moi-même et de mon âme, et s'il devait rester un livre de moi, je voudrais que ce fût celui-ci ; mais je ne me permets pas de telles ambitions, car nous aurons vécu dans un temps qui s'est médiocrement soucié de l'invincible puissance du Rythme, et dans lequel ceux qui ont eu la noble passion de vouloir enfermer leurs idées dans une forme parfaite et précise ont été des exilés.

Les Exilés ! quel sujet de poèmes, si j'avais eu plus de force ! En prononçant ces deux mots d'une tristesse sans bornes, il semble qu'on entende gémir le grand cri de désolation de l'Humanité à travers les âges et son sanglot infini que jamais rien n'apaise. Ceux-ci, chassés par la jalouse colère des Rois ou par la haine des Républiques, ceux-là, victimes de la tyrannie des Dieux nouveaux, ils écoutent pleurer effroyablement la mer sonore, ou dans le morne d'un sombre azur ils regardent briller des étoiles inconnues

Ovide boit le lait des juments sous la tente de cuir du Sarmate, et sur son pâle visage doré par le soleil de Florence, Dante reçoit la pluie noire du vieux Paris. Ceux-là sont-ils les vrais exilés et les plus misérables ? Non, car un jour vient qu'on n'attendait pas, qu'on n'osait pas espérer, où la patrie fermée se rouvre, où les oppresseurs ont été balayés par le souffle furieux de l'Histoire, et l'absent retrouve sa maison encore vivante et rallume son foyer éteint.

Mais ceux pour qui j'ai toujours versé des larmes qui brûlent mes yeux, ce sont les êtres dont l'exil n'aura ni fin ni terme. Est-ce ceux qui sont exilés dans la pauvreté, dans le vice, dans l'absence, dans la douleur, ceux que la mort a séparés des êtres qui leur sont chers ? Non, car ceux-là aussi peuvent être plaints et consolés par des êtres pareils à eux, et l'abîme où ils se lamentent peut être comblé par le repentir et par le désir effréné du ciel.

Ceux pour qui nulle espérance n'existe ici-bas, ce sont les passants épris du beau et du juste, qui au milieu d'hommes gouvernés par les vils appétits se sentent brûlés par la flamme divine, et où qu'ils soient, sont loin de leur patrie, adorateurs des Dieux morts, champions obstinés des causes vaincues, chercheurs de paradis qu'ont dévorés la ronce et les cailloux, et sur le seuil desquels s'est même éteinte comme inutile l'épée flamboyante de l'Archange. Ceux-là parfois rencontrent leurs frères si rares, comme eux exilés, et échangeant avec eux un signe de main et un triste sourire, ils plaignent la pierre même, qui, transportée loin de son soleil, pâlit et s'en va en poussière, et le grand lion mordu par le froid qui, dans la cage où l'homme l'a fait prisonnier, étire ses membres souverains, bâille avec dédain en montrant sa langue rose, et parfois regarde avec étonnement, captif comme lui, l'aigle qui fixait les astres sans baisser les yeux, et qui dans la nuée en feu, déchirée par l'ouragan, suivait d'une aile jamais lassée le vol vertigineux de la foudre.

T.B.

Mardi, 24 novembre 1874.

## L'exil des dieux

C'est dans un bois sinistre et formidable, au nord  
De la Gaule. Roidis par un suprême effort,  
Les chênes monstrueux supportent avec rage  
Les grands nuages noirs d'où va tomber l'orage ;  
Le matin frissonnant s'éveille, et la clarté  
De l'aube mord déjà le ciel ensanglanté.

Tout est lugubre et pâle, et les feuilles froissées  
Gémissent, et, géants que de tristes pensées  
Tourmentent, les rochers jusqu'à l'horizon noir  
Se lèvent, méditant dans leur long désespoir ;  
Et, blanche dans le jour douteux et dans la brume,  
La cascade sanglote en sa prison d'écume.  
Léchant les verts sapins avec un rire amer,  
La mer aux vastes flots baigne leurs pieds, la mer  
Douleuruse, où, groupés de distance en distance,  
Accourent les vaisseaux de l'empereur Constance.  
Tout à coup, ô terreur ! ô deuil ! au bord des eaux  
La terre s'épouvante, et jusque dans ses os  
Tremble, et sur sa poitrine âpre, d'effroi saisie,  
Se répand un parfum céleste d'ambrosie.  
Un grand souffle éperdu murmure dans les airs ;  
Une lueur vermeille au fond de ces déserts  
Grandit, mystérieuse et sainte avant-courrière,  
Ô vastes cieux ! et là, marchant dans la clairière,  
Luttant de clarté sombre avec le jour douteux,  
Meurtris, blessés, mourants, sublimes, ce sont eux,  
Eux, les grands exilés, les Dieux, Ô misérables !  
Les chênes accablés par l'âge, et les érables  
Les plaignent. Les voici. Voici Zeus, Apollon,  
Aphrodite, marchant pieds nus (et son talon  
À la blancheur d'un astre et l'éclat d'une rose !)  
Athéné, dont jadis, dans l'éther grandiose,  
Le clair regard, luttant de douceur et de feu,  
Était l'intensité sereine du ciel bleu.  
Héré, Dionysos, Héphaistos triste et grave  
Et tous les autres Dieux foulant la terre esclave  
S'avancent. Tous ces rois marchent, marchent sans bruit.  
Ils marchent vers l'exil, vers l'oubli, vers la nuit,  
Résignés, effrayants, plus pâles que des marbres,  
Parfois heurtant leurs fronts dans les branches des arbres,  
Et, tandis qu'ils s'en vont, troupeau silencieux,  
La fatigue d'errer sans repos sous les cieux

Arrache des sanglots à leurs bouches divines,  
Et des soupirs affreux sortent de leurs poitrines.  
Car, depuis qu'en riant les empereurs, jaloux  
De leur gloire, les ont chassés comme des loups,  
Et que leurs palais d'or sont brisés sur les cimes  
De l'Olympe à jamais désert, les Dieux sublimes  
Errent, ayant connu les pleurs, soumis enfin  
À la vieillesse horrible, aux douleurs, à la faim,  
Aux innombrables maux que tous les hommes craignent,  
Et leurs pieds, déchirés par les épines, saignent.  
Zeus, à présent vieillard, a froid, et sur ses flancs  
Serre un haillon de pourpre, et ses cheveux sont blancs.  
Sa barbe est blanche : au fond du lointain qui s'allume  
Ses épouses en deuil le suivent dans la brume.  
Héré, Léo, Métis, Eurynomè, Thémis  
Sont là, blanches d'effroi, pâles comme des lys,  
Et pleurent. Sur leurs fronts mouillés par la rosée  
L'aigle vole au hasard de son aile brisée.  
Et celui qui tua la serpente Pytho,  
Le brillant Lycien, cache sous son manteau  
Son arc d'argent, rompu. Triste en sa frénésie,  
Le beau Dionysos pleure la molle Asie ;  
Et ce hardi troupeau, les femmes au sein nu  
Qui le suivaient naguère au pays inconnu,  
Folles, aspirant l'air avec ses doux arômes,  
Ne sont plus à présent que spectres et fantômes.  
Hermès, qui n'ouvre plus ses ailes, en chemin  
Songe, et le rameau d'or s'est flétri dans sa main.  
Athéné, l'invincible Arès, mangent les mûres  
De la haie, et n'ont plus que des lambeaux d'armures ;  
Déméter, pâle encore de tous les maux soufferts,  
Tient sa fille livide, arrachée aux Enfers,  
Et la blonde Artémis, terrible, échevelée,  
Bondit encore, fixant sa prunelle étoilée  
Sur la nuit redoutable et morne des forêts,  
Cherchant des ennemis à percer de ses traits,  
Et sur sa jambe flotte et vole avec délire



Sa tunique d'azur que l'ouragan déchire.  
Cependant, les regards baissés vers le sol noir,  
Les Muses lentement chantent le désespoir  
De l'exil, dont leur père a dû subir l'outrage,  
Et leur hymne farouche éclate avec l'orage.  
Toute l'horreur des cieus perdus est dans leur voix ;  
Les arbres, les rochers, les profondeurs des bois,  
Les antres noirs ouverts sous la rude broussaille  
S'émeuvent, et la mer, la mer aussi tressaille,  
La mer tumultueuse, et sur son flot grondant,  
Vieux, tenant un morceau brisé de son trident,  
Poséidon apparaît, s'élevant sur la cime  
Des ondes. Près de lui, fugitifs dans l'abîme,  
Pontos, Céto, Nèreus, Phorcys, Thétis, couverts  
D'écume, gémissant au milieu des flots verts,  
Sur les pointes des rocs heurtent leurs fronts livides  
En signe de détresse, et les Océanides,  
Frappant leur sein de neige et pleurant les tourments  
Des grands Dieux, vers le ciel tordent leurs bras  
charmants.

Leur douleur, en un chant d'une fierté sauvage,  
S'exhale avec des cris de haine, et du rivage  
Écoutant cette plainte affreuse, à leurs sanglots  
Aphrodite répond, fille auguste des flots !  
Ô douleur ! son beau corps fait d'une neige pure  
Rougit, et sous le vent jaloux subit l'injure  
De l'orage ; son sein aigu, déjà meurtri  
Par leur souffle glacé, frissonne à ce grand cri.  
Le visage divin et fier de Cythérée,  
Dont rien ne peut flétrir la majesté sacrée,  
A toujours sa splendeur d'astre et de fruit vermeil,  
Mais, dénoués, épars, ses cheveux de soleil  
Tombent sur son épaule, et leur masse profonde  
Comme d'un fleuve d'or en fusion l'inonde.  
Leur vivante lumière embrase la forêt.  
Mêlés et tourmentés par la bise, on dirait  
Que leur flot pleure, et quand la reine auguste penche

Son front, dans ce bel or brille une tresse blanche.  
Les larmes de Cypris ont brûlé ses longs cils.  
Frémissante, elle aussi déplore les exils  
Des grands Dieux, et, tandis que les Océanides  
Gémissent dans la mer stérile aux flots rapides,  
Elle parle en ces mots, et son rire moqueur,  
Tout plein du désespoir qui gonfle son grand cœur,  
Dans l'ombre où le matin lutte avec les ténèbres  
Donne un accent de haine à ses plaintes funèbres :  
« Ô nos victimes ! rois monstrueux, Dieux titans  
Que nous avons chassés vers les gouffres du Temps  
Fils aînés du Chaos aux chevelures d'astres,  
Dont le souffle et les yeux contenaient les désastres  
Des ouragans ! Japet ! Hypérion, l'aîné  
De nos aïeux ! ô toi, ma mère Dioné !  
Et toi qui t'élanças, brillant, vers tes victoires,  
Du sein de l'Érèbe, où dormaient tes ailes noires,  
Toi le premier, le plus ancien des Dieux, Amour !  
Voyez, l'homme nous chasse et nous hait à son tour,  
Votre sang reparaît sur nos mains meurtrières,  
Et nous errons, vaincus, parmi les fondrières.  
Eh bien ! oui, nous fuyons ! Nos regards, ciel changeant,  
Ne refléteront plus les longs fleuves d'argent.  
Elle-même, la vie amoureuse et bénie  
Nous pousse hors du sein de l'Être, et nous renie.  
Homme, vil meurtrier des Dieux, es-tu content ?  
Les bois profonds, les monts et le ciel éclatant  
Sont vides, et les flots sont vides : c'est ton règne !  
Cherche qui te console et cherche qui te plaîne !  
Les sources des vallons boisés n'ont plus de voix,  
L'ancre n'a plus de voix, les arbres dans les bois  
N'ont plus de voix, ni l'onde où tu buvais, poète !  
Et la mer est muette, et la terre est muette,  
Et rien ne te connaît dans le grand désert bleu  
Des cieux, et le soleil de feu n'est plus un Dieu !  
Il ne te voit plus. Rien de ce qui vit, frissonne,  
Respire ou respandit, ne te connaît. Personne

À présent, vagabond, ne sait d'où tu venais  
Et ne peut dire : C'est l'homme. Je le connais.  
La Nature n'est plus qu'un grand spectre farouche  
Son cœur brisé n'a plus de battements. Sa bouche  
Est clouée, et les yeux des astres sont crevés.  
Tu ne finiras pas les chants inachevés,  
Et tes fils, ignorant l'adorable martyr,  
Demanderont bientôt ce que tu nommais Lyre !  
Oh ! lorsque tu chantais et que tu combattais,  
Nous venions te parler à mi-voix ! Tu sentais  
Près de ta joue, avec nos suaves murmures,  
Délicieusement le vent des chevelures  
Divines. Maintenant, savoure ton ennui.  
Te voilà nu sous l'œil effrayant de Celui  
Qui voit tant de milliers de mondes et d'étoiles  
Naître, vivre et mourir dans l'infini sans voiles,  
Et devant qui les grains de poudre sont pareils  
À ces gouttes de nuit que tu nommes soleils.  
Tout est dit. Ne va plus boire la poésie  
Dans l'eau vive ! Les Dieux enivrés d'ambrosie  
S'en vont et meurent, mais tu vas agoniser.  
Ce doux enivrement des êtres, ce baiser  
Des choses, qui toujours voltigeait sur tes lèvres,  
Ce grand courant de joie et d'amour, tu t'en sèves !  
Ils ne fleuriront plus tes pensées, enchantés  
Par l'éblouissement des blanches nudités.  
Donc subis la laideur et la douleur. Expie.  
Nous, cependant, chassés par ta fureur impie,  
Nous fuyons, nous tombons dans l'abîme béant,  
Et nous sommes la proie horrible du néant.  
Hélas, adieu ! forêts, vallons, monts grandioses,  
Rocs de marbre, ruisseaux d'eau vive, lauriers-roses !  
Mais, homme, quand la Nuit reprend nos cheveux d'or  
Et nos fronts lumineux, tu sentiras encore  
Nos soupirs s'envoler vers ta demeure vide,  
Et sur tes mains couler nos pleurs, ô parricide ! »  
C'est ainsi que parla dans son divin courroux

La grande Aphrodite. Sur les feuillages roux,  
Tout sanglant et vainqueur de l'ombre qui recule,  
Le Jour dans un sinistre et sombre crépuscule  
S'était levé. Baissant leurs regards éblouis,  
Les grands Dieux en pleurs dans la brume évanouis,  
Formes sous le soleil de feu diminuées,  
S'effaçaient tristement dans les vagues nuées  
Où leurs fronts désolés apparaissaient encore.  
Aphrodite, la reine adorable au front d'or,  
Avec son sein de rose et ses blancheurs d'étoile  
Sembla s'évanouir comme eux sous le long voile  
De la brume indécise, en laissant dans ces lieux  
Qu'avaient illuminés de leurs feux radieux  
Son sein de lys sans tache et sa toison hardie,  
Un reflet pâissant de neige et d'incendie.

Août 1865.

## Les loups

Partout la neige. Au bout du sinistre chemin  
Que troublait seul le bruit de ce pas surhumain,  
C'était un bois sauvage éclairé par la lune.  
Pas une seule place où la terre fût brune,  
Et, pareil à ce voile effrayant qui descend  
Aux pieds des morts, le blanc linceul éblouissant  
Faisait tomber ses plis sur les chênes énormes,  
Et le vent furieux, engouffré dans les ormes,  
Entrechoquait avec un rire convulsif  
Leurs rameaux. L'Exilé farouche, au front pensif,  
Entra dans la forêt que l'âpre bise assiège ;  
Son camail écarlate incendiait la neige  
D'un long reflet sanglant, rose, aux lueurs d'éclair,  
Comme si, revenu des cieus et de l'enfer,  
Ce voyageur, portant l'infini dans son âme,  
Au lieu d'ombre traînait à ses pieds une flamme.  
De ce côté des bois, les chasseurs vont s'asseoir

Dans un grand carrefour où, du matin au soir,  
Chantent pendant l'été de sonores fontaines.  
Un sentier surplombé par des roches hautaines  
Y conduit. L'Exilé soucieux le suivit  
Jusqu'à cette clairière, et voici ce qu'il vit :  
Un fier cheval de race à la noble encolure,  
Dans son sang répandu souillant sa chevelure,  
Expirait, dévoré tout vivant par des loups.  
Ses meurtriers parmi la ronce et les cailloux  
Le traînaient. Il n'était déjà plus que morsures.  
Ses entrailles à flots sortaient de ses blessures  
Et ses pieds éperdus trébuchaient dans la mort.  
En vain, de temps en temps, par un horrible effort,  
Il secouait par terre un peu des bêtes fauves ;  
D'autres monstres, sortis des antres, leurs alcôves,  
Se ruaient sur son cou, s'attachaient à ses flancs,  
Dans sa chair déchirée enfonçaient leurs crocs blancs  
Et se mêlaient à lui dans d'effroyables poses,  
Et tout son corps teignait de sang leurs gueules roses.  
Enfin, morne, donnant sa vie à ses bourreaux,  
Il tomba, les genoux ployés, comme un héros  
Qui défie, à l'instant suprême où tout s'efface,  
Les spectres de la mort, et les voit face à face.  
Sa prunelle effarée et vague interrogea  
La nuit ; puis le coursier vaincu, sentant déjà  
Que dans ses doux regards entrait l'infini sombre  
Et qu'il roulait au fond dans les gouffres de l'Ombre,  
Se leva sur ses pieds avant de s'endormir  
Pour toujours, et frappant la terre, et, pour gémir,  
Dans sa voix qui n'est plus trouvant un cri suprême,  
Sublime, épouvantant l'agonie elle-même  
Et perçant une fois encore son voile obscur,  
Leva vers les grands cieux et roula dans l'azur  
Ses yeux, d'où s'enfuyait lentement l'espérance,  
Et Dante s'écria, l'âme en pleurs : Ô Florence !

Novembre 1862.

## Le sanglier

C'était auprès d'un lac sinistre, à l'eau dormante,  
Enfermé dans un pli du grand mont Érymanthe,  
Et l'antre paraissait gémir, et, tout béant,  
S'ouvrait, comme une gueule affreuse du néant.  
Des vapeurs en sortaient, ainsi que d'un Averno.  
Immobile, et penché pour voir dans la caverne,  
Hercule regarda le sanglier hideux.  
Les loups fuyaient de peur quand il s'approchait d'eux,  
Tant le monstre effaré, s'il grognait dans sa joie,  
Semblait effrayant, même à des bêtes de proie.  
Il vivait là, pensif. Lorsque venait la nuit,  
Terrible, emplissant l'air d'épouvante et de bruit  
Et cassant les lauriers au pied des monts sublimes,  
Il allait dans le bois déchirer ses victimes ;  
Puis il rentrait dans l'antre, auprès des flots dormants  
Couché sur la chair morte et sur les ossements,  
Il mangeait, la narine ouverte et dilatée,  
Et s'étendait parmi la boue ensanglantée.  
Noir, sa tanière au front obscur lui ressemblait.  
Les ténèbres et lui se parlaient. Il semblait,  
Enfoui dans l'horreur de cette prison sombre,  
Qu'il mangeait de la nuit et qu'il mâchait de l'ombre.  
Hercule, que sa vue importune lassait,  
Se dit : « Je vais serrer son cou dans un lacet ;  
Ma main étouffera ses grognements obscènes,  
Et je l'amènerai tout vivant dans Mycènes. »  
Et le héros disait aussi : « Qui sait pourtant,  
S'il voyait dans les cieux le soleil éclatant,  
Ce que redeviendrait cet animal farouche ?  
Peut-être que les dents cruelles de sa bouche  
Baiseraient l'herbe verte et frémiraient d'amour,  
S'il regardait l'azur éblouissant du jour ! »  
Alors, entrant ses doigts d'acier parmi les soies  
Du sanglier courbé sur des restes de proies,  
Il le traîna tout près du lac dormant. En vain,

Blessé par le soleil qui dorait le ravin,  
Le monstre déchirait le roc de ses défenses.  
Il fuyait Souriant de ces faibles offenses,  
Hercule, soulevant ses flancs hideux et lourds,  
Le ramenait au jour lumineux. Mais toujours,  
Attiré dans sa nuit par un amour étrange,  
Le sanglier têtu retournait vers la fange,  
Et toujours, l'effrayant d'un sourire vermeil,  
Le héros le traînait de force au grand soleil.

Décembre 1862.

## Hésiode

Quand la Terre encore jeune était à son aurore,  
Par-delà ces amas de siècles que dévore  
Dans l'espace infini le Temps, ce noir vautour,  
À l'époque où j'étais rapsode en Grèce, un jour  
Je quittais, plein de joie, un bourg de Thessalie.  
Là, jeune homme frivole en proie à ma folie,  
Ayant cherché l'abri verdoyant d'un laurier,  
J'avais célébré Cypre et l'Amour meurtrier  
Que Zeus devant son trône un jour vit apparaître  
Triomphant. Mais au lieu de montrer que ce maître  
Des hommes exista dès le commencement,  
Après le noir Chaos, le Tartare fumant  
Et la Terre profonde à la large poitrine,  
Même avant l'éther vaste et la vague marine,  
J'avais feint, pour mieux plaire aux laboureurs grossiers,  
Que, doux enfant, exempt d'appétits carnassiers,  
ignoré d'Échidna sanglante et des Furies,  
Il fût né de Cypris en des îles fleuries.  
Les vierges, les vieillards devant leur porte assis  
Étaient vite accourus en foule à mes récits,  
Et le pain et le vin ne m'avaient pas fait faute.  
Or je partais chargé des présents de mon hôte,  
Et sous les oliviers, parmi les chemins verts,

J'allais d'un pas rapide, orgueilleux de mes vers.  
Comme j'étais entré dans la forêt qui grimpe  
Mystérieusement au pied du mont Olympe,  
Je vis auprès de moi, debout sur un talus,  
Un homme fier, pareil aux Géants chevelus  
Que la Terre enfanta dans sa force première.  
Son visage était pâle et baigné de lumière.  
Il touchait de la tête aux chênes murmurants ;  
À l'entour, dans les rocs penchés sur les torrents,  
Les noirs rameaux touffus, en écoutant son ode,  
Frissonnaient, et c'était le chanteur Hésiode.  
Les âges à venir, pour nos regards voilés,  
Pensifs, se reflétaient dans ses yeux étoilés ;  
Les tigres lui léchaient les pieds dans leur délire,  
Et les aigles volaient près de sa grande lyre.  
Le devin se dressa dans les feuillages roux.  
Il abaissa vers moi ses yeux pleins de courroux  
Où la nuit formidable avec l'aube naissante  
Se mêlait, et cria d'une voix menaçante  
Qui remplissait les bois devenus radieux :  
« Ne fais pas un jouet de l'histoire des Dieux ! »  
Je m'inclinai, tremblant et pâle de mon crime.  
Il ajouta : « Vois-tu la Nature sublime  
Tressaillir ? La forêt fume comme un encens.  
Les Immortels sont là sur les monts blanchissants.  
Tais-toi. Laisse l'azur célébrer leur louange,  
Passant, que ces vainqueurs ont pétri dans la fange,  
Et qui, faible et tremblant, sans te souvenir d'eux,  
Vas devant toi, soumis à des besoins hideux,  
Sorti de la douleur, né pour les funérailles,  
Et tout chargé du poids affreux de tes entrailles. »

Janvier 1863.

## L'antre

Au milieu d'un monceau de roches accroupies  
Sur le chemin qui va de Leuctres à Thespies,



Un antre affreux s'ouvrait, sinistre, horrible à voir.  
Des buissons monstrueux tombaient de son flanc noir  
Hérissés et touffus comme une chevelure,  
Et dans la pierre en feu, qu'une rouge brûlure  
Dévore, étaient gravés sur son front ruiné  
Ces mots : « Ici gémit l'éternel condamné. »  
Rien n'obstruait le seuil de la sombre caverne.  
Hercule entra. Dans l'ombre, auprès d'une citerne  
Dont le flot n'a jamais regardé le ciel bleu,  
Sur des ossements d'homme était assis un Dieu.  
Or il avait vécu plus d'ans que la mémoire  
N'en rêve ; son vieux crâne était comme l'ivoire ;  
Lui-même d'une flèche il déchirait son flanc ;  
À force de pleurer ses yeux n'étaient que sang,  
Il semblait un oiseau farouche, pris au piège,  
Et le vent frissonnait dans sa barbe de neige.  
Près de lui, devant lui, partout, des ossements  
Blanchissaient sur le sol ténébreux. Par moments,  
Un grand fleuve de pleurs débordait son œil terne,  
Et le beau vieillard-dieu pleurait dans la citerne.  
Le fils d'Amphitryon fut saisi de pitié.  
« Oh ! dit-il, sombre aïeul durement châtié,  
Que fais-tu loin du ciel dont notre œil est avide ?  
Qui te retient ainsi dans ce cachot livide ?  
Ton désespoir est-il si vaste et si profond  
Que tes larmes aient pu remplir ce puits sans fond ?  
Viens dans la plaine, où sont les ruisseaux et les chênes !  
Sur tes bras affaiblis je ne vois pas de chaînes.  
D'ailleurs, je suis celui qui les brise ; je puis,  
Si tu le veux, jeter ce rocher dans ce puits ;  
Quelque Dieu qu'ait maudit ta bouche révoltée,  
Je te délivrerai, fusses-tu Prométhée ! »  
Le vieillard exhalait des sanglots étouffants.  
Hercule dit : « Suis-moi, laisse aux petits enfants  
Cette lâche terreur et cette angoisse folle.  
Il n'est pas de douleur qu'un ami ne console ;

Viens avec moi, remonte à la clarté du jour !  
– Non, répondit le grand vaincu, je suis l'Amour. »

Janvier 1863.

## La rose

Égaré sur l'Othrys après un jour de jeûne,  
Le plus ancien des Dieux, l'éternellement jeune  
Amour, le dur chasseur que l'épouvante suit,  
Né de l'œuf redoutable enfanté par la Nuit  
Aux noires ailes, vit la grande Cythérée  
Dormant dans son chemin, sur la mousse altérée  
Par le matin brûlant, et, pâle d'un tel jeu,  
Contempla son visage et ses lèvres de feu.  
La Déesse, couchée entre des rocs de marbre,  
Reposait, les cheveux épars, au pied d'un arbre  
Dont l'abri préservait son front de la chaleur.  
Ses beaux yeux étaient clos, mais sur sa joue en fleur,  
Dont leur voile exaltait l'impérieuse gloire,  
Des franges de longs cils montraient leur splendeur  
noire.

Comme un prince jaloux qui marque son trésor,  
Le soleil éperdu lançait des flèches d'or  
Sur son sein éclatant d'une candeur insigne,  
Et sa poitrine était de neige comme un cygne,  
Et pareille aux brebis errantes d'un troupeau.  
Sur sa crinière fauve et sur sa blanche peau  
De tremblantes lueurs couraient, surnaturelles.  
Entre ses pieds ouverts dormaient deux tourterelles.  
Le radieux sourire en pleurs du jour naissant  
Folâtrait sur son corps de vierge éblouissant,  
Et la nuit du feuillage et l'ombre des érables  
Y caressaient, depuis les masses adorables  
De la blonde toison jusqu'aux divins orteils,  
Les touffes d'or, les lys vivants, les feux vermeils.  
Éros la vit. Il vit ces bras que tout adore,

Et ces rougeurs de braise et ces clartés d'aurore ;  
Il contempla Cypris endormie, à loisir.  
Alors de son désir, faite de son désir,  
Toute pareille à son désir, naquit dans l'herbe  
Une fleur tendre, émue, ineffable, superbe,  
Rougissante, splendide, et sous son fier dessin  
Flamboyante, et gardant la fraîcheur d'un beau sein.  
Et c'est la Rose ! c'est la fleur tendre et farouche  
Qui présente à Cypris l'image de sa bouche,  
Et semble avoir un sang de pourpre sous sa chair.  
Fleur-femme, elle contient tout ce qui nous est cher,  
Jour, triomphe, caresse, embrassement, sourire :  
Voir la Rose, c'est comme écouter une lyre !  
Notre regard ému suit le frémissement  
De son délicieux épanouissement ;  
Sa chevelure verte avec orgueil la couvre.  
Quand nous la respirons, elle est pâmée, et s'ouvre :  
Son parfum d'ambrosie est un souffle. On dirait.  
Que, par je ne sais quel ravissement secret,  
Elle prend en pitié notre amour et nos fièvres,  
Et son calice ouvert nous baise avec des lèvres.

Mars 1863.

## Némée

Dans la vallée où passe une haleine embaumée,  
Hercule combattait le lion de Némée.  
Rampant, agile et nu, parmi les gazons ras,  
Parfois il étreignait le monstre dans ses bras,  
Puis le fuyait ; et, plein de fureur et de joie,  
Par un bond effrayant revenait sur sa proie.  
Au loin sur les coteaux et dans les bois dormants  
On entendit leurs cris et leurs rugissements ;  
Ils étaient à la fois deux héros et deux bêtes  
Mêlant leurs durs cheveux, entrechoquant leurs têtes,  
Hurlant vers la clarté des cieux qui nous sont chers,

Avec la griffe et l'ongle ensanglantant leurs chairs ;  
Haletants, ils ouvraient leurs deux bouches pensives,  
Montrant dans la clarté leurs dents et leurs gencives ;  
Puis, vautreés l'un sur l'autre, ils tombaient en roulant  
Sur les pentes en fleur, dans le sable sanglant.  
Enfin, d'un cri sauvage effrayant les ravines,  
Hercule prit le monstre entre ses mains divines ;  
Alors il lui serra si durement le cou,  
Que le lion sentit la mort dans son œil fou  
Et vit passer sur lui le flot noir de l'Averne.  
Le héros le traîna jusque dans sa caverne ;  
Sombre et morne, elle avait une entrée au levant,  
Et l'autre au couchant sombre, où s'engouffrait le vent.  
Hercule, contenant d'une main rade et forte  
Le lion qui voulait bondir vers cette porte,  
Prit un quartier de roche avec son autre main,  
Et la boucha ; puis, d'un long effort surhumain,  
Qui fit craquer les os de l'horrible mâchoire  
Et jaillir un sang rouge entre ses dents d'ivoire,  
Il étouffa le monstre, et, penché vers les cieux,  
Il écouta monter dans l'air silencieux  
Son long râle et sa plainte amère aux vents jetée,  
Si triste que la terre en fut épouvantée.  
Puis le héros ouvrit ses bras ; poussant un cri  
Suprême, le lion mourant tomba meurtri,  
Et, se heurtant au mur de la caverne close,  
Il expira, laissant traîner sa langue rose.

Lundi 6 juillet 1874.

## Tueur de monstres

Le beau monstre, à demi couché dans l'ombre noire,  
Laisait voir seulement sa poitrine d'ivoire  
Et son riant visage et ses cheveux ardents,  
Et Thésée, admirant la blancheur de ses dents,  
Regardait ses bras luire avec de molles poses,

Et de ses seins aigus fleurir les boutons roses.  
Au loin ils entendaient les aboiements des chiens,  
Et la charmante voix du monstre disait : « Viens,  
Car cet antre nous offre une retraite sûre.  
Ami, je dénouerai moi-même ta chaussure,  
l'étendrai ton manteau sur l'herbe, si tu veux,  
Et tu t'endormiras, le front dans mes cheveux,  
Sans craindre la clarté d'une étoile importune. »  
Mais, comme elle parlait, un doux rayon de lune  
Parut, et le héros, dans le soir triste et pur,  
Vit resplendir avec ses écailles d'azur  
Le corps mystérieux du monstre, dont la queue  
De dragon vil, pareille à la mer verte et bleue,  
Déroulait ses anneaux, et de blancs ossements  
Brillèrent à ses pieds, sous les clairs diamants  
De la lune. Alors, sourd à la voix charmeresse  
Du monstre, et saisissant fortement une tresse  
De la crinière d'or qui tombait sur ses yeux,  
Il tira son épée avec un cri joyeux,  
Et deux fois en frappa le monstre à la poitrine.  
Et, hurlant comme un loup dans la forêt divine,  
Crispant ses bras, tordant sa queue, horrible à voir,  
L'Hydre au visage humain tomba dans son sang noir  
Tandis que le héros sous l'ombrage superbe,  
Essuyant son épée humide aux touffes d'herbe,  
S'en allait, calme ; et, sans que ce cri l'eût troublé,  
Il regardait blanchir le grand ciel étoilé.

16 novembre 1873.

## La mort de l'amour

Une nuit, j'ai rêvé que l'Amour était mort.  
Au penchant de l'Æta, que l'âtre bise mord,  
Les Vierges dont le vent meurtrit de ses caresses  
Les seins nus et les pieds de lys, les chasseresses  
Que la lune voit fuir dans l'antre souterrain,

L'avaient toutes percé de leurs flèches d'airain.  
Le jeune Dieu tomba, meurtri de cent blessures,  
Et le sang jaillissait sur ses belles chaussures.  
Il expira. Parmi les bois qu'ils parcouraient  
Les loups criaient de peur. Les grands lions pleuraient.  
La terre frissonnait et se sentait perdue.  
Folle, expirante aussi, la Nature éperdue  
De voir le divin sang couler en flot vermeil,  
Enveloppa de nuit et d'ombre le soleil,  
comme pour étouffer sous l'horreur de ces voiles  
L'épouvantable cri qui tombait des étoiles.  
Laisant pendre sa main qui dompte le vautour,  
Il gisait, l'adorable archer, l'enfant Amour,  
Comme un pin abattu vivant par la cognée.  
Alors Psyché vint, blanche et de ses pleurs baignés :  
Elle s'agenouilla près du bel enfant-dieu,  
Et sans repos baisa ses blessures en feu,  
Béantes, comme elle eût baisé de belles bouches,  
Puis se roula dans l'herbe, et dit : « Ô Dieux farouches !  
C'est votre œuvre, de vous je n'attendais pas moins.  
Je connais là vos coups. Mais vous êtes témoins,  
Tous, que je donne ici mon souffle à ce cadavre,  
Pour qu'Éros, délivré de la mort qui le navre,  
Renaîsse, et dans le vol des astres, d'un pied sûr  
Remonte en bondissant les escaliers d'azur ! »  
Puis, comprimant son cœur que brûlaient mille fièvres  
Dans un baiser immense elle colla ses lèvres  
Sur la lèvre glacée, hélas ! de son époux,  
Et, tandis que la voix gémissante des loups  
Montait vers le ciel noir sans lumière et sans flamme,  
Elle baisa le mort, et lui souffla son âme.  
Tout à coup le soleil reparut, et le Dieu  
Se releva, charmé, vivant, riant. L'air bleu  
Baisait ses cheveux d'or, d'où le zéphyr emporte  
L'extase des parfums, et Psyché tomba morte.  
Éros emplit le bois de chansons, fier, divin,  
Superbe, et d'une haleine aspirant, comme un vin

Doux et délicieux, la vie universelle,  
Mais sans s'inquiéter un seul moment de celle  
Qui gisait à ses pieds sur le coteau penchant,  
Et dont le front traînait dans la fange. Et, touchant  
Les flèches dont Zeus même adore la brûlure,  
Il marchait dans son sang et dans sa chevelure.

Décembre 1862.

## Roland

Roncevaux ! Roncevaux ! que te faut-il encore ?  
Il s'est éteint l'appel désespéré du cor.  
Hauts sont les puy et longs et ténébreux, mais Charles,  
Frémissant dans sa chair, entend que tu lui parles,  
Et, couchés à jamais pour l'éternel repos,  
Les païens gisent morts par milliers, par troupeaux,  
Sur le sable, à côté des Français intrépides.  
Ah ! les vaux sont profonds, et les gaves rapides,  
Et la rafale fait tournoyer sur les monts  
Ces âmes de corbeaux qu'emportent les démons.  
Tandis que l'Empereur à la barbe fleurie  
Accourt, hélas ! trop tard vers l'affreuse tuerie,  
Ô douleur ! dans le fond des défilés étroits,  
Au pied des rocs de marbre, ils ne sont plus que trois :  
L'archevêque Turpin, qui, la mort sur la joue,  
Navre encore les païens, qu'on l'en blâme ou l'en loue,  
Et le brave Gautier de Luz, et puis Roland.  
Olivier est tombé, qui, déjà chancelant,  
Et l'œil au Paradis qui devant lui flamboie,  
Hauteclaire à la main, criait encore : Montjoie !  
Il dort, le fier marquis, auprès de Veillantif.  
Cependant, à venger notre France attentif,  
Sous son armure d'or, pâle, souillé de fange,  
Roland, sanglant, blessé, poudreux, fier comme un Ange,  
Combat en vaillant preux qui sait bien son métier.  
Turpin de son épieu fait merveille ; Gautier

Est plus rouge partout qu'une grenade mûre ;  
Le sang de tous côtés tombe de son armure,  
Et Roland frappe, ayant une blessure au flanc.  
Durandal avait tant travaillé que le sang  
Ruisselait sur sa lame, et l'enveloppait toute  
D'un humide fourreau vermeil, et goutte à goutte  
Pleuvait en même temps de tous les points du fer.  
On eût dit que Roland, revenu de l'Enfer,  
Tînt un glaive de feu levé sur les infâmes,  
D'où sa main secouait de la braise et des flammes.  
Tout ce sang tombait dru sur lui, sur son coursier,  
Débordant, émoussait le tranchant de l'acier,  
Et, lorsque le héros s'élançait comme en rêve,  
Bouillonnait en flot clair à la pointe du glaive.  
Son odeur enivrante attirait les vautours.  
« Ah ! s'écriait le bon Roland frappant toujours  
Devant lui, si, ma main étant moins occupée,  
Je pouvais seulement essayer mon épée ! »  
Il dit, et sur le front du Sarrasin maudit  
Frappe ; alors monseigneur saint Michel descendit  
Du ciel, et vers Roland, occupé de combattre,  
Accourut, enjambant dans l'éther quatre à quatre  
Les clairs escaliers bleus du Paradis. Il vint  
Au comte qui luttait, souriant, contre vingt  
Mécréants, et son fer n'était qu'une souillure.  
Mais l'Archange éclatant, dont l'ample chevelure  
De rayons d'or frissonne autour de son front pur,  
Essuya Durandal à sa robe d'azur.  
Ensuite il regagna les cieux. Dans la mêlée  
Roland continuait sa course échevelée.  
Comme le bûcheron s'abat sur la forêt,  
Sa grande épée, heureuse et rajeunie, ouvrait  
Les fronts casqués ; à chaque estocade nouvelle,  
On en voyait jaillir le sang et la cervelle ;  
Et les noirs bataillons qu'il touchait en marchant  
Disparaissaient, ainsi que les épis d'un champ



Se renversent, courbés sous le vent qui les bouge.  
Une minute après, Durandal était rouge.

Février 1863.

## Penthésilée

Quand son âme se fut tristement exhalée  
Par la blessure ouverte, et quand Penthésilée,  
Une dernière fois se tournant vers les cieux,  
Eut fermé pour jamais ses yeux audacieux,  
Des guerriers, soutenant son front pâle et tranquille,  
L'apportèrent alors sous les tentes d'Achille.  
On détacha son casque au panache mouvant  
Qui tout à l'heure encore frissonnait sous le vent,  
Et puis on dénoua la cuirasse et l'armure ;  
Et, comme on voit le cœur d'une grenade mûre,  
La blessure apparut, dans la blanche pâleur  
De son sein délicat et fier comme une fleur.  
La haine et la fureur crispaient encore sa bouche,  
Et sur ses bras hardis, comme un fleuve farouche  
Se précipite avec d'indomptables élans,  
Tombaient ses noirs cheveux, hérissés et sanglants.  
Le divin meurtrier regarda sa victime.  
Et, tout à coup sentant dans son cœur magnanime  
Une douleur amère, il admira longtemps  
Cette guerrière morte aux beaux cheveux flottants  
Dont nul époux n'avait mérité les caresses,  
Et sa beauté pareille à celle des Déesses.  
Puis il pleura. Longtemps, au bruit de ses sanglots,  
Ses larmes de ses yeux brûlants en larges flots  
Ruisselèrent, et, comme un lys pur qui frissonne,  
Il baignait de ses pleurs le front de l'amazone.  
Tous ceux qui sur leurs nef, jeunes et pleins de jours,  
Pour abattre Ilios environné de tours  
L'avaient accompagné, fendant la mer stérile,  
Frémisssaient dans leurs cœurs, à voir pleurer Achille.

Mais seul Thersite, louche boiteux et tortu  
Et chauve, et n'ayant plus sur son crâne pointu  
Que des cheveux épars comme des herbes folles,  
Outragea le héros par ces dures paroles :  
« Cette femme a tué les meilleurs de nos chefs,  
Dit-il, puis les ayant chassés jusqu'à leurs nefs,  
Envoya chez Aidès, les perçant de ses flèches,  
Des Achéens nombreux comme des feuilles sèches  
Que le vent enveloppe en son tourbillon fou ;  
Toi cependant, chacun le voit, cœur lâche et mou,  
Qui te plains et gémis comme le cerf qui brame,  
Tu pleures cette femme avec des pleurs de femme ! »  
À ces mots, regardant le railleur insensé,  
Achille s'éveilla, comme un lion blessé  
Sur le sable sanglant qu'un vent brûlant balaie,  
Dont un insecte affreux vient tourmenter la plaie,  
Et, voyant près de lui ce bouffon sans vertu,  
Il le frappa du poing sur son crâne pointu.  
Thersite expira. Car le poing fermé d'Achille  
Avait fait cent morceaux de son crâne débile,  
De même que l'argile informe cuite au four  
Est fracassée avec un grand bruit à l'entour,  
Alors que le potier, justement pris de rage  
Et fâché d'avoir mal réussi son ouvrage,  
En se ruant dessus brise un vase tout neuf.  
Il tomba lourdement, assommé comme un bœuf,  
Et, regardant encore la guerrière sans armes,  
Achille aux pieds légers versait toujours des larmes.

12 octobre 1872.

## La reine Omphale

La reine Omphale était assise, comme un Dieu,  
Sur un trône ; ses lourds cheveux d'or et de feu  
Étincelaient ; Hermès, pareil au crépuscule,  
Posant sa forte main sur l'épaule d'Hercule,

Se tourna vers la reine avec un air subtil,  
Et lui dit : « Le marché des Dieux te convient-il ?  
– Messenger, répondit alors d’une voix grave  
La Lydienne, pars, laisse-moi pour esclave  
Ce tueur de lions, de sa forêt venu,  
Et je l’achèterai pour le prix convenu. »  
Hermès, gardant toujours sa pose triomphale,  
Reçut les trois talents que lui donnait Omphale,  
Et, montrant le héros aux muscles de Titan,  
« Cet homme, lui dit-il, t’appartient pour un an. »  
Parlant ainsi, le Dieu souriant de Cyllène,  
Comme un aigle qui va partir, prit son haleine  
Et bondit ; il vola de son pied diligent  
Plus haut que l’éther vaste et les astres d’argent ;  
Puis au ciel, qu’une pourpre éblouissante arrose,  
S’enfuit dans la vapeur en feu du couchant rose.  
La Lydienne au front orné de cheveux roux  
Abaissa sur Hercule un œil plein de courroux,  
Et lui cria, superbe et de rage enflammée,  
En touchant la dépouille auguste de Némée :  
« Esclave, donne-moi cette peau de lion. »  
Hercule, sans colère et sans rébellion,  
Obéit. La princesse arrangea comme un casque,  
Sur sa tête aux cheveux brillants, l’horrible masque  
Du lion, puis mêla, plus irritée encore,  
La crinière farouche avec ses cheveux d’or,  
Et, levant par orgueil sa tête étincelante,  
Se fit de la dépouille une robe sanglante.  
« Esclave, que le sort a courbé sous ma loi,  
Reprit-elle en mordant sa lèvre, donne-moi  
Tes flèches, ton épée et ton arc, et déchire  
Ce carquois. » Le héros obéit. Un sourire  
Ineffable éclairait, comme un rayon vermeil,  
Son front pensif, hâlé par le fauve soleil.  
« Pourquoi vas-tu, couvert de meurtres et de crimes,  
Par les chemins, sous l’œil jaloux des Dieux sublimes ?

Dit Omphale. Tu fuis dans l'univers sacré,  
Toujours ivre de sang et de sang altéré ;  
Tu fais des orphelins désolés et des veuves  
Dont le sanglot amer se mêle au bruit des fleuves ;  
Ton pied impétueux ne marche qu'en heurtant  
Des cadavres ; l'horreur te cherche, et l'on entend  
Crier derrière toi les bouches des blessures.  
Comme un chien dont les dents sont rouges de morsures,  
Et qui, repu déjà, pour se désaltérer  
Cherche encore un lambeau de chair à déchirer,  
Tu peuples d'ossements la terre et les rivages,  
Et tu n'épargnes même, en tes meurtres sauvages,  
Ni les rois au front ceint de laurier, ni les Dieux ;  
Mais s'ils ont fui devant ce carnage odieux,  
Comme rougir la terre est ton unique joie,  
Tu cherches les serpents et les bêtes de proie.  
C'est par de tels exploits que tu te signalas ;  
Mais la terre en est lasse et le ciel en est las ;  
Les fleuves rugissants, dans leurs grottes profondes,  
Ne veulent plus rouler du sang avec leurs ondes ;  
Tes pas lourds font horreur aux grands bois chevelus,  
Et, lasse de te voir, la terre ne veut plus  
Cacher au fond du lac pâle ou de la caverne  
Ta moisson de corps morts promis au sombre Averne.  
Et c'est pourquoi les Dieux, qui seront tes bourreaux,  
M'ont fait des bras d'athlète et le cœur d'un héros  
Pour vaincre l'oiseleur affreux du lac Stymphale,  
Car ils réserveront à la gloire d'Omphale  
De dompter un brigand, pourvoyeur des tombeaux  
Ouverts, dût-elle avoir comme toi des lambeaux  
De chair après ses dents et du sang à la bouche,  
Et déchirer le cœur d'un assassin farouche. »  
« – Ô reine, répondit Hercule doucement,  
Amazone invincible au cœur de diamant !  
Quand tu parais, on croit voir, à ta noble taille,  
Un jeune Dieu cruel armé pour la bataille.

Ton regard, que la Grèce a tant de fois vanté,  
S'embrase comme un astre au ciel épouvanté,  
Et sur ton sein aigu, que la blancheur décore,  
Tes cheveux rougissants ont des éclats d'aurore.  
Encore tout jeune enfant par le jour ébloui,  
J'eus pour maître Eumolpos, et je puis, comme lui,  
Célébrer la fierté charmante et le sourire  
D'une Déesse blonde, ayant tenu la lyre.  
Mais lorsque je parus sous le regard serein  
Des cieus, portant cet arc et ce glaive d'airain,  
La terre gémissait, nourrice des colosses,  
Sous la dent des brigands et des bêtes féroces.  
Des bandits, embusqués près de chaque buisson,  
Arrêtaient le passant pour en tirer rançon ;  
Dans leur démente avide, ils bravaient les tonnerres  
De Zeus ; tout leur cédait, et les plus sanguinaires,  
Ayant jeté l'effroi dans les murs belliqueux  
Des villes, emmenaient les vierges avec eux.  
Les Dieux même oubliaient la justice. La peste  
Soufflait sinistrement son haleine funeste  
Dans les marais par l'eau dormante empoisonnés ;  
Mordant les arbres noirs déjà déracinés,  
Des monstres surgissaient, hideux, couverts d'écailles  
Renaissant du sang vil versé dans leurs batailles.  
De lourds dragons ailés se traînaient sur les eaux  
Dans leur bave, jetant le feu par leurs naseaux,  
Et flétrissaient les fleurs de leurs souffles infâmes.  
Ô guerrière fidèle, est-ce toi qui me blâmes ?  
Quand j'avais nettoyé les sourds marais dormants  
En détournant le cours d'un fleuve aux diamants  
Glacés ; quand les dragons, le long des feuilles sèches,  
Se traînaient sur le sol, déchirés par mes flèches,  
J'allais porter secours à des vierges, tes sœurs ;  
Je tuais les brigands furtifs, les ravisseurs,  
Et, près des lacs noyés dans les vapeurs confuses,  
J'écrasais de mes mains les artisans de ruses,  
Afin de ne plus voir leurs vols insidieux,

Et sans m'inquiéter s'ils étaient rois ni Dieux !  
Reine, tu te trompais, tout ce qui souffre m'aime.  
Ah ! si j'ai quelquefois combattu pour moi-même  
Et pour sacrifier à mon orgueil, du moins  
Ce fut contre les Dieux indolents, qui, témoins  
De mes travaux, craignaient la terre rajeunie,  
Et mettaient pour une heure obstacle à mon génie.  
Oui, parfois, las d'errer seul dans leurs durs exils,  
Je les ai défiés ; mais comment pouvaient-ils,  
Sans craindre avec raison que tout s'anéantisse,  
Entraver le héros qui s'appelle Justice ?  
Et ne savaient-ils pas que, sur cet astre noir,  
Si tout les nomme Loi, je me nomme Devoir ?  
Quand, cherchant, pour ma tâche incessamment subie,  
Les bœufs de Géryon, j'entrai dans la Libye,  
Le dieu Soleil lança sur moi ses traits de feu,  
Et moi, de même aussi, je lançai sur le Dieu  
Mes flèches, et je vis vaciller à la voûte  
Céleste sa lumière, et je repris ma route  
Sur l'orageuse mer, dans une barque d'or.  
Quand donc ai-je offensé la vertu, mon trésor !  
J'ai combattu la Mort qui voulait prendre Alceste ;  
J'ai violé la nuit de l'Hadès, où l'inceste  
Gémit, et j'ai marché dans le nid du vautour,  
Mais pour rendre Thésée à la clarté du jour !  
La femme, dont le front abrite un saint mystère,  
Est la divinité visible de la terre.  
Elle est comme un parfum dans de riches coffrets ;  
Ses cheveux embaumés ressemblent aux forêts ;  
Son corps harmonieux a la blancheur insigne  
De la neige des monts et de l'aile du cygne ;  
Habile comme nous à dompter les chevaux,  
Elle affronte la guerre auguste, les travaux  
Du glaive, et comme nous, depuis qu'elle respire,  
Sait éveiller les chants qui dorment dans la lyre.  
C'est pour elle, qui prend notre âme sur le seuil  
De la vie, et pour voir ses yeux briller d'orgueil,

Que j'allais écrasant les hydres dans la plaine,  
Sachant, esprit mêlé d'azur, quelle est sa haine  
Contre l'impureté des animaux rampants.  
Partout, guidant ses pas sur le front des serpents,  
Et cherchant sans repos la clarté poursuivie,  
J'ai détesté le meurtre et protégé la vie ;  
Et, calme, usant mes mains à déchirer des fers,  
Quand je ne trouvais plus, entrant dans les déserts  
Les bandits à détruire et leurs embûches viles,  
J'y tuais des lions et j'y laissais des villes !  
Et si, toujours le bras armé, toujours vainqueur,  
J'ai répandu le sang humain, c'est que mon cœur  
Est rempli de courroux contre les impostures,  
Et que je ne puis voir souffrir les créatures. »  
La grande Omphale avait les yeux baignés de pleurs.  
Palpitante, le front tout blêmi des pâleurs  
De l'amour, comme un ciel balayé par l'orage  
S'éclaire, elle sentait les dédains et la rage  
Loin de son cœur blessé déjà prendre leur vol  
Vers le mystérieux enfer, et sur le sol  
Tout brûlé des ardeurs de l'âpre canicule,  
Elle s'agenouilla, baisant les pieds d'Hercule.  
Elle courbait son front orgueilleux et vaincu,  
Et ses lourds cheveux roux couvraient son sein aigu.  
« Digne race des Dieux ! vengeur, ô fils d'Alcmène,  
Dit-elle, j'ai rêvé. Qui donc parlait de haine ?  
Je t'ai volé cet arc pris sur le Pélion,  
Tes flèches, cette peau sanglante de lion,  
Et ce glaive toujours fumant, tes nobles armes.  
Vois, je lave à présent tes pieds avec mes larmes.  
Ces bijoux, dont les feux embrasent mes habits,  
Cette ceinture d'or brillant, où les rubis  
Se heurtent quand je marche avec un bruit sonore,  
Sont mes armes aussi, que l'univers adore  
Et qu'a su conquérir la valeur de mon bras ;  
Tu peux me les ôter, ami, quand tu voudras.  
Mais, afin que je sois à jamais célébrée

Par les chanteurs épars sous la voûte azurée,  
Et que cette quenouille, où seule j'ai filé  
La blanche laine en mon asile inviolé,  
À jamais parmi les mortels surpasse en gloire  
Le foudre ailé du roi Zeus et la lance noire  
D'Athéné, qui frémit sur son bras inhumain,  
Daigne, oh ! daigne toucher avec ta noble main  
Cette quenouille, chaude encore de mon haleine,  
Où je filais d'un doigt pensif la blanche laine,  
Et songe que ma mère a tenu ce morceau  
D'ivoire, en m'endormant dans mon petit berceau ! »  
Hercule souriait, penché ; la chevelure  
D'Omphale frissonnait près de sa gorge pure.  
La Lydienne, avec la douceur des bourreaux,  
Languissante, et levant vers les yeux du héros  
Ses yeux de violette où flotte une ombre noire,  
Lui posa dans les mains sa quenouille d'ivoire.

Juin 1861.

## L'île

C'est un riant Éden, un splendide Avalon,  
Que le grand Nord féerique a voilé dans sa brume,  
Et les chênes géants, l'ombre du frais vallon,  
Y montrent pour ceinture une frange d'écume.

Les fiers camellias, les aloès pensifs,  
Fleurissent en plein sol dans l'île fortunée  
Que la rose parfume, et contre ses récifs  
L'inconsolable mer se débat enchaînée.

La mer, écoutez-la rugir ! La vaste mer  
Dresse, en pleurant, ses monts aux farouches descentes  
Et soupire, et ses flots échevelés dans l'air  
Hurlent comme un troupeau de femmes gémissantes.

Elle pense, elle songe, et quelque souvenir  
L'agite avec ses cris, avec sa voix sauvage



Elle annonce quelqu'un de grand qui va venir.  
Il vient ; regardez-le passer sur le rivage.

Regardez-le passer, grave, au bord de la mer,  
C'est un sage, c'est un superbe esprit tranquille,  
Hôte de l'ouragan sombre et du flot amer,  
Divin comme Hésiode, auguste comme Eschyle.

Il marche, hôte rêveur, lisant dans le ciel bleu.  
Son corps robuste est comme un chêne et son front  
penche,  
Son habit est grossier, son regard est d'un Dieu,  
Son œil profond contient un ciel, sa barbe est blanche.

Les ans, l'âpre douleur, ont neigé sur son front ;  
Il n'a plus rien des biens que la jeunesse emporte ;  
Il a subi l'erreur, l'injustice, l'affront,  
La haine ; sa patrie est loin, sa fille est morte.

Tant de maux, tant de soins, tant de soucis jaloux  
Ont-ils rendu son âme inquiète ou méchante ?  
Petits oiseaux des bois, il est doux comme vous.  
Comment s'est-il vengé des envieux ? Il chante.

Jadis il a connu le prestige imposant,  
Les applaudissements qu'on est joyeux d'entendre,  
Les honneurs, le tumulte ; il se dit à présent :  
« Qu'était cette fumée, et qu'était cette cendre ? »

Contre le mal, pareil aux flèches d'or du jour,  
Indigné comme il fut dans la bouche d'Alcée,  
Et d'autres fois divin, fait d'azur, plein d'amour,  
Le vers éblouissant jaillit dans sa pensée.

À son côté, pareille aux beaux espoirs déçus,  
La muse Charité, Grâce fière et touchante,  
Au front brillant encore du baiser de Jésus,  
Visible pour lui seul, porte une lyre. Il chante.

Et son Ode, si douce au fond des bosquets verts  
Qu'elle enchante le lys et ravit la mésange,

Résonne formidable au bout de l'univers  
Comme un clairon mordu par la bouche d'un Ange.

Alors, au haut des cieux plus riants et plus chauds,  
L'avenir, pénétré, soulève enfin tes voiles,  
Ô Rêve ! et le plafond ténébreux des cachots,  
Déchiré tout à coup, laisse voir des étoiles.

L'esclave humilié, le pauvre, le maudit,  
Sont relevés tandis qu'il accomplit sa tâche,  
Et ce rouge assassin de l'ombre, ce bandit,  
L'échafaud, démasqué, frissonne comme un lâche.

Esprit caché là-bas dans la brume du Nord,  
Il répand sa clarté sur nous, tant que nous sommes.  
Qui donc l'a fait si pur ? C'est le courroux du sort.  
Et qui l'a fait si grand ? C'est l'injure des hommes.

Le sage errant n'a plus ici-bas de prison.  
Le délaissé qui n'a plus rien n'a plus de chaînes.  
Sa demeure infinie a pour mur l'horizon ;  
Il parle avec la source et vit avec les chênes !

Si cette flamme d'astre éclate dans ses yeux,  
Si ce vent inconnu fouette sa chevelure,  
C'est parce qu'il entend le mot mystérieux  
Que depuis cinq mille ans bégayait la nature !

Ô mère ! dont l'azur est le manteau serein,  
Donne tous tes trésors, Nature, sainte fée,  
À ce passant connu de l'aigle souverain  
Qui connaît ton langage et tes noms, comme Orphée.

Et toi qui l'accueillis, sol libre et verdoyant,  
Qui prodigues les fleurs sur tes coteaux fertiles  
Et qui sembles sourire à l'Océan bruyant,  
Sois bénie, île verte, entre toutes les lies.

Oui, sois bénie. Il a marché dans ton sillon,  
Comme passaient ailleurs, laissant leur trace ardente

Et traînant l'un sa pourpre, et l'autre son bâillon,  
Le voyageur Homère et le voyageur Dante.

Février 1864.

## Dioné

Abattu par la roche énorme que sans aide,  
Seul, avait soulevée en ses mains Diomède,  
Énée était tombé sous le char de l'ardent  
Fils de Tydée, ainsi qu'un chêne, et cependant  
Que sa mère Aphrodite, au vent échevelée,  
L'emportait mourant loin de la noire mêlée,  
Diomède, sachant qu'elle est faible, et non pas  
Intrépide à guider les hommes sur ses pas  
Vers le carnage, comme Ényo destructrice  
Des citadelles, dont la mort suit le caprice,  
Poursuivit Aphrodite en son hardi chemin ;  
Et de sa lance aiguë il lui perça la main,  
D'où le sang précieux jaillit fluide et rose,  
Délicieux à voir comme une fleur éclore,  
Riant comme la pourpre en son éclat vermeil,  
Et tout éblouissant des perles du soleil.  
Car, pareils dans leur gloire à la blancheur du cygne,  
Les Dieux ne boivent pas le vin noir de la vigne.  
Ces rois, pétris d'azur, ne mangent pas de blé,  
Et c'est pourquoi leur sang, qui n'est jamais troublé,  
Court dans leurs veines, beau de sa splendeur première,  
Comme un flot ruisselant d'éther et de lumière.  
Aphrodite poussait des cris, comme un aiglon  
Furieux, cependant que Phœbos-Apollon  
Cachait Énée au sein d'un nuage de flamme,  
De peur qu'un Danaen ne lui vînt ravir l'âme  
En frappant de l'airain ce faiseur de travaux.  
Mais dans le char brillant d'Arès, dont les chevaux  
S'envolèrent au gré de sa fureur amère,  
Aphrodite s'enfuit vers Dioné, sa mère ;  
Iris menait le char rapide, et secouait

Les rênes, et tantôt frappait à coups de fouet  
Les deux chevaux, tantôt pour presser leur allure  
Leur parlait, caressant leur douce chevelure,  
Employant tour à tour la colère et les jeux.  
Ils arrivent enfin à l'Olympe neigeux,  
Et dans le palais d'ombre où sur son trône songe  
Dioné, dans la nue où sa tête se plonge.  
Or, lorsque sans pâlir de l'amère douleur,  
Calme, et comme une rose ouvrant sa bouche en fleur,  
Aphrodite eut montré sa blanche main d'ivoire  
Déchirée et meurtrie et qui devenait noire,  
La Titane au grand cœur si souvent ulcéré,  
Planant sinistrement d'un front démesuré  
Sur les cieus dont au loin la profondeur s'azure,  
Tressaillit dans ses flancs et lava la blessure.  
Et, rappelant ainsi des crimes odieux,  
Elle nommait tout bas les meurtriers des Dieux :  
Hercule, nourrisson de la Guerre et, comme elle,  
Ivre d'horreur, blessant Héra sous la mamelle ;  
Ephialte, en dépit du Destin souverain,  
Mettant Arès lié dans un cachot d'airain.  
Et l'emprisonnant, seul avec la Nuit maudite.  
Puis, prenant en ses bras la céleste Aphrodite,  
Sans peine elle étendit ses membres assoupis  
Sur des toisons sans tache et de moelleux tapis,  
Car déjà le Sommeil, né de l'ombre éternelle,  
Roulait un sable fin dans sa noire prunelle ;  
Et comme Dioné, redoutable aux méchants,  
Se souvenait encore des invincibles chants  
Avec lesquels, avant de subir leurs désastres,  
Les Titans conduisaient le blanc troupeau des Astres  
Soucieuse de voir la Déesse frémir,  
Elle disait ces chants sacrés pour l'endormir,  
Douce et baissant la voix bien plus qu'à l'ordinaire,  
Et les mortels croyaient que c'était le tonnerre.

Jeudi 20 août 1874.

## La cithare

Déesse, dis comment ce fut le Roi, ton fils,  
Guerrier pareil aux Dieux, qui façonna jadis  
La Cithare, pieux vainqueur du fleuve sombre,  
Puis inventa les Chants soumis aux lois du Nombre,  
Envolés et captifs et gardant leur trésor  
Comme un voile fermé par une agrafe d'or !  
Le soir baignait de feux les cimes du Rhodope.  
Ces grands monts désolés que la nue enveloppe  
S'enfuyaient dans la nuit comme de noirs géants.  
Joyeux et regardé par les antres béants,  
Orphée, au vent affreux livrant sa chevelure,  
Ivre d'amour, épris de toute la nature,  
Chantait, et, s'envolant comme l'oiseau des airs,  
Son Ode avait donné la vie aux noirs déserts,  
Car les arbres lointains, entraînés par la force  
Des vers, orme touffu, chêne à la rude écorce,  
Étaient venus, cédant au charme de la voix ;  
Et voici qu'à présent le feuillage d'un bois  
Mélodieux, immense et rempli de murmures,  
Sur le front du chanteur étendait ses ramures ;  
Les rocs avaient fendu la terre en un moment :  
Ils s'étaient approchés mystérieusement,  
Et le torrent glacé, qui pleure en son délire,  
Étouffait le sanglot qui toujours le déchire.  
Du fond de l'éther vaste et des cieux inconnus  
Les oiseaux, déployant leur vol, étaient venus ;  
Puis, gravissant les monts neigeux, mornes colosses,  
Les animaux tremblants et les bêtes féroces  
Et les lions étaient venus. Dans le ravin,  
Ils écoutaient, léchant les pieds du Roi divin,  
Ou pensifs, accroupis dans une vague extase.  
Comme un aigle emportant le rayon qui l'embrase,  
L'Hymne sainte, agitant ses flammes autour d'eux,  
Mettait de la clarté sur leurs mufles hideux ;

Attendris, ils versaient des larmes fraternelles,  
Et la douceur des cieux entrainait dans leurs prunelles.  
Mais le héros chantait, frémissant de pitié.  
Son front, par des rougeurs de flamme incendié,  
Était comme les cieux qu'embrasent des aurores.  
Mêlant ses vers au bruit dont les cordes sonores  
Emplissaient le désert par leur voix adouci,  
Le pieux inventeur des chants parlait ainsi :  
« Ô Dieux, s'écriait-il, écoutez la Cithare !  
Dieux du neigeux Olympe et du sombre Tartare  
Qui portez dans vos mains le sceptre impérieux !  
Et vous aussi, Titans, aïeux de nos aïeux !  
Kronos ! embrassant tout dans ton vol circulaire !  
Et toi, Bienheureux ! Zeus brûlant ! Roi tutélaire,  
Indomptable, sacré, terrible, flamboyant !  
Ô Zeus étincelant, tonnant et foudroyant !  
Épouse du roi Zeus, Héra ! qui seule animes  
Tout, sur les pics de neige et sur les vertes cimes,  
Quand se glissent au sein de l'éther nébuleux  
Ta forme aérienne et tes vêtements bleus !  
Rhéa ! qui sur ton char vénérable es traînée  
Par des taureaux, Déesse, ô vierge forcenée  
Qui t'enivres du bruit des cymbales d'airain !  
Hypérion ! strident, tourbillonnant, serein,  
Titan resplendissant d'or, qui, dans ta colère,  
Parais, Œil de justice, avec ta face claire !  
Ô Sélène fleurie aux cornes de taureau !  
Ô toi, robuste Pan, qui sous le vert sureau  
Passes, chasseur subtil, avec tes pieds de chèvre !  
Cypris nocturne, ayant des roses sur ta lèvre !  
Écoutez-moi, vous tous, Dieux de gloire éblouis,  
Roi Ploutôn ! Poséidôn roi ! qui te réjouis  
Des flots ! puissant Érôs ! Et toi, Titanienne,  
Vierge, archer au grand cœur, reine Dictynienne,  
Qui bondis, et te plais, dénouant tes liens  
Sur la montagne verte, aux aboiements des chiens !  
Héphaïstos, ouvrier industriel, qui hantes

Les villes ! Bel Hermès ! Arès aux mains sanglantes !  
 Perséphonè ! Lètô ! reines aux bras charmants !  
 Toi qui reçus la foudre en tes embrassements,  
 Sémélé ! Toi, puissant Bacchos aux yeux affables  
 Ceint de feuillages, né sur des lits ineffables !  
 Guerrier au front mitré, Dieu rugissant et doux,  
 Ô toi qui meurs pour nous et qui renais en nous !  
 Vous, Charites aux noms illustres, florissantes  
 Dont le fauve soleil dore d'éblouissantes  
 Parures de rayons les cheveux dénoués !  
 Euménides ! qui sur vos beaux fronts secouez  
 Des serpents agitant sinistrement leurs queues,  
 Et qui regardez l'eau du Styx ! Déesses bleues,  
 Écoutez la Cithare ! Ô Démons redoutés !  
 Esprits des bois et des fontaines, écoutez  
 La Cithare ! Écoutez le cri de sa victoire !  
 Viens, écoute-la, Nuit sainte à la splendeur noire !  
 Écoute-la, splendide Eôs, qui sur les lys  
 Mets ta rose lumière ! Écoute-la, Thémis.  
 Écoutez-la, vous tous, Dieux ! Et vous, Muses chastes !  
 Et vous, Nymphes qui dans les solitudes vastes  
 Éparpillez dans l'air votre chant innocent,  
 Courant obliquement et vous réjouissant  
 Des antres ! qui prenez vos caprices pour guides,  
 Et, rieuses, marchez par des chemins liquides !  
 Ô Vierges qu'on admire en vos jeux querelleurs  
 Et dont les jeunes fronts sont couronnés de fleurs !  
 Vous tous, Guerriers, Démons bienfaisants, Rois fidèles !  
 Vous dont chaque pensée errante en vos prunelles  
 Contient l'éternité sereine d'une Loi,  
 Écoutez la Cithare, où gronde avec effroi  
 L'orage des sanglots humains, et d'où ruisselle  
 Comme un fleuve éperdu la vie universelle !  
 Ô Dieux, pendant les nuits sereines, anxieux,  
 J'ai longtemps écouté le bruit qui vient des cieux,  
 D'où sans cesse le Chant des Étoiles s'élance  
 Si doux, que nous prenons ses voix pour le silence !

Dieux comme vous, mais faits de flamme et de clarté,  
Les grands Astres épars dans la limpidité  
De l'azur, triomphants d'orgueil et de bravoure,  
Vivent dans la splendeur blanche qui les entoure.  
Héros, nymphes, guerriers, chasseurs, parmi les flots  
De clairs rayons, les uns de leurs blancs javelots  
Percent, victorieux, des monstres de lumière ;  
Penchés sur des chevaux à l'ardente crinière,  
Coursiers de neige ailés au vol terrible et sûr,  
D'autres livrent bataille à des hydres d'azur.  
Des Vierges parmi les lueurs orientales  
Volent, de leurs cheveux secouant des opales,  
Et le ciel, traversé d'un éclair vif et prompt,  
S'enflamme au diamant qui tressaille à leur front.  
Celles-là dans la mer de feu blanche et sonore  
Puisent des flots ravis, puis renversent l'amphore  
Au flanc lourd traversé par un reflet changeant  
D'où la lumière tombe en poussière d'argent ;  
D'autres, aux seins de lys et de neiges fleuries,  
Dansent dans les brûlants jardins de pierreries,  
Et des Astres pasteurs, près des fleuves de blancs  
Diamants, dont les flots sont des rayons tremblants,  
Conduisent leur troupeau d'étoiles qui flamboie.  
Et tous chantent, joyeux d'être Lumière et Joie !  
C'est leur Chant écouté dans la tremblante nuit  
Par l'arbre muet, par le fleuve qui s'enfuit,  
Par la mer furieuse et dont les flots sauvages  
Déborderaient bientôt leurs arides rivages,  
Qui fait que l'univers par le Nombre enchaîné  
Obéit et demeure à la règle obstiné ;  
Que l'arbre, noir captif, boit aux sources divines  
Sans tenter d'arracher de terre ses racines ;  
Que le fleuve sommeille, oubliant ses douleurs,  
Et que l'ombre au vol noir, laissant couler ses pleurs  
Et son sang, d'où les fleurs du matin vont éclore,  
Sans révolte et sans cris s'enfuit devant l'aurore !  
Ce chant nous dit : « Mortels et Dieux, pour ressaisir



La joie, élevez-vous par le puissant désir  
Vers le ciel chaste où l'ombre affreuse est inconnue !  
Car, si vous le voulez, à votre épaule nue  
Des ailes s'ouvriront, et, dévorés d'amour,  
Vous monterez enfin vers la Lumière. Un jour,  
La Mort, la Nuit, cessant de sembler éternelles,  
Fuiront devant le feu sacré de vos prunelles,  
Et vos lèvres, buveurs d'ambroisie et de miel,  
Boiront la clarté même et la splendeur du ciel ! »  
Hélas ! telles vers nous leurs prières s'envolent ;  
Mais souvent, en leur clair triomphe, ils se désolent  
Parce que, dans la nuit courant vers le trépas,  
Les hommes et les Dieux ne les entendent pas ! »  
C'est ainsi que chanta le vénérable Orphée,  
Et des antres obscurs une plainte étouffée  
Monta comme un soupir dans le désert profond ;  
Et les arbres aux durs rameaux venus du fond  
De la Piérie, en fendant la terre noire,  
Pour ombrager le front du Roi brillant de gloire,  
Les hêtres, les tilleuls et le chêne mouvant  
Murmuraient comme si dans l'haleine du vent  
Leur feuillage eût voulu jeter sa vague plainte.  
La gazelle timide, oubliant toute crainte,  
Rêvait dans son extase auprès des ours affreux ;  
Les tigres, qui semblaient se consulter entre eux,  
Échangeaient, frissonnants, des sanglots et des râles ;  
Les lions agitaient leurs chevelures pâles ;  
Debout sur les rochers qui suivaient les détours  
Du fleuve plein d'un bruit sinistre, les vautours  
Et les aigles, ouvrant leurs ardentes prunelles,  
Se tournaient vers Orphée, ivres, battant des ailes,  
Palpitants sous le souffle immense de l'esprit,  
Et regardaient ses yeux pleins d'astres. Il reprit :  
Ô Dieux ! les animaux que notre orgueil dédaigne  
Et dont le flanc blessé comme le nôtre saigne,  
Ces lions dont la faim répugne aux lâchetés,  
Les chevaux bondissants, les tigres tachetés,

Ces aigles dont le vol est comme un jet de flammes,  
Ces colombes du ciel, ont comme nous des âmes.  
Le farouche animal, par nous humilié,  
Si nous y consentions, serait notre allié.  
Il nous parle et sans cesse il nous offre à voix haute  
D'entrer dans nos maisons sans haine, comme un hôte ;  
Mais c'est en vain que les gazelles dans les bois  
Et les oiseaux de l'air avec leurs douces voix  
Veulent émouvoir l'homme altéré de carnage,  
Car il a refusé d'apprendre leur langage.  
Haïs par nous, leurs yeux où l'espoir vit encore  
Se tournent vaguement vers les demeures d'or  
Où leur intelligence aimante vous devine ;  
Avides comme nous de la clarté divine,  
Ils vous cherchent sans doute, humbles et résignés,  
Mais vainement ! Pas plus que nous, vous ne daignez  
Pardonner à la brute en vos haines funestes,  
Et vous détournez d'elle, ô Dieux, vos fronts célestes !  
J'ai vu cela ! j'ai vu que dans le firmament  
Comme ici-bas, souffrant du même isolement  
Et séparés toujours par d'invincibles voiles,  
L'homme et les animaux, les Dieux et les Étoiles  
Vivaient en exil dans l'univers infini,  
faute d'avoir trouvé le langage béni  
Qui peut associer ensemble tous les Êtres,  
Les Dieux Titans avec les Satyres champêtres  
Et la brute avec l'homme et les Astres vainqueurs,  
Celui qui domptera par sa force les cœurs  
De tous ceux dont le jour fait ouvrir les paupières,  
Et qu'entendront aussi les ruisseaux et les pierres !  
Car les rocs chevelus à la terre enchaînés,  
Les fleuves par le cours des astres entraînés,  
Les arbres frissonnants sous leurs écorces rudes,  
Les torrents dans la morne horreur des solitudes  
Voudraient aussi vous voir et pouvoir vous parler,  
Puisqu'en prêtant l'oreille on entend s'exhaler  
Parmi leur masse inerte et dans leurs chevelures

Des essais de sanglots, des restes de murmures ;  
Et ces vaincus, ô Dieux, que les noirs ouragans  
Tourmentent dans la nuit de leurs fouets arrogants  
Et que mord la tempête aux haleines de soufre,  
Voudraient vous dire aussi que la Nature souffre,  
Vainement attentifs au seul bruit de vos pas :  
Aveugles et muets, ils ne le peuvent pas.  
Et tel est le martyre ineffable des choses !  
Vous n'entendez jamais crier le sang des roses  
Et nous demeurons sourds aux plaintes des soleils.  
J'ai vu que tous ces durs exils étaient pareils  
Et que tout gémissait de cette loi barbare,  
Alors j'ai de mes mains façonné la Cithare !  
Et dans ses flancs polis au gracieux contour  
Le Chant s'est éveillé, terrible et tour à tour  
Caressant, qui bondit en son vol avec rage  
Et gronde, sillonné de feux, comme l'orage,  
Et jusqu'aux cieux meurtris ouvre son large essor  
Et prend les cœurs domptés en ses doux liens d'or.  
Il s'est éveillé dans les flancs de la Cithare  
Et s'est enfui ; puis, comme un oiseau qui s'effare,  
Après avoir erré dans son vol éperdu  
Jusqu'aux astres d'argent, il est redescendu  
Vers moi, souffle en délire, et s'est posé, farouche,  
Avec l'essaim des mots sonores, sur ma bouche.  
Muses, que l'Olmios charme par son fracas  
Et dont on voit les pieds légers et délicats  
Bondir autour de la fontaine violette  
Où toujours votre Danse agile se reflète !  
Vos chants ambrosiens, vierges aux belles voix,  
Illustrent par des chœurs les triomphes des rois,  
Et votre Hymne, éclatant comme un cri de victoire  
Vole et fait retentir au loin la terre noire.  
Déesses, dont les pieds mystérieux et prompts  
Glissent, et dont la Nuit baise les chastes fronts !  
Vous dites le grand Zeus déchaînant sur la plèbe  
Des Titans monstrueux les Dieux nés de l'Èrèbe,

Puis enfermant au fond d'un cachot souterrain  
Briarée au grand cœur dans un enclos d'airain ;  
Et vous dites l'archer Apollon à l'épée  
D'or, plantant ses lauriers sur la roche escarpée  
Que leur feuillage obscur couvre d'un noir manteau.  
Et foudroyant d'un trait la serpente Pytho,  
Monstre énorme, sanglant, dont la force sacrée  
D'Hypérion pourrit la dépouille exécrée.  
Vous dites Lysios, nourrisson triomphant  
Des Nymphes, enlevé sous les traits d'un enfant  
Près de la mer, faisant par un prodige insigne  
Sur le mât des voleurs croître et grimper la vigne,  
Et, sur la nef rapide où coulait un vin doux,  
Devenant un lion rugissant de courroux ;  
Vous dites, bondissant en vos danses hardies,  
Aphrodite d'or aux paupières arrondies  
Qui par le doux Désir prit les Olympiens  
Et les hommes et les oiseaux aériens,  
Et qui, vivante fleur que sa beauté parfume,  
Apparut sur la mer dans la sanglante écume !  
Et les Heures alors, filles du Roi des cieux,  
Parèrent sa poitrine et son cou gracieux  
De colliers brillants dont la splendeur environne  
Sa chair de neige, puis ornant d'une couronne  
Son front ambrosien, s'empressèrent encore  
Pour attacher à ses oreilles des fleurs d'or !  
Ô Muses ! bondissant près des eaux ténébreuses,  
Vous célébrez ainsi les victoires heureuses  
Et Cypris rayonnant sur les flots onduleux  
Et Bacchos couronné de ses beaux cheveux bleus !  
Mais moi, je chante l'Homme et sa dure misère  
Et les maux qui toujours le tiennent dans leur serre,  
Pauvre artisan boiteux, qui sous l'ombre d'un mur  
Travaille et forge, ayant l'appétit de l'azur !  
Victime qui, de gloire et de fange mêlée,  
Ne possède ici-bas qu'une flamme volée  
Et voit mourir les lys entre ses doigts flétris !

Être affamé d'amour, qui dans ses bras meurtris  
Ne peut tenir pendant une heure son amante  
Sans qu'un génie affreux venu dans la tourmente  
La lui prenne sitôt que cette heure s'enfuit  
Et, blanche, la remporte aux gouffres de la nuit !  
Je dis le chant plaintif des âmes prisonnières  
Et des monstres fuyant le jour en leurs tanières :  
Ce chant est deuil, espoir, mystère, amour, effroi ;  
Il naît dans ma poitrine et s'exhale de moi,  
Et, lorsque vient le soir dans la plaine glacée,  
Il porte jusqu'à vous la profonde pensée  
Des tigres, des lions songeurs au large flanc  
Condamnés comme nous à répandre le sang,  
Et des chevaux ardents que la forêt protège,  
Et des chiens affamés dans les déserts de neige,  
Et des oiseaux de flamme au plumage vermeil,  
Et des aigles qui, pour s'approcher du soleil,  
Volent dans la lumière au-dessus de nos tombes,  
Et des biches en pleurs et des blanches colombes !  
Surtout je suis la voix, prompte à vous célébrer,  
De tout ce qui n'a pas de larmes à pleurer.  
Le rocher vous regarde. Hélas ! pendant qu'il songe,  
Il sent la goutte d'eau sinistre qui le ronge.  
Le flot tumultueux déchiré de tourments  
Voudrait mêler des mots à ses gémissements,  
Et son hurlement sourd expire dans l'écume.  
L'arbre en vain tord ses bras désolés dans la brume :  
La terre le retient ; son feuillage mouvant  
N'a qu'un vague soupir déchiré par le vent.  
Tous ces êtres que tient la morne somnolence  
Sont pour l'éternité murés dans le silence.  
C'est pourquoi la Cithare inconsolée, ô Dieux,  
Pleure et gémit pour eux en cris mélodieux,  
Et c'est pourquoi, sentant dans mon cœur les morsures  
Cruelles et le feu cuisant de leurs blessures,  
Je vous adjure encore pour que votre pitié  
Tombe parfois sur l'être obscur et châtié,

Et délivre surtout de leurs douleurs secrètes  
L'immobile captif et les choses muettes !  
Ayant ainsi chanté pour tous, le Roi divin  
Se tut ; mais emplissant les gorges du ravin,  
Un reste de sa plainte émue errait encore  
Douloureusement sur la cithare sonore.  
La nuit tombait ; alors, dans le grand désert nu,  
Comme si le neigeux Olympe fût venu  
Vers l'inventeur des chants, et, pour trouver sa trace,  
Eût traversé le golfe où dort la mer de Thrace,  
Et, portant sur sa tête un ciel de diamants,  
Franchi les sables d'or et les grands lacs dormants,  
Un mont parut, sauvage, ébloui, grandiose  
Et noyé de lumière, où dans la clarté rose  
Les Immortels vêtus de pourpre étaient debout.  
Secourables, semblant avoir pitié de tout,  
Leurs regards enchantaient par leurs clartés ailées  
La forêt sombre et les étoiles désolées ;  
Et le divin Orphée, interrogeant leurs yeux,  
Sentit grandir en lui l'homme victorieux  
Et bénit l'art des chants en son cœur plein de joie ;  
Car sur le front des cieux où leur blancheur flamboie  
Les Astres, dont la voix perçait l'éther jaloux,  
Resplendissaient de feux plus riants et plus doux ;  
Et, consolés dans leur mystérieux martyre,  
Les monstres effrayants voyaient les Dieux sourire.  
Déesse, vers l'oubli, chargés de nos remords,  
Les longs siècles s'en vont ; beaucoup de Dieux sont  
morts  
Depuis la nuit où l'Hèbre en son eau révoltée  
Roulait avec horreur la tête ensanglantée  
Du poète, jouet adorable des flots.  
Toujours depuis ce temps des milliers de sanglots  
Humains, jusqu'au seuil d'or des célestes demeures,  
Inexorablement suivent le vol des Heures ;  
L'homme désespéré ne voit devant ses yeux  
Qu'un voile noir cloué sur la porte des cieux,

Et, muré tout vivant dans la nuit ténébreuse,  
Ne sait plus rien, sinon que sa douleur affreuse  
Doit à jamais rester muette, et qu'il est seul.  
Mais moi, baisant les pas sacrés du grand aïeul,  
J'entends, j'entends encore l'âme de la Cithare  
Exhaler ses premiers cris vers le Ciel avare  
Que sa voix frémissante essayait d'apaiser,  
Et soupirer avec la douceur d'un baiser !

Novembre 1869.

## Une femme de Rubens

Nymphe blanche et robuste,  
Dont les bras et le buste  
Défieraient les Titans  
Et les autans ;

Délice de la lyre,  
Qui dus naître et sourire,  
Colosse harmonieux,  
Au temps des Dieux,

Ne crains plus, forme altière,  
De mourir tout entière,  
Puisque tu m'enivras.  
Non, tu vivras !

Tu vivras par ces rimes,  
Comme la neige aux cimes  
Où volent des milans  
Dure mille ans.

Oh ! reste ainsi ! déploie  
Les trésors de ta joie  
Pour guérir mon souci.  
Oh ! reste ainsi !

Dans le calme athlétique  
De ta pose héroïque

Marche pour m'enchanter :  
Je veux chanter.

Ô folâtre Céphise,  
Que le dieu de Venise  
Eût livrée au courroux  
Du soleil roux ;

Fille aux yeux pleins d'étoiles,  
Qui naquis pour les toiles  
De l'enchanteur d'Anvers,  
Ou pour mes vers,

Ta tête de faunesse  
Est folle de jeunesse  
Et de rires ardents  
Aux blanches dents.

Un sang pur et farouche,  
Enfant, donne à ta bouche  
Cet éclat de la chair  
Qui m'est si cher,

Et comme un coquillage  
Le rose cartilage  
De ton nez retroussé  
Est nuancé.

Ton folâtre visage,  
Gai comme un bon présage,  
Fait songer à des fleurs  
Par ses couleurs ;

Et ta petite oreille,  
Qui n'a pas sa pareille,  
Semble un joyau fini  
Par Cellini.

Tes yeux, tes yeux étranges  
Recèlent sous les franges



Soyeuses de tes cils  
Des feux subtils.

Dans tes vagues prunelles  
Courent des étincelles  
D'or fauve, comme au fond  
D'un ciel profond ;

Et tes cheveux, où l'ombre  
Cour ! transparente et sombre,  
S'embellissent encore  
De reflets d'or.

Ils couvrent ta poitrine  
Et ta gorge ivoirine  
D'un large flot mouvant ;  
Et, bien souvent,

Tant s'épaissit, profonde,  
Leur masse, qui s'inonde  
De suaves parfums,  
On les voit bruns.

Pourtant des flammes vives  
S'égarent fugitives,  
Dans leurs anneaux épars  
De toutes parts,

Et quand tu la dénoues,  
Ruisselant sur tes joues  
Et baignant dans ses jeux  
Ton sein neigeux,

Cette ample chevelure,  
Qui te sert de parure,  
Illumine ton flanc  
D'or et de sang.

Tes blanches mains royales,  
Aux lignes idéales,

Jettent comme un éclair  
De rose clair,

Et les bras et le torse,  
Éblouissants de force,  
Ont tout l'emportement  
De l'art flamand.

Ton cou, blanc comme un cygne,  
Montre une douce ligne  
D'un suave dessin ;  
Et ton beau sein,

Ton sein lourd, où se pose  
Un divin rayon rose,  
Est fait d'un marbre dur  
Veiné d'azur.

Ô jeune chasseresse  
Dont la folle paresse  
Doit tressaillir encore  
Au bruit du cor,

Toi que la Nuit dévore,  
Et que baisait l'Aurore  
Au temps où tu courais  
Dans les forêts,

Laisse que je contemple  
Cet adorable temple  
Que le cruel Amour  
Veut pour séjour ;

Oh ! laisse que j'admire  
Ces haleines de myrrhe,  
Ces ivoires, ces ors,  
Tous ces trésors !

J'aime tes jambes fières,  
Ton dos où des lumières

Baignent les arcs sereins  
De tes beaux reins ;

Et ce pied de Diane  
Agile et diaphane  
Dont les doigts écartés  
Ont des clartés ;

Et ces ongles solides,  
Polis et translucides,  
Brillants sur les orteils  
De tons vermeils !

Ô Néréide ! Ô muse  
Digne de Syracuse !  
Quand j'écoute ta voix,  
Quand je te vois

Courir, lascive et rose,  
Dans le bois grandiose  
Où si vite a bondi  
Ton pied hardi ;

Où, quand sous les ombrages,  
Paresseuse, tu nages,  
Sans déranger les flots,  
Près des îlots,

Mon rêve idéalise  
Ta fraîche mignardise  
En cent déguisements  
Toujours charmants !

La nature discrète  
Et merveilleuse prête  
À mes illusions  
Ses visions.

Les bocages des rives  
Où des ailes furtives

Voltigent par milliers,  
Les peupliers

Et la noire broussaille,  
Tout s'anime et tressaille  
D'un invincible émoi ;  
Et devant moi

Un essaim d'amazones  
Aux brillantes couronnes  
Passent dans le gazon  
En floraison.

C'est Diane ingénue  
Livrant sa gorge nue  
Aux caresses des airs,  
Dans les déserts ;

C'est la grave Cybèle,  
Comme un troupeau qui bêle,  
Conduisant sans courroux  
Ses lions roux ;

C'est l'ange Cythérée  
Dans la mer azurée  
Appuyant ses pieds fins  
Sur les dauphins ;

C'est Ariane heureuse  
Dans sa coupe amoureuse  
Tordant, par un beau soir,  
Le raisin noir ;

C'est l'arrogante Omphale,  
En robe triomphale,  
Énervant un héros  
Sur ses carreaux ;

C'est Léda qui s'indigne  
Sous le baiser du cygne

Et le cherche à son tour  
Folle d'amour ;

C'est Hélène, embrasée  
De désirs, que Thésée  
Emporte dans ses mains  
Par les chemins ;

C'est la jeune Amphitrite  
Et sa cour favorite  
Guidant aux flots ouverts  
Les coursiers verts ;

C'est la brune Antiope  
Dont le cheval galope  
Au bruit des javelots  
Et des sanglots.

Les voilà, ce sont elles !  
Ce sont les immortelles  
Qui vivront à jamais  
Sur les sommets !

Non, ces grandes guerrières  
Qui vont dans les clairières  
En me glaçant d'effroi,  
C'est toujours toi.

C'est en toi que je trouve  
Leurs blanches dents de louve,  
Leurs crinières que fuit  
La sombre nuit,

Leurs muscles, où respire  
Avec tout son empire  
L'immortelle vigueur  
Qui vient du cœur ;

Et cet éclat de l'ange,  
Qu'un glorieux ni l'ange

De neige et de carmin  
Rend surhumain !

Mais, ô sage Aphrodite,  
Qu'une race maudite  
Et vouée au trépas  
Ne connaît pas !

À ces superbes formes  
Il faut les plis énormes  
Des manteaux éperdus  
Au vent tordus ;

Il leur faut l'écarlate  
Qui les baise et les flatte,  
Le voile aérien  
Du Tyrien,

La pourpre qui s'envole  
Au zéphire frivole  
Et qui semble frémir  
Ou s'endormir,

Et ces étoffes rares,  
Aux ornements barbares,  
Que parent les métaux  
Orientaux.

Mais non, la pourpre même  
Nuit dans un tel poème  
En mêlant ses ardeurs  
À tes splendeurs ;

Ô nymphe de la Thrace !  
Il faut que l'œil embrasse  
Avec sérénité  
Leur nudité

Arrachée au plus rare  
Filon du blanc Carrare

Par un nouveau Scyllis,  
Père des lys,

Ta puissante nature  
Se trouve à la torture  
Dans les noirs casaquins  
Aux plis mesquins,

Et, faite pour Corinthe,  
Elle est lourde et contrainte  
Sous le flot des pompons  
Et des jupons.

Car, pour une Déesse  
Tordant sa longue tresse,  
Nous voulons des habits  
Faits de rubis.

En vain Gavarni l'aide,  
Vénus Victrix est laide  
Avec le falbala  
De Paméla,

Et, pour orner sa gloire,  
Choisit la perle noire  
Arrachée à la mer  
Du gouffre amer.

Donc, rayonne et sois belle,  
Mystérieux modèle,  
Mais pour l'œil contempteur  
Du grand sculpteur.

Sois belle, ô nymphe blonde,  
Sans que jamais le monde,  
Ce vain historien,  
En sache rien !

Mais dans mon ode pleine  
De chansons, comme Hélène

Tu te réveilleras ;  
Tu brilleras

Pour la race future,  
En ta haute stature,  
Sous le baiser riant  
De l'Orient ;

Comme une fleur d'Asie,  
Épandant l'ambrosie  
D'un buisson de rosiers  
Extasiés ;

Magnifique, vêtue,  
Ainsi qu'une statue,  
De la seule fraîcheur  
De ta blancheur,

Et montrant emmêlée,  
Au vent échevelée,  
Ta sauvage toison  
Riche à foison.

Alors, quand nos idoles  
Mourantes et frivoles,  
Aux yeux irrésolus,  
Ne seront plus

Que des chimères vaines,  
Toi, le sang de tes veines  
Montera vif, et prompt,  
Jusqu'à ton front.

On verra luire encore  
Ton sein qui se décore  
De ses lys éclatants ;  
Et dans ce temps

Où ceux dont l'âme fière  
Tient la vile matière



En souverain mépris  
Seront épris

De tes formes parfaites,  
On verra les poètes,  
Tourmentés par le mal  
De l'idéal,

Attester par leurs larmes  
Le pouvoir de tes charmes  
Et l'immortalité  
De ta beauté.

Juin 1859.

## L'éducation de l'amour

Quand le premier des Dieux, Amour, pendant mille ans  
Eut tenu sous son joug les cieus étincelants,  
La terre immense et tous les êtres qui respirent,  
Las de souffrir par lui, les Immortels se dirent :  
« Ah ! qu'un autre vainqueur, formidable et serein,  
Paraisse, armé de l'arc et des flèches d'airain ;  
Qu'il porte dans un flot de flamme et de fumée  
Sa torche au Phlégéthon furieux allumée ;  
Qu'il étende sur tous l'inflexible niveau,  
Et nous respirerons sous ce maître nouveau.  
Car comment sa colère, où grondera l'orage,  
Pourrait-elle égaler jamais l'aveugle rage  
Du Dieu Titan, du roi funeste qui n'eut pas  
De mère, et qui sema la terreur sur ses pas  
Quand frémissaient encore du mot qui les sépare  
Le noir Chaos, la Terre énorme et le Tartare ! »  
Tels les Olympiens se plaignaient dans l'éther.  
Bientôt d'une Déesse à l'œil limpide et fier  
Un autre Éros naquit, charmant, sa lèvre pure  
Tout en fleur, agitant de l'or pour chevelure  
Et portant haut son front de neige, où resplendit

L'éclat sacré du jour. Mais quand Zeus entendit  
Ses premiers bégaiements, plus doux qu'un chant de lyre,  
Quand il vit ses regards de femme et son sourire  
Où la caresse, les aveux, les doux refus  
Erraient, il devina dans l'avenir confus  
Tant de colère, tant de larmes, tant de crimes  
Hâtant leurs pieds sanglants sur le bord des abîmes,  
Tant de douleurs penchant le front, tant de remords  
Hurlant de longs sanglots à l'oreille des morts ;  
Il vit si clairement la trahison vivante,  
Qu'il sentit dans son cœur s'amasser l'épouvante,  
Et fronça par trois fois son sourcil triomphant.  
Alors il ordonna que le petit enfant,  
Nu, froid, maudit, victime au noir Hadès offerte,  
Fût porté dans le fond d'une forêt déserte  
De l'Inde, dans un lieu du jour même exécré,  
Où jamais l'homme ni les Dieux n'ont pénétré,  
Et dont les sourds abris et les rochers colosses  
N'ont pour hôtes vivants que des bêtes féroces.  
C'était un bois funèbre et pourtant merveilleux ;  
Splendide et noir, baignant ses pieds dans les flots bleus  
D'un golfe de saphir. Debout près de cette onde,  
Il la voyait depuis les premiers jours du monde  
Réfléchir son front noir. Tel son abri géant  
Était sorti de l'ombre et du chaos béant,  
Tel il avait grandi, sans que nulle aventure  
Entamât une fois sa frondaison obscure,  
Et sans que la bataille humaine aux durs éclairs  
Tourmentât follement ses lacs profonds et clairs.  
Les aloès, les grands tulipiers aux fleurs jaunes  
Vivaient sans avoir vu les Nymphes et les Faunes  
Qui brisent des rameaux pour en orner leur front.  
Les énormes jasmins fleurissaient sans affront ;  
D'autres arbres mêlaient, comme un riche cortège,  
Des corolles de sang à des feuilles de neige.  
Au fond d'un antre noir d'érables entouré,  
Tout à coup surgissait un fleuve enamouré,

Mystérieux, baisant ses rives délicates  
Et, par endroits, bordé de lotus écarlates.  
Puis des rocs ; puis des monts neigeux, où les torrents  
Charriaient des rubis ; dans les lointains mourants,  
On ne sait quel flot bleu passe, et traverse encore  
L'insondable océan de verdure sonore.  
Là, la Création gigantesque apparaît  
Toute nue. Un figuier plus grand qu'une forêt  
Enfonce avec fierté, grand aïeul solitaire,  
Trois cents troncs effrayants dans le cœur de la terre  
Pour y prendre le suc de ses fruits au doux miel,  
Et par mille rameaux boit la clarté du ciel.  
Puis une fleur qui, même auprès du figuier, semble  
Prodigieuse, au fond d'un calice qui tremble  
Garde assez d'eau de pluie, alors que la forêt  
Brûle, pour faire boire un Titan qui viendrait.  
Ses boutons, sur lesquels un épervier se pose,  
Qui paraissent des blocs polis de marbre rose,  
Et que ne peut ouvrir le soleil étouffant,  
Ont déjà la grosseur d'une tête d'enfant.  
La vigne monstrueuse étreint les arbres comme  
Un lutteur, puis en troncs pareils à des corps d'homme  
Retombe, puis remonte et va bondir plus loin.  
La végétation en démence n'a soin  
Que de cacher le ciel avec ses créatures.  
Le feuillage se dresse en mille architectures,  
Forme une colonnade aux corridors profonds,  
Sur les pics effarés pose de noirs plafonds,  
Tapisse l'antre, grimpe aux montagnes, s'élançe  
Dans l'air bleu, tout à coup éclate en fers de lance,  
Puis, noire frondaison que l'œil en vain poursuit,  
Deviens un néant fait de Verdre et de nuit,  
La ruisselle de pourpre et d'argent, partout maître  
Du sol, dans la liane en courant s'enchevêtre ;  
Et des gémissements, des hurlements, des cris  
Retentissent. Au bas des lourds buissons fleuris,  
Des prunelles de flamme, ainsi que des phalènes,

S'allument, et l'on sent se croiser des haleines.  
Aux racines traînant leurs cheveux, sont mêlés  
Des reptiles ; dans les rameaux échevelés  
Volent de grands oiseaux peints d'azur et de soufre ;  
Des yeux rouges parmi l'obscurité du gouffre  
Luisent, et les petits des louves dans leurs jeux  
Se détachent tout noirs sur un plateau neigeux  
Où brillent sur le blanc tapis jonché de branches  
Des flaques de sang rose et des carcasses blanches.  
Donc le petit enfant Éros fut apporté  
Dans cette forêt, où, de spectres escorté,  
Le meurtre au front joyeux par les espaces vides  
Court, teignant dans le sang mille gueules avides,  
Où la nature vierge, ivre de son pouvoir,  
Sachant bien que les Dieux ne peuvent pas la voir,  
Heurte ses ouragans, ses ondes, ses tonnerres,  
Brise les rocs, meurtrit les arbres centenaires,  
Déchaîne, groupe fou vers le mal entraîné,  
Ses forces qu'elle emporte en un vol effréné  
Et que jamais les lois célestes ne modèrent.  
Quand il fut là, les grands lions le regardèrent.  
Puis vinrent les bœufs blancs bossus, les loups aux dents  
D'ivoire, le chacal, le tigre aux yeux ardents,  
Les léopards, les lynx, les onces, les panthères,  
Les sangliers, les doux éléphants solitaires,  
L'hyène ; puis, sortis des arbres à leur tour,  
Les oiseaux, l'aigle altier, le milan, le vautour  
Cachant dans un lambeau souillé son bec infâme,  
Les condors dont le vol est comme un jet de flamme,  
Les rapides faucons, l'épervier qui sait voir  
L'infini, le corbeau capuchonné de noir  
Dont l'aile suit d'en haut les guerres infertiles,  
Et les paons somptueux qui mangent des reptiles ;  
Puis les serpents aux plis hideux ; et tous, formant  
Un cercle, regardaient le pauvre être charmant  
Sans défense, et déjà savouraient avec joie  
La douceur de meurtrir cette facile proie.

Mais tout à coup, lancé d'en haut par l'arc vermeil  
D'Apollon, un trait d'or, un rayon de soleil  
Enflamma les cheveux d'Éros, sa lèvre rose,  
Son front pur, sa narine où le désir repose,  
Et, miracle ! sur son doux visage, le Dieu,  
Le meurtrier parut, et, sur sa bouche au feu  
Céleste et dans ses yeux brûlants qui nous attirent,  
Ce que Zeus avait vu, ces animaux le virent.  
Ils se dirent alors dans leur langage obscur :  
« Pourquoi tuer ce prince, échappé de l'azur ?  
Regardez sa prunelle aventureuse, où nage  
Dans la poussière d'or l'appétit du carnage,  
Et ce sourire fait de miel et de poison,  
Où déjà les baisers menteurs, la trahison,  
Le meurtre, le courroux, les embûches, la ruse  
Naissent, et cet attrait de l'enfance confuse  
Dont sa mère a paré l'éternel ennemi !  
Qui mieux que cet enfant né dans les cieux, parmi  
Les éblouissements formidables des astres,  
Sèmera sur ses pas la haine et les désastres,  
Accablera de maux sans fin l'homme odieux  
Et saura nous venger de la race des Dieux ?  
Puisqu'il doit, ce fléau de la faiblesse humaine,  
Prospérer pour le crime et grandir pour la haine,  
Ne le déchirons pas ! qu'il vive parmi nous  
Dans la grande forêt des vautours et des loups,  
Où nul abri ne peut servir au daim timide,  
Où, sous le verdoyant gazon toujours humide,  
La terre boit toujours du sang frais, où la mort,  
Toujours prête et jamais lassée, égorge et mord  
Et dévore la vie, et comme elle fourmille  
Élevons-le plutôt ; nous serons sa famille. »  
Sous l'ombrage, écartant les rameaux querelleurs,  
Ils lui firent un lit de feuilles et de fleurs,  
Et sous ses boucles d'or, doucement protégées,  
Ils mirent des toisons de bêtes égorgées.  
Les louves, s'avançant vers lui d'un pas hautain

Léchaient pour le polir son visage enfantin ;  
Les lionnes voyant qu'il était fier comme elles,  
Sur sa bouche de rose abaissaient leurs mamelles ;  
Les gueules aux crocs blancs, ces fournaises de feu,  
Baisaient le petit roi frissonnant du ciel bleu.  
Des serpents, s'enroulant sur sa gorge ivoirine.  
S'étaient en colliers vermeils sur sa poitrine ;  
D'autres, tordant leurs nœuds en soyeux annelets,  
À ses jolis bras nus faisaient des bracelets,  
Et, comme un Pharaon d'Égypte, en son repaire  
Il avait pour bandeau royal une vipère.  
Tout ce qui sait combattre et détruire et briser  
L'enveloppait ainsi d'un immense baiser.  
Le Dieu, passant de l'une à l'autre en ses caprices,  
Buvait avidement le lait de ses nourrices,  
Tout joyeux d'assouvir ses rudes appétits  
De héros, ne laissait plus rien pour leurs petits,  
Et, chaque soir, gorgé de vie et de caresses,  
Il s'endormait repu sur le flanc des tigresses.  
Au réveil, tous ces durs artisans de trépas  
Étaient de leurs corps puissants les premiers pas  
De l'Exilé divin, né pour la grande lutte,  
L'aidant, le consolant d'une légère chute,  
Et lui donnant aussi pour supporter le mal  
La résignation morne de l'animal.  
Il grandit, il devint fauve comme ses hôtes,  
Marchant, courant déjà parmi les herbes hautes,  
Nu, superbe, et portant, sauvage enfantelet,  
Sur son épaule en fleur, que le soleil hâlait  
Et dévorait jusqu'à l'heure du crépuscule,  
La peau d'un lionceau, comme un petit Hercule.  
Lui-même, de sa main mignonne, avait cueilli  
La massue ; alors ceux qui l'avaient recueilli  
Connurent qu'ils pouvaient, sans tarder davantage,  
Donner au jeune roi des leçons de carnage.  
Son heure était venue, et, déjà belliqueux,  
Il s'en alla dès lors à la chasse avec eux.

Comme Ariane dans Naxos, l'île enchantée,  
Étendu sur un tigre à la peau tachetée,  
Il les suivait, mêlant sa voix aux hurlements ;  
Joyeux, montrant devant les torrents écumants  
L'impassibilité magnifique des bêtes,  
Il s'en allait pensif en guerre, en chasse, aux fêtes,  
Au meurtre, et quand passaient, avec des bonds soudains,  
La gazelle aux yeux bleus, l'antilope, les daims,  
Les chèvres, les troupeaux de cerfs, les bœufs difformes,  
Son tigre le posait sous les feuilles énormes,  
Dans une solitude où rien ne le gardait,  
Et là, les yeux tout grands ouverts, il regardait.  
Il voyait le combat sinistre, la vaillance,  
La victoire, comment le fier lion s'élançait  
Sur sa victime avec de grands bonds souverains,  
La terrasse d'un coup de griffe sur les reins,  
Puis la déchire ; et quand ce beau guerrier qui tue  
Marchait, crinière au vent, sur sa proie abattue,  
Quand le cerf éventré sur la terre appelait  
Sa compagne en versant des larmes, et râlait,  
Quand tout n'était que deuil, massacres, funérailles,  
Quand le sol tout humide était jonché d'entrailles,  
Quand tout autour du bois l'épouvante criait,  
Le petit Éros blond et charmant souriait.  
Plus tard même il entra nu parmi ces mêlées.  
Ses tresses d'or au vent orageux déroulées,  
Et sur les monts toujours le premier aux assauts  
Il aidait à leurs jeux les petits lionceaux,  
Se jetant sur sa proie, étouffant dans ses courses  
D'humbles victimes ; puis se lavant dans les sources,  
Et n'ayant rien qui hors le combat lui fût cher ;  
Dépeçant, enfonçant ses ongles dans la chair,  
Dans les cris des mourants cherchant des harmonies  
Et tout le long du jour enivré d'agonies,  
De râles, de sanglots et de cris triomphants,  
Excitant les lions contre les éléphants,  
Tuant et se gorgeant de meurtre avec délices,

Poussant d'un pied haineux la panthère et les lices,  
Donnant la chasse même aux monstres inconnus,  
Pour les atteindre mieux montant des chevaux nus,  
Orgueilleux de pouvoir, en ses fières allures,  
Mordre, briser des dents, tordre des chevelures,  
Et s'éveillant aussi quand le tigre avait faim.  
C'est ainsi que l'enfant jouait, et lorsqu'enfin  
Las de voir sur les monts tout souillés de sa gloire  
De larges ruisseaux noirs baigner ses pieds d'ivoire,  
Il posait sa massue inerte sur son liane,  
Ses mains et ses bras nus étaient rouges de sang.  
Pour rendre devant lui toute feinte inutile,  
Il pouvait au besoin ramper comme un reptile ;  
Il savait, se voilant d'un sourire amical,  
Des cruautés de loup, des ruses de chacal,  
Attendait l'ennemi dans l'ombre, et, taciturne,  
Avait des yeux de feu comme un hibou nocturne.  
Comme le bouc lascif il grimpait sur les rocs,  
Et, sans être effrayé de leurs terribles chocs,  
En poussant dans le flot sonore un bloc de marbre  
S'élançait, comme un singe, aux minces branches  
d'arbre.

Puis, trouvant qu'il était le plus doux des fardeaux,  
Les aigles, les condors l'emportaient sur leur dos,  
Et, calme, il traversait l'éther comme une plume  
Souvent une cascade affreuse au front d'écume  
Sans arrêter leur vol tombait sur leur chemin.  
Le Dieu, pâle et liant, essuyait de sa main  
Le vaste flot poudreux qui lui fouettait la face  
Et dans l'air ébloui continuait sa chasse,  
Fondant comme un milan sur quelque oiseau ravi,  
Et tout aise et criant quand l'aigle inassouvi,  
Ayant vu sur la terre une proie assez belle,  
Descendait de l'azur et s'élançait sur elle,  
Et, pour mieux divertir l'enfant malicieux,  
L'emportait pantelante au plus profond des cieux.  
Souvent encore, parmi les riantes groupes d'îles



Éros voguait, porté par de bruns crocodiles,  
Apprenant d'eux comment dans les ruisseaux taris.  
Cachés par les joncs verts, ils imitent les cris  
D'un nouveau-né qui pleure ; il suivait les batailles  
Des poissons monstrueux aux luisantes écailles ;  
Hôte guerrier du fleuve, il nageait sur ses bords  
Près des chevaux marins et des alligators,  
Ou parfois, se cachant dans une île écartée,  
Penchait ses yeux ravis sur l'onde ensanglantée.  
Enfin il se lassa de ces monstres soumis.  
Ayant pensé qu'ailleurs de puissants ennemis  
Pourraient occuper mieux sa bravoure et ses charmes,  
Il voulut se munir de véritables armes  
Pour secouer l'ennui d'un repos importun,  
Et, quoiqu'il n'eût jamais vu d'arc, il en fit un.  
Il cueillit une branche avec soin, lisse, droite,  
Plus dure que l'airain, et de sa main adroite  
La courba ; puis tressa des fibres, dont il fit  
Une corde, et, mettant le désert à profit,  
Sans souci de meurtrir la dépouille superbe  
De ses compagnons morts, pour avoir une gerbe  
De traits, il ajusta sur des bouts de roseau  
Une griffe de tigre et des plumes d'oiseau.  
Alors, sans un adieu jeté vers les clairières,  
Fier d'avoir assorti ces flèches meurtrières,  
Il prit sa course à l'heure où le ciel se dorait,  
Et, le cœur tout joyeux, sortit de la forêt.  
Il arriva d'abord près d'un lac dont l'eau pure  
Réfléchissait le ciel dans la haute verdure,  
Et dont le flot qu'un souffle émeut, rideau changeant,  
S'effaçait à demi sous les lotus d'argent,  
Ces lys chastes, ces lys faits en forme de rose !  
Là, mêlant leurs beaux corps polis que l'onde arrose,  
Des Nymphes s'y baignaient, fuyant l'âpre chaleur,  
Couronnant leurs cheveux de la divine fleur,  
Rieuses, folâtrant, voguant sur les eaux calmes,  
Et parfois sur leurs fronts cueillant de vertes palmes

Pour leurs jeux, ou tressant des colliers odorants,  
Ou, parmi la fraîcheur des doux flots murmurants,  
Sœurs dociles, fendant l'écume en longues lignes,  
Si belles qu'on eût dit une troupe de cygnes  
Dans l'azur ! Mais voici que le cruel Amour,  
Ayant tendu son arc les frappa tour à tour  
De ses flèches de feu. Les Nymphes éperdues,  
Quittant le lac, au loin sur les roches ardues  
Couraient, folles, sentant brûler leurs seins meurtris,  
Arrachant leurs cheveux touffus, poussant des cris,  
Ne sachant plus où fuir l'épouvantable outrage,  
Et se roulaient dans l'herbe avec des pleurs de rage.  
L'enfant Éros, content de ce premier exploit,  
Regarda les grands cieux qu'il menaça du doigt,  
Et, sans vouloir entendre une plainte importune,  
Entra dans l'univers pour y chercher fortune.  
Ô Muse, c'est ainsi que le dessein prudent  
Du roi Zeus fut trompé ; c'est ainsi que, pendant  
Son enfance, l'Amour apprit des tigres même  
La cruauté, la ruse et la fureur suprême,  
S'endormit près des grands lions dans les bois sourds,  
Et fut le compagnon de guerre des vautours.  
C'est ainsi que ce fils éclatant d'une mère  
Adorable épuisa la jouissance amère  
De voir pleurer, de voir souffrir, de voir mourir  
Et de causer des maux que rien ne peut guérir.  
Et c'est pourquoi tu fais notre dure misère,  
C'est pourquoi tu meurtris nos âmes dans ta serre,  
Amour des sens, ô jeune Éros, toi que le roi  
Amour, le grand Titan, regarde avec effroi,  
Et qui suças la haine impie et ses délices  
Avec le lait cruel de tes noires nourrices !

Novembre 1864.

Érinna

*À MON CHER PHILOXÈNE BOYER  
Qui a ressuscité la grande figure de Sappho  
dans un poème impérissable*

Près du flot glorieux qui baise Mitylène,  
Marchent, vierges en fleur, de jeunes poétesses  
Qui du soir azuré boivent la fraîche haleine  
Et passent dans la nuit comme un vol de Déesses.

Elles vont, emportant la brise dans leurs voiles,  
Vers le parfum sauvage et les profonds murmures.  
Les lumières d'argent qui tombent des étoiles  
Sur leurs dos gracieux mordent leurs chevelures.

Celle qui les conduit vers la plage marine,  
C'est Érinna, l'orgueil des roses éphémères,  
L'amante en qui revit dans sa blanche poitrine  
Le grand cœur de Sappho, pâture des chimères.

Elle leur parle ainsi, grave, tenant la lyre,  
Le regard ébloui de clartés radieuses,  
Et mêlant tendrement la voix de son délire  
Aux plaintes sans repos des eaux mélodieuses :

« Vierges, dit-elle, enfants baignés de tresses blondes,  
Vous dont la lèvre encore n'est pas désaltérée,  
Le Rythme est tout ; c'est lui qui soulève les mondes  
Et les porte en chantant dans la plaine éthérée.

Poétesses, qu'il soit pour vous comme l'écorce  
Étroitement unie au tronc même de l'arbre,  
Ou comme la ceinture éprise de sa force  
Qui dans son mince anneau tient notre flanc de marbre !

Qu'il soit aussi pour vous la coupe souveraine  
Où, pour garder l'esprit vivant de l'ancien rite,  
Le vin, libre pourtant, prend la forme sereine  
Moulée aux siècles d'or sur le sein d'Aphrodite !

Le cercle où, par les lois saintes de la musique,  
Les constellations demeurent suspendues,  
N'affaiblit pas l'essor de leur vol magnifique  
Et dans l'immensité les caresse éperdues.

Tel est le Rythme. Enfants, suivez son culte aride.  
Livre-lui le génie en esclaves fidèles,  
Car il n'offense pas l'auguste Prérïde,  
En entravant ses pieds il l'enveloppe d'ailes !

Mais surtout, mais surtout que vos âmes soient blanches  
Comme la neige où lien d'humain n'a mis sa trace !  
Blanches comme l'horreur pâle des avalanches  
Qui roule au flanc des monts irrités de la Thrace !

Ah ! s'il est vrai qu'il faut à la fureur lyrique  
Des victimes dont l'âpre Amour ait fait sa proie  
Et que l'ardente soif d'un bonheur tyrannique  
Torture encore par la douleur et par la joie,

Ah ! du moins, jeunes sœurs, que la Pensée altière  
Affranchisse vos sens de toutes les souillures !  
Ivres de volupté pourtant, que la Matière  
Ne vous offense pas de ses laideurs impures !

Car celle qui, pour fuir le fardeau de la vie,  
Impose à son extase une forme sensible,  
Et veut boire, au festin où son Dieu la convie,  
Le vin matériel dans la coupe visible,

Ne connaîtra jamais l'implacable démente  
Qui met dans nos regards la clarté des aurores  
Et qui fait résonner comme un sanglot immense  
L'hymne de nos douleurs sur des cordes sonores !

Celle qui n'ose pas mépriser la nature  
Et qui, par les désirs terrestres endormie  
Dans l'engourdissement où vit la créature,  
Ne sait pas, en tenant la main de son amie,

Chaste et vierge, oublier les liens qui l'étreignent,  
Et sentir qu'à ses pieds se déchire un abîme  
Et que son pouls s'arrête et que ses yeux s'éteignent  
Et que la mort tressaille en son cœur magnanime ;

Si, meurtrie et glacée, au monde évanouie,  
Le sein brûlé des feux de ses pleurs solitaires,  
Elle n'adore pas la douleur inouïe  
Dont les ravissements courent dans ses artères,

Eh bien, que celle-là, promise à l'hyménée,  
Reste dans la maison où son devoir l'attache,  
Et, souriante, près d'un jeune époux menée,  
File pensivement une laine sans tache !

Elle n'entendra pas les plaintes de la lyre,  
Et son pied, plus vermeil que la rose naissante,  
N'abordera jamais sur un léger navire  
La Cythère adorable et toujours gémissante

Mais vous, de vos grands cœurs, du vol de vos pensées,  
Vous dont les doigts charmants ne filent pas de laine,  
Suivez jusqu'à l'éther les ailes élancées,  
Ô vierges sans souillure, orgueil de Mitylène !

Et dites au ruisseau dont la voix se lamente  
Que rien n'est plus martyre après la Poésie,  
Et qu'il n'est pas de flot pour rafraîchir l'amante  
Dont la bouche brûlante a goûté l'ambrosie ! »

Telle Érinna, livrée à ses mâles tristesses,  
Sur le rivage ému que le laurier décore  
Enseignait le troupeau rêveur des poétesses,  
Et l'écho de son cri jaloux me trouble encore !

Et j'ai rimé cette ode en rimes féminines  
Pour que l'impression en restât plus poignante,  
Et, par le souvenir des chastes héroïnes,  
Laisât dans plus d'un cœur sa blessure saignante.

Ô Rythme, tu sais tout ! Sur tes ailes de neige  
Sans cesse nous allons vers des routes nouvelles,  
Et, quel que soit le doute affreux qui nous assiège,  
Il n'est pas de secret que tu ne nous révèles !

Tu heurtes les soleils comme un oiseau farouche.  
Ce n'est pour toi qu'un jeu d'escalader les cimes,  
Et, lorsqu'un temps railleur n'a plus rien qui te touche,  
Tu rêves dans la nuit, penché sur les abîmes !

Septembre 1861.

## La source

*À INGRES*

Jeune, oh ! si jeune avec sa blancheur enfantine,  
Debout contre le roc, la Naïade argentine  
Rit. Elle est nue. Encore au bleu matin des jours,  
La céleste ignorance éclaire les contours  
De son corps où circule un sang fait d'ambrosie.  
Svelte et suave, tel près d'un fleuve d'Asie  
Naît un lys ; le désert voit tout ce corps lacté,  
Sans tache et déjà fier de sa virginité,  
Car sur le sein de neige à peine éclos se pose  
Le reflet indécis de l'églantine rose.  
Ô corps de vierge enfant ! temple idéal, dont rien  
Ne trouble en ses accords le rythme aérien !  
L'atmosphère s'éclaire autour du jeune torse  
De la Naïade, et, comme un Dieu sous une écorce,  
Tandis que sa poitrine et son ventre poli  
Reflètent un rayon par la vie embelli,  
Une âme se trahit sous cette chair divine.  
La prunelle, où l'abîme étoilé se devine,  
Prend des lueurs de ciel et de myosotis ;  
Ses cheveux vaporeux que baisera Thétis  
Étonnent le zéphyr ailé par leur finesse ;

Elle est rêve, candeur, innocence, jeunesse ;  
Sa bouche, fleur encore, laisse voir en s'ouvrant  
Des perles ; son oreille a l'éclat transparent  
Et les tendres couleurs des coquilles marines,  
Et la lumière teint de rose ses narines.  
La nature s'éprend de ce matin vermeil  
De la vie, aux clartés d'aurore. Le soleil  
Du printemps, qui de loin dans sa grotte l'admire,  
Met un éclair de nacre en son vague sourire.  
La vierge, la Naïade argentine est debout  
Contre le roc ; pensive, amoureuse de tout,  
Et son bras droit soulève au-dessus de sa tête  
L'urne d'argile, chère au luth d'or du poète,  
Qui dans ses vers, où gronde un bruit mélodieux,  
Décrit fidèlement les attributs des Dieux.  
Son corps éthéréen se déroule avec grâce  
Courbé sur une hanche, et brille dans l'espace,  
Léger comme un oiseau qui va prendre son vol.  
Seul, un de ses pieds blancs pose en plein sur le sol.  
Le vase dont ses doigts ont dû pétrir j'ébauche  
S'appuie à son épaule, ô charme ! et sa main gauche  
Supporte le goulot, d'où tombe un flot d'argent.  
Les perles en fusée et le cristal changeant  
Ruissellent, et déjà leur écume s'efface  
Dans l'ombre du bassin luisant, dont la surface  
Répète dans son clair miroir de flots tremblants  
Les jambes de l'enfant naïve et ses pieds blancs.  
Oh ! parmi les lotos ouverts et les narcisses,  
Où vont tes pieds glacés, Source aux fraîches délices ?  
Où tes flots, à présent dans la mousse tapis,  
Baigneront-ils au loin des champs mouvants d'épis ?  
Où verras-tu frémir aussi dans tes opales  
Le pin, et l'olivier que tordent les rafales ?  
T'enfuis-tu dans la nuit vers le vallon désert,  
Vers le sentier rougeâtre où croit l'euphorbe vert,  
Où l'on voit se flétrir sous les pieds des bacchantes  
La violette aux yeux mourants et les acanthes ?

Où vas-tu, bleue et froide en tes sombres chemins,  
Clarté ? Chercheras-tu les buissons de jasmins  
Ou la cité bruyante et pleine d'allégresse  
Que parent les héros issus d'une Déesse,  
Les tueurs de lions, qui sur leur large flanc  
Tourmentent de la main des glaives teints de sang ?  
Ô Source, dans les champs de la fertile Épire,  
L'Achéron se courrouce et l'Aréthon soupire ;  
Le Pénée, aux baisers des Nymphes échappé,  
Court, ivre de désir, vers la molle Tempé ;  
L'Étolie a des bois odorants où circule  
L'Achéloos meurtri par le divin Hercule ;  
Près du doux Ilissos qui reflète le ciel,  
Sur les coteaux penchants l'abeille fait son miel,  
Et le Strymon, qui pousse une plainte étouffée,  
Roule avec des sanglots un dernier chant d'Orphée.  
Tous ces fleuves sont beaux, et dans leur libre essor  
Apportent à la mer des ruisseaux brodés d'or :  
Un chœur dansant bondit sur les bords du Céphise ;  
L'harmonieux Pénée a vu Daphné surprise  
Se changer en laurier verdoyant sur ses bords ;  
Le Sperchios entend mourir le bruit des cors ;  
Le long de l'Axios passent des hécatombes ;  
La douce Thyamis a des vols de colombes  
Qui vont en secouant leurs ailes vers les cieux.  
Tous ces fleuves d'azur au cours délicieux  
Ont de leurs noms vivants charmé la grande lyre,  
Ô Source enfant, mais nul d'entre eux n'a ton sourire !  
Oh ! je te reconnais, Source enfant, tu seras  
Le limpide Eurotas, ou, levant leurs beaux bras,  
Les guerrières de Sparte aux âmes ingénues  
Dans la nappe d'argent se baignent toutes nues ;  
L'Eurotas, tout glacé de suaves pâleurs,  
Où croît le laurier-rose au front chargé de fleurs !  
C'est dans ton flot riant, à l'ombre de la vigne,  
Que Léda frémira sous le baiser du cygne,  
Pâle d'horreur, serrant les ailes de l'oiseau



Sur sa poitrine folle où l'ombre d'un roseau,  
Se joue, et sur le lit de fleurs que l'onde arrose  
Mordant un col de neige avec sa lèvre rose !  
Le fleuve ému la berce en un riant bassin,  
Et des soupirs brûlants s'échappent de son sein  
Mollement caressé par les eaux fugitives.  
Ah ! toujours l'Eurotas gardera sur ses rives,  
Que les enchantements choisissent pour séjour,  
L'écho tumultueux de ses grands cris d'amour,  
Ô Source ! et c'est aussi près de ton onde claire  
Qu'Hélène aux cheveux d'or, tremblante de colère,  
Passera, saluant d'un rire méprisant  
Le palais délaissé de Tyndare, et baisant  
De sa lèvre enfantine encore inapaisée  
Les noirs cheveux touffus de son amant Thésée.  
La petite Naïade est pensive. Elle rit.  
Devant ses pieds d'ivoire un narcisse fleurit.  
Oiseaux, ne chantez pas ; taisez-vous, brises folles,  
Car elle est votre joie, ailes, brises, corolles,  
Verdures ! Le désert, épris de ses yeux bleus,  
Écoute murmurer dans le roc sourcilleux  
Son flot que frange à peine une légère écume.  
L'aigle laisse tomber à ses pieds une plume  
En ouvrant dans l'éther son vol démesuré ;  
L'alouette vient boire au bassin azuré  
Dont son aile timide agite la surface.  
Quand la pourpre céleste à l'horizon s'efface,  
Les étoiles des nuits silencieusement  
Admirent dans le ciel son visage charmant  
Qui rêve, et la montagne auguste est son aïeule.  
Oh ! ne la troublez pas ! La solitude seule  
Et le silence ami par son souffle adouci  
Ont le droit de savoir pourquoi sourit ainsi  
Blanche, oh ! si blanche, avec ses rougeurs d'églantine,  
Debout contre le roc, la Naïade argentine !

Avril 1861.

## Les torts du cygne

Comme le Cygne allait nageant  
Sur le lac au miroir d'argent,  
Plein de fraîcheur et de silence,  
Les Corbeaux noirs, d'un ton guerrier,  
Se mirent à l'injurier  
En volant avec turbulence.

« Va te cacher, vilain oiseau ! »  
S'écriaient-ils. « Ce damoiseau  
Est vêtu de lys et d'ivoire !  
Il a de la neige à son flanc !  
Il se montre couvert de blanc  
Comme un paillasse de la foire !

Il va sur les eaux de saphir,  
Laid comme une perle d'Ophir,  
Blanc comme le marbre des tombes  
Et comme l'aubépine en fleur !  
Le fat arbore la couleur  
Des boulangers et des colombes !

Pour briller sur ce promenoir,  
Que n'a-t-il adopté le noir !  
Un fait des plus élémentaires,  
C'est que le noir est distingué.  
C'est propre, c'est joli, c'est gai ;  
C'est l'uniforme des notaires.

Cuisinier, garde ton couteau  
Pour ce Gille, cher à Wateau !  
Accours ! et moi-même que n'ai-je  
Le bec aigu comme un ciseau,  
Pour percer le vilain oiseau  
Barbouillé de lys et de neige ! »

Tel fut leur langage. À son tour  
Dans les cieux parut un Vautour

Qui s'en vint déchirer le Cygne  
Ivre de joie et de soleil ;  
Et sur l'onde son sang vermeil  
Coula comme une pourpre insigne.

Alors, plus brillant que l'Éta  
Ceint de neige, l'oiseau chanta,  
L'oiseau que sa blancheur décore ;  
Il chanta la splendeur du jour,  
Et tous les antres d'alentour  
S'emplirent de sa voix sonore.

Et l'Alouette dans son vol,  
Et la Rose et le Rossignol  
Pleuraient le Cygne. Mais les Ânes  
S'écrièrent avec lenteur :  
« Que nous veut ce mauvais chanteur ?  
Nous savons des airs bien plus crânes. »

Il chantait toujours. Et les bois  
Frissonnants écoutaient la voix  
Pleine d'hymnes et de louanges  
Alors, d'autres êtres ailés  
Traversèrent les cieus voilés  
D'azur. Ceux-là, c'étaient des Anges

Ces beaux voyageurs, sans pleurer.  
Regardaient le Cygne expirer  
Parmi sa pourpre funéraire,  
Et, vers l'oiseau du flot obscur  
Tournant leur prunelle d'azur,  
Ils lui disaient : « Bonsoir, mon frère. »

Décembre 1861.

## Le pantin de la petite Jeanne

À présent, le pantin est accroché devant  
Votre table. Il est là, bien tranquille, et souvent

Il sourit. On l'a fait avec une poupée  
Habillée en Pierrot. Sa taille est bien drapée ;  
Puis il est gracieux comme le jour qui naît.  
Il songe, avec des yeux bleu sombre. Si ce n'est  
Que les rubans, les nœuds d'amour et les bouffettes  
De son habit sont bleus, et ses deux lèvres faites  
En vermillon, il est tout blanc, comme l'hiver.  
À son petit chapeau tient un anneau de fer  
Pour qu'on puisse le pendre avec un fil. Sa face  
Est d'un rose charmant que jamais rien n'efface,  
Et l'habit est de neige et les agréments bleus.  
Il garde la douceur des êtres fabuleux :  
Il est sérieux, mais avec un air de fête.  
Il est blanc. Ses cheveux, qui volent sur sa tête,  
Sont blancs aussi, naïve innocence des jeux !  
Ils sont en ouate ; ils font comme un ciel nuageux  
Sous le chapeau pointu qui lui couvre le crâne,  
Et c'était le joujou de la petite Jeanne.  
Oh ! je vous tresse, fleurs pâles du souvenir !  
Elle n'aurait pas eu la force de tenir  
Ce jouet de fillette avec sa main trop tendre ;  
Mais on avait trouvé cela, de le suspendre  
Avec un léger fil au-dessus du berceau.  
La douce enfant, tremblant de froid comme un oiseau,  
En voyant la poupée essayait de sourire.  
Ses deux mains y touchaient alors, chère martyre !  
D'un geste maladif, vaguement enfantin,  
Et l'on voyait trembler à peine le pantin.  
C'est qu'elle était si faible, elle était si petite !  
Pensive, elle ployait sous l'atteinte maudite  
D'un mal mystérieux, privée encore de tout,  
Ne pouvant ni marcher ni se tenir debout.  
Pendant ce temps qu'elle a vécu, toute une année !  
Elle a souffert toujours, pauvre rose fanée,  
Qui frissonnait, brisée et blanche, au moindre vent.  
Dans ses profonds yeux bruns brillait un feu mouvant  
Et la douleur brûlait sa prunelle ingénue.

Mais, après, elle était vite redevenue  
Charmante. Reposée après ce long effort,  
Elle semblait dormir tranquillement. La mort  
Bienfaisante, effaçant la tristesse et le hâle,  
Avait rendu la grâce au doux visage pâle,  
Et sur le petit front par le calme enchanté  
Comme un lys immobile avait mis la beauté.  
Elle était belle ; mais qu'elle est plus belle encore  
Aux cieux ! Elle est la vie en fleur qui vient d'éclorre.  
Maintenant, maintenant, mère, je vous le dis,  
Elle est là-haut, avec les saints du Paradis.  
Elle est forte, elle peut marcher ; ses pieds sont lestes  
Et s'envolent, guidés par les harpes célestes.  
Son front est plus riant qu'une perle d'Ophir.  
Elle a de beaux pantins d'opale et de saphir,  
Et triomphante, et rose, et libre de ses langes,  
Elle joue en chantant sur les genoux des Anges.

18-19 avril 1863.

## À ma mère

Ô ma mère et ma nourrice !  
Toi dont l'âme protectrice  
Me fit des jours composés  
Avec un bonheur si rare,  
Et qui ne me fus avare  
Ni de lait ni de baisers !

Je t'adore, sois bénie.  
Tu berças dans l'harmonie  
Mon esprit aventureux,  
Et loin du railleur frivole  
Mon Ode aux astres s'envole :  
Sois fière, je suis heureux.

J'ai vaincu l'ombre et le doute.  
Qu'importe si l'on écoute

Avec dédain trop souvent  
Ma voix par les pleurs voilée.  
Quand sur ma lyre étoilée  
Tu te penches en rêvant !

Va, je verrai sans envie  
Que le destin de ma vie  
N'ait pas pu se marier  
Aux fortunes éclatantes,  
Pourvu que tu te contentes  
D'un petit brin de laurier.

16 février 1858.

## Au laurier de la Turbie

Toi qui jusques au ciel montes, colosse droit,  
Et qui poses tes pieds dans le roc dur et froid,  
Ô symbole ! géant ! bel arbre aux feuilles lisses !  
Laurier, ma lâche envie et mes saintes délices !  
Fantôme que Pindare ému reconnaîtrait !  
Compagnon de la Lyre idéale ! Portrait  
De tout ce que j'adore et de tout ce qui m'aime !  
Arbre mélodieux, grand comme Phœbos même !  
Sombre feuillage, hélas ! mon immortel affront !  
Jamais ton noir rameau ne couvrira mon front ;  
Ami, c'est comme un vain passant que tu m'accueilles ;  
À peine si dans l'ombre une seule des feuilles  
Que l'âpre vent du soir t'arrache avec effroi,  
Brille, chimère folle, et glisse autour de moi.  
Et pourtant, Laurier vert, gloire de la campagne,  
Je n'ai souhaité, moi, ni la douce compagne  
Dont les regards nous font un ciel dans la maison,  
Ni les petits enfants à la blonde toison.  
Ni la richesse aux doigts parfumés d'ambrosie,  
Et tout ce dont l'esprit jaloux se rassasie,  
Ni le repos, si cher à des bohémiens ;

Et ces enchantements sans nombre, et tous ces biens  
Que notre solitude avidement réclame,  
Arbre mouvant ! Laurier ! tu le sais, moi dont l'âme  
Bondissait jusqu'aux cieux d'un vol démesuré,  
Je n'en ai rien connu, je n'ai rien désiré !  
J'ai vécu seul, penché sur le monde physique,  
Toujours étudiant le grand art, la Musique,  
Dans le cri de la pourpre et dans le chant des fleurs  
Où doit la symphonie immense des couleurs,  
Dans les flots que la mer jette de ses amphores,  
Dans le balancement des étoiles sonores,  
Dans l'orgue des grands bois éperdus sous le vent !  
J'ai mis tout mon orgueil à devenir savant,  
Pâle et muet, j'entends le murmure des roses :  
Et de tous les trésors et de toutes les choses  
Qui plantent dans nos cœurs un regret meurtrier,  
Tu le sais bien, je n'ai voulu que toi, Laurier !

Nice, février 1860.

## Chio

Chio, l'île joyeuse, est pleine de sanglots.  
Au fond d'une demeure où l'on entend les flots,  
La jeune fille morte, ô père misérable !  
Dans ses longs cheveux blonds dort sur un lit d'érable.  
Ses yeux de violette, hélas ! quand le jour luit,  
Contiennent à présent la formidable nuit.  
Ô Dieux ! c'est le moment où fleurit la pervenche !  
Le père, avec horreur tordant sa barbe blanche,  
S'en est allé gémir sur le bord de la mer.  
Dans l'abîme grondant il verse un fleuve amer,  
Et marche, déchiré par sa douleur sans bornes.  
La jeune fille dort. Trois Divinités mornes,  
Leurs beaux voiles épars et leurs cheveux flottants,  
Sont là debout, tressant les roses du printemps  
Près de la morte en fleur qu'elles avaient vu naître

Et se plaignent. Soudain, un disciple du maître  
S'avance et, les voyant, leur dit : « Que faites-vous  
Auprès du lit où s'est penché ce front si doux,  
Ô Déesses, (car tout en vous fait qu'on devine  
L'immortelle splendeur d'une race divine,)  
Puisque les Dieux, exempts du mal et du remords,  
Ne sauraient sans souillure être en face des morts,  
Qui n'ont plus que la nuit sous leurs paupières lasses ? »  
Il dit. Mais Aglaïa, la plus jeune des Grâces,  
Se tourna vers ses sœurs pâles, et faisant voir  
Au disciple ébloui dans la pourpre du soir  
Leurs visages mouillés d'une rosée amère,  
Murmura : « Nous pleurons sur la fille d'Homère. »

Février 1864.

## À Georges Rochegrosse

Enfant dont la lèvre rit  
Et, gracieuse, fleurit  
Comme une corolle éclore,  
Et qui sur ta joue en fleurs  
Portes encore les couleurs  
Du soleil et de la rose !

Pendant ces jours filés d'or  
Où tu ressembles encore  
À toutes les choses belles,  
Le vieux poète bénit  
Ton enfance, et le doux nid  
Où ton âme ouvre ses ailes.

Hélas ! bientôt, petit roi,  
Tu seras grand ! souviens-toi  
De notre splendeur première.  
Dis tout haut les divins noms :  
Souviens-toi que nous venons  
Du ciel et de la lumière.



Je te souhaite, non pas  
De tout fouler sous tes pas  
Avec un orgueil barbare,  
Non pas d'être un de ces fous  
Qui sur l'or ou les gros sous  
Fondent leur richesse avare,

Mais de regarder les cieux !  
Qu'au livre silencieux  
Ta prunelle sache lire,  
Et que, docile aux chansons,  
Ton oreille s'ouvre aux sons  
Mystérieux de la lyre !

Enfant bercé dans les bras  
De ta mère, tu sauras  
Qu'ici-bas il faut qu'on vive  
Sur une terre d'exil  
Où je ne sais quel plomb vil  
Retient notre âme captive.

Sous cet horizon troublé,  
Ah ! malheur à l'Exilé  
Dont la mémoire flétrie  
Ne peut plus se rappeler,  
Et qui n'y sait plus parler  
La langue de la patrie !

Mais le ciel, dans notre ennui,  
N'est pas perdu pour celui  
Qui le veut et le devine,  
Et qui, malgré tous nos maux,  
Balbutie encore les mots  
Dont l'origine est divine.

Emplis ton esprit d'azur !  
Garde-le sévère et pur,  
Et que ton cœur, toujours digne  
De n'être pas reproché,

Ne soit jamais plus taché  
Que le plumage d'un cygne !

Souviens-toi du Paradis,  
Cher cœur ! et je te le dis  
Au moment où nulle fange  
Terrestre ne te corrompt,  
Pendant que ton petit front  
Est encore celui d'un ange.

Septembre 1865.

## Le berger

Tandis qu' autour de nous la Nature se dore  
Ivre de fleurs, d'amour et de clartés d'aurore,  
Et que tout s'embellit de rayons souriants,  
Les chercheurs, les penseurs, les esprits, les voyants,  
Les sages, dont la main croit à ce qu'elle touche,  
Tiennent dans leur compas l'immensité farouche,  
Et disent : « Ce berger, que vous appelez Dieu,  
N'existe pas. Là-haut, dans les plaines de feu,  
Les blancs troupeaux, suivant la trace coutumière,  
Sans nul guide, au hasard, marchent dans la lumière  
Et, sans que jamais rien ne gêne leur essor,  
Rentrent, quand ils sont las, dans leurs cavernes d'or. »  
Puis dans leur noir réduit, plein d'ombre et de fumée,  
Les orgueilleux savants, dont l'oreille est fermée,  
Murmurent, en montrant d'en bas les vastes cieux :  
« Là tout est vide, car tout est silencieux. »  
Cependant, pour bercer l'infini qui respire,  
Le doux Berger pensif touche sa grande lyre ;  
Il conduit par ses chants tous les monstres vermeils,  
Les Constellations, les Hydres, les Soleils,  
Et, sans souci du vil chasseur qui tend des toiles,  
Fait marcher devant lui ses grands troupeaux d'Étoiles.

Mars 1864.

## La fleur de sang

Enfant encore, à l'âge où sur nos fronts éclate  
La beauté radieuse, un jour dans la forêt  
Je vis un Dieu vêtu d'une robe écarlate.

Secouant ses cheveux que le soleil dorait,  
Il me cria : « Veux-tu m'adorer, vil esclave ? »  
Et je sentis déjà que mon cœur l'adorait.

Ses flèches, que tourmente une main forte et brave,  
S'agitaient sous ses doigts ; le lourd carquois d'airain  
Tremblait de son courroux et rendait un son grave.

Implacable, attachant sur moi son œil serein,  
Il me cria : « Veux-tu baiser, de cette bouche  
Tout en fleur, ma chaussure et mon pied souverain ?

Je suis le Dieu sanglant, je suis le Dieu farouche,  
L'âpre ennemi, le fier chasseur ailé, vainqueur  
Des monstres, le cruel archer que rien ne touche ;

Je suis l'Amour ; veux-tu me servir, faible cœur ?  
Je te ferai sentir la griffe des Chimères  
Et je te verserai ma funeste liqueur,

Je prendrai les meilleurs des instants éphémères  
Que doit durer ici ton corps matériel,  
Et tu fuiras en vain les angoisses amères.

J'éteindrai tes beaux yeux qui reflètent le ciel,  
Je flétrirai ta joue, et dans mes noirs calices  
Tu trouveras un vin plus amer que du fiel.

Savoure sans repos mes atroces délices !  
Car tu n'espères pas, tant que durent tes jours,  
Épuiser ma colère, et lasser mes supplices.

Mes serpents font leurs nœuds dans l'abîme où tu cours,  
Et pour manger ton foie au pied d'un roc infâme,  
Ne vois-tu pas venir des milliers de vautours ?

Quand la lâcheté vile aura souillé ton âme,  
Ton martyr hideux ne sera pas fini ;  
Tu te consumeras sans éclair et sans flamme.

Toi que j'aurai cent fois quitté, cent fois banni,  
Mordu par l'aiguillon de ta vieille habitude,  
Tu me suivras encore, par ma froideur puni !

Tu vivras dans la haine et dans l'inquiétude  
Jusqu'au jour où, brisé, tu connaîtras l'horreur  
De la vieillesse affreuse et de la solitude. »

Ainsi le jeune Dieu parlait, et sa fureur  
Était comme les flots amers qu'un gouffre emporte,  
Et moi je pâlisais de rage et de terreur.

Je tressaillais, sentant mon âme à demi morte,  
Comme sous le couteau du boucher la brebis,  
Quand le chasseur Amour me parla de la sorte.

Et pourtant j'admirais sa beauté, ses habits  
De pourpre, que le vent harmonieux soulève,  
Et surtout, ô mon cœur, ses lèvres de rubis,

Larges roses de feu, comme on en voit en rêve,  
Et dont le fier carmin, d'un sourire enchanté,  
Ressemble à du sang frais sur le tranchant d'un glaive.

J'égarais mes regards sur son col indompté,  
Neige pure, et tandis qu'il m'insultait encore,  
Fou de honte, éperdu sous l'âcre volupté,

J'ai crié : « Dieu farouche et sanglant, je t'adore. »

Mars 1857.

## Hermaphrodite

Dans les chemins foulés par la chasse maudite,  
Un doux gazon fleuri caresse Hermaphrodite.

Tandis que, ralliant les meutes de la voix,  
Artémis court auprès de ses guerrières, vois,  
Le bel Être est assis auprès d'une fontaine.  
Il tressaille à demi dans sa pose incertaine,  
En écoutant au loin mourir le son du cor  
D'ivoire. Quand le bruit cesse, il écoute encore.  
Il songe tristement aux Nymphes et soupire,  
Et, retenant un cri qui sur sa lèvre expire,  
Se penche vers la source où dans un clair bassin  
Son torse de jeune homme héroïque, et son sein  
De vierge pâissante au flot pur se reflète,  
Et des pleurs font briller ses yeux de violette.

Mars 1858.

## Le cher fantôme

Ô larmes de mon cœur, lorsque la bien-aimée  
Fut morte, et que sa tombe, hélas ! fut refermée,  
Quand tout fut bien fini, quand je demeurai seul,  
Ayant vu cette enfant cousue en son linceul,  
Oh ! je ne pleurai pas son âme, non, sans doute !  
Car tout me disait bien que l'âme prend sa route  
Vers les déserts du ciel éthéré ; qu'étant Dieu,  
Elle s'élancera vers les astres de feu  
Comme un puissant oiseau, pour se plonger, ravie,  
Dans les ruissellements de joie et dans la Vie.  
Mais je pleurais sa forme adorable, son corps  
Où la grâce divine avait mis ses accords,  
Et dans son effrayante et chaste et fière allure  
Cet or en fusion qui fut sa chevelure !  
Quoi ! disais-je, cet or, ces roses, ces blancheurs,  
Cette chair, où couraient les plus douces fraîcheurs,  
Ces noirs sourcils, les cils que la brise querelle,  
Sa prunelle où la flamme était surnaturelle,  
Son bras pur, ces lueurs fauves qui m'enivraient,  
Ces pourpres, ces rougeurs, ces lèvres qui s'ouvraient

Voluptueusement ainsi que des corolles,  
Tout cela n'est plus rien désormais ; ses paroles  
Ne dérouleront plus des notes de cristal !  
Ô douleurs, ô ruine, ô délire fatal !  
Quoi ! ce chef-d'œuvre entier de formes et de lignes,  
Son jeune sein, plus blanc que la plume des cygnes,  
Et ce vague frisson de rose d'Orient  
Où la lumière passe et joue en souriant,  
Ces dents où la caresse aimante se mutine,  
Cet ensemble de grâce et de force enfantine,  
Ce beau type idéal sur la terre jeté  
Dans sa perfection et son étrangeté,  
Va s'endormir sous l'herbe et, dépouille flétrie,  
Cet objet merveilleux de mon idolâtrie  
Dans la nuit du tombeau, dans l'immuable hiver,  
Lambeau meurtri, pâture effroyable du ver,  
Sentira donc sur lui ces bouches assassines  
Dans la terre gluante où passent des racines !  
Puis sa chair, ses os même en cendre s'en iront ;  
L'arbre insensible et dur poussera dans son front,  
Et les buissons, les fleurs, l'herbe du cimetière,  
Nourris d'elle à jamais, la boiront tout entière !  
Elle fera grandir les rameaux chevelus,  
Et de tant de trésors il ne restera plus  
Que le lys meurtrier et la rose sanglante !  
C'est ainsi qu'en ma tête en feu, de pleurs brûlante,  
Je roulais ma misère et mon affreux souci.  
Moi, le fougueux athlète à la lutte endurci,  
Je sentais mon courage, archer vainqueur de l'ombre,  
Fuir étonné devant l'horreur de la nuit sombre,  
Comme aussi ma vertu, ce cavalier géant,  
Frissonner sur le gouffre immense du néant.  
Pâle, éperdu, pensif, pris dans un noir délire,  
Je n'osais même plus toucher la grande lyre.  
Pendant plus de trois ans privé de ma raison,  
Et revoyant toujours le verre de poison

Dans sa petite main tremblante, avec délice  
Je pleurai cette enfant qui fut mon Eurydice,  
Et, comme un naufragé qui sous le gouffre vert  
Évanoui, rigide et par les eaux couvert,  
Ne sentant même plus le froid qui le dévore  
Ni le ruissellement glacé, gémit encore  
Parmi l'obscurité murmurante des flots.  
Même dans mon sommeil je poussais des sanglots.  
Mais une nuit, au sein des sinistres féeries,  
Tandis que je dormais sous le fouet des Furies,  
Et que dans le cruel silence mes tourments  
S'exhalèrent par des pleurs et des gémissements,  
Je la revis, c'était bien elle ! dans un rêve.  
Oh ! si belle toujours ! Sa chevelure d'Ève,  
Comme une vapeur d'or, voltigeait à l'entour  
De son front ; son visage étincelait d'amour,  
Et mes regards, fermés pour les choses profanes,  
Voyaient le sang courir dans ses bras diaphanes !  
Lumineuse, traînant un long vêtement bleu,  
Contre la cheminée où brûlait un grand feu  
Elle appuya sa main d'opale radieuse,  
Et toute son allure était mélodieuse !  
L'ardent rayonnement que projette l'esprit  
La faisait resplendir tout entière ; elle ouvrit  
Sa bouche dont la ligne eût ravi Praxitèle  
Et parla : « Cher, Ô cher exilé, disait-elle  
En laissant résonner le cristal de sa voix,  
Ne pleure plus ! Je vis telle que tu me vois,  
Fraîche comme le lys et la rose trémière.  
Mes cheveux fulgurants, effluves de lumière,  
Vivent ; et ces couleurs, ces formes, ces contours  
Que tu nommais jadis mon corps, vivent toujours,  
Mais beaux, mais rajeunis par une apothéose,  
Et ma lèvre d'enfant sourit, sanglante et rose !  
L'âme silencieuse et le corps sont tous deux  
Immortels sans retour, et ce serpent hideux

Qui mord, en se tordant, le talon de ses maîtres,  
La Mort, ne détruit pas la figure des êtres.  
Ce qui meurt ici-bas naît dans l'infini bleu.  
Écoute bien ceci : Quand le pouce de Dieu  
S'est imprimé, rêveur, sur une face humaine,  
L'empreinte vit, malgré la mort, malgré la haine,  
Malgré la sombre nuit d'où l'esclave aux beaux yeux  
Une seconde fois s'élançait radieux.  
Oui, sans doute, la Mort, l'être affreux que tu nommes  
La Mort, mange et détruit l'enveloppe des hommes ;  
Elle plante sa dent cruelle dans nos chairs,  
Et, pour le désespoir de ceux qui nous sont chers,  
Avec les ossements d'où veut sortir un ange  
Elle fait de la cendre inerte et de la fange ;  
Mais, quand son noir travail est fini, quand sa main  
A pendant bien des jours torturé l'être humain,  
Lorsqu'elle a transformé ce chef-d'œuvre en poussière,  
Alors, du limon vil, de la cendre grossière,  
Où tout s'arrêterait pour le stoïcien,  
Renaît un corps nouveau, tout pareil à l'ancien,  
Effrayant comme lui pour la Mort altérée,  
Mais fait d'une substance encore plus éthérée.  
Dans ses veines, après le formidable exil  
De la terre, circule un sang vif et subtil ;  
Sa lèvre, qu'un rayon touche, se rassasie  
D'air immatériel saturé d'ambrosie ;  
Son esprit est lumière, et ses sens plus parfaits  
Pénètrent d'un seul coup la cause et les effets.  
Mais ce qui fut d'abord sa beauté sur la terre  
Survit dans son aspect divin que rien n'altère,  
Et, lorsqu'il est permis à l'homme sans remords  
De les voir dans un rêve, il reconnaît les morts.  
Oui, regarde-moi bien, je vis, blanche, enflammée,  
Pure, mais telle enfin que tu m'as tant aimée,  
Superbe comme Hélène à la clarté du jour.  
Et quand, né de la fange et de l'ombre, à ton tour



Tu te verras surgir éperdu vers l'aurore,  
N'emportant d'ici-bas que ta lyre sonore,  
Nos chers liens d'amour ne seront pas brisés,  
Et tu retrouveras mon front sous tes baisers.  
Seulement, désormais, les ombres sépulcrales  
Ont fui mes yeux emplis de lueurs sidérales ;  
Mon pied, qui de l'espace ouvert n'est plus banni,  
Bondit d'un vol charmant dans le libre infini ;  
Mes sens plus compliqués et qui percent les voiles  
Perçoivent dans l'éther le parfum des étoiles  
Et voient distinctement les formes de l'azur.  
La musique des cieux, le chant jadis obscur  
Des sphères, dans son rythme arrivent à mon oreille ;  
Les constellations de la voûte vermeille  
Pendent à ma portée, et je touche à leurs nœuds  
Épars, et dénouant mes cheveux lumineux  
Au vent du ciel baigné dans le concert des astres,  
Je l'écoute, appuyée au pied des bleus pilastres,  
Tandis que tout un chœur au vol démesuré  
Accourt au flamboiement de mon vol azuré.  
Vois-les, ces cheveux d'or où le rayon se pose,  
Ce front, ces bras de neige et ce talon de rose,  
Et cette bouche folle heureuse de fleurir,  
Ne pleure plus jamais ce qui ne peut mourir,  
Et que ta voix parmi les hommes se déploie  
Dans un immense chant lyrique, ivre de joie. »  
Vision, vision ! toujours tu brilleras  
Devant ma face, avec la neige de ses bras,  
Et je suivrai toujours dans une ombre sacrée  
Sa chevelure d'or par des flammes dorée.  
C'est pourquoi je serai joyeux, comme un sculpteur  
Dont l'âme virginale et dont l'œil contempteur  
Ne veut pas une tache à la blancheur des marbres ;  
Près de la source froide, ange, et sous les grands arbres,  
Dans un chant triomphal qui se rit du tombeau,  
Je redirai la gloire immortelle du Beau.

Tout brûlant du baiser céleste d'Eurydice,  
Je chanterai l'Amour, la Clarté, la Justice,  
Et les hommes pensifs s'éblouiront de voir  
Mes regards de héros, fixés sur le Devoir,  
Mépriser tous les vils intérêts de la terre,  
Cependant que mon Ode ouvre, fleur solitaire,  
Son calice de pourpre ardente épanoui,  
Et que je sentirai, dans un rêve inouï,  
Cet Ange glorieux, vainqueur des épouvantes,  
Secouer sur mon front des étoiles vivantes.

Juin 1860.

## L'âme de Célio

Ce calme Célio, ce fils de la Chimère  
Qui passa comme un rêve, et qu'on pleure aujourd'hui,  
Ce jeune homme pensif, beau comme un dieu d'Homère,  
Je l'ai connu ; je veux parler encore de lui.

Mais parmi nous, d'ailleurs, son image est vivante !  
Terrible, et secouant dans l'air un feu subtil,  
Sa lourde chevelure inspirait l'épouvante,  
Et sa bouche, ô douceur ! charmait le mois d'avril.

Poète, comme il fut adoré dès ce monde !  
Oh ! que de fois, songeant à nous, il déroula  
Du bout de ses doigts fins l'or d'une tresse blonde,  
Sans savoir qu'à ses pieds une femme était là !

Adoré ! tout l'aimait dans sa grâce première.  
Pourtant l'âme féroce et lâche de Don Juan  
N'habita point ce corps pétri dans la lumière  
Que berçaient les sanglots du sauvage Océan !

Non, pour voir jusqu'à lui de pâles favorites  
Lever l'œil extatique et voilé du martyr,  
Il n'avait pas versé de larmes hypocrites,  
Et jamais Célio n'eut besoin de mentir.

Car la séduction émanait de son être,  
Comme du diamant le rayon étoilé.  
Il n'avait qu'à venir pour dominer en maître ;  
Sa voix persuadait avant d'avoir parlé.

Oh ! savez-vous combien de femmes que dévore  
Même à présent son nom, traînant de longs ennuis,  
Le murmuraient aux soirs, et criaient à l'aurore :  
Je l'aime ! et se plaignaient aux haleines des nuits !

Et les vierges en fleur, troupe folle et timide,  
Honteuses de sentir frissonner leurs bras nus,  
Le suivaient dans le bal d'un long regard humide,  
Et, blanches, étouffaient leurs soupirs ingénus.

Mais ce ne fut pas lui, cet amant des orages,  
Qui put se réjouir à voir couler des pleurs,  
Ou qui suivit la gloire et ses fuyants mirages.  
Avenir, avenir, son âme était ailleurs !

Que disait-il aux bois, quand, sous leur sombre voûte,  
Il écoutait, caché dans le feuillage noir,  
L'eau céleste filtrer et pleurer goutte à goutte,  
Délicieusement, comme son désespoir ?

Car il fut un vrai fils des antiques Orphées,  
Et la création l'accueillait en ami  
Dans la clairière obscure et près des sources fées  
Où brille le serpent, sur le sable endormi.

Que disait-il, penché sur le flot des fontaines,  
Aux fleurettes de l'herbe, aux nids dans les roseaux,  
Quand d'une voix si tendre il leur contait ses peines,  
Lui qui savait aussi la langue des oiseaux ?

Ou bien, avec l'aurore il fuyait dans la brume,  
Farouche et, comme l'Ange horrible du trépas,  
Monté sur un cheval effaré, blanc d'écume,  
Qu'il faisait obéir en lui parlant tout bas.

Mais il aima surtout cette consolatrice,  
La Nuit, la grande Nuit qui, dans ses cheveux bruns,  
De nos seins déchirés baise la cicatrice,  
Et berce nos tourments au milieu des parfums ;

La Nuit et ses lueurs de diamant, froissées  
Par l'aube, dont l'opale éclate au front du ciel,  
Et le frissonnement des étoiles glacées  
Qui guérit les transports de nos cœurs pleins de fiel.

Il contemplait, de l'ombre où nos larmes tarissent,  
Dans le jardin de joie à nos pas défendu,  
Ces guirlandes, ces lys de clarté qui fleurissent,  
Et leur parlait alors, de douleur éperdue !

Il leur disait, noyé dans les horreurs du gouffre  
Que l'insondable azur suspend sur notre effroi :  
« Ô constellations, vous voyez que je souffre,  
Flambeaux de l'éther vaste, ayez pitié de moi ! »

Et les hommes, voyant ce beau porteur de lyre  
N'avoir pour seuls amis que les astres des cieux,  
Dans lesquels ses regards pénétrants savaient lire,  
Voulaient prendre en pitié son cœur silencieux.

« Oh ! disaient-ils, songeur caressé par les flammes,  
La beauté resplendit sur ton visage altier  
Baigné par des flots d'or, enchantement des âmes,  
Et ta lèvre est pareille aux fleurs de l'églantier.

Quand tu lèves tes yeux à la clarté fidèles,  
Dans tes prunelles d'or l'éclair semble jaillir ;  
Les vierges de seize ans, quand tu passes près d'elles,  
Sentent leur voix s'éteindre et leur sang tressaillir.

La vertu dédaigneuse et la pudeur farouche  
Se changent pour toi seul en désirs embrasés ;  
Tu charmes l'innocence elle-même, et ta bouche  
Est comme un seuil divin meurtri par les baisers.

Comme un Dieu triomphant tu parus dans la vie,  
Dont ta pensée agile a déjà fait le tour ;  
Mais qui pourrait remplir ton âme inassouvie,  
Sinon le flot immense et clair d'un seul amour ?

Ah ! sans doute, bel Ange effrayé de ton rêve,  
Tu chercheras bientôt la fraîcheur du matin,  
Et tu te guériras des voluptés sans trêve  
Près d'une blonde épouse au regard enfantin.

Ainsi qu'un matelot fatigué des tourmentes,  
Et las de voir toujours le gouffre tourner,  
Tu renaîtras alors, et loin de tes amantes  
Tu connaîtras enfin la douceur du foyer. »

Tels ils parlaient ; mais lui, bercé par la musique  
Suave qu'il écoute au fond du ciel obscur,  
Répondait lentement de sa voix héroïque,  
Dont la sérénité fait songer à l'azur :

« Oui, le calme plairait à ma fierté jalouse,  
Et j'aspire en silence à l'oubli des combats.  
Oui, mon cœur tout sanglant appelle son épouse ;  
Mais me parlez-vous de bonheur ici-bas ?

Croyez-vous que je puisse en des routes fleuries  
Oublier les déserts d'épouvante peuplés,  
Quand mes frères tremblants, sous le fouet des Furies,  
Baissent avec horreur des fronts échevelés ?

Ah ! donnez-leur aussi l'épouse blonde et fière  
Qui tend sa lèvre en fleur plus douce que le vin,  
Et le vieux lit de chêne, et la pure lumière  
Du rajeunissement, sans lequel tout est vain !

Mais s'ils doivent, sans cesse abreuvés d'amertume,  
Leur bâton dans la main poursuivre l'horizon,  
Sans voir pendant les mois de frimas et de brume  
Une lampe fidèle éclairer leur maison ;

S'il faut que chaque jour avive leur blessure,  
Et qu'à peine échangeant quelque parole entre eux,  
Toujours ces voyageurs gardent sur leur chaussure  
La trace des cailloux et des chemins poudreux ;

Tant qu'il ne viendra pas une heure de délices  
Pour guérir tous les maux dont leur cœur est navré,  
le refuse ma lèvre aux suprêmes calices  
Du bonheur ; et comme eux jusque-là je vivrai

Avec l'âpre douceur de l'oiseau solitaire  
Qui fuit d'un vol affreux les arbres et les nids,  
Et qui plane toujours, altéré de mystère,  
Ou sur la foule en pleurs ou dans les cieus bénis !

Car, puisque nous parlons dans ce temps misérable  
Où les Exilés seuls ont encore soif du beau,  
Et, dans leur piété pour la muse adorable,  
Gardent le lys sans tache et le sacré flambeau,

Non, je ne saurais pas chanter aux pieds d'un ange  
Et voir à mes côtés dormir de beaux enfants,  
Tandis que je les vois qui marchent dans la fange,  
Tristes, désespérés, maudits, mais triomphants.

Comme à présent la pourpre est une chose vile  
Que les passants haineux peuvent injurier,  
Je montrerai la mienne à ce troupeau servile :  
Je veux ma part de honte et ma part de laurier.

Ma place est près de ceux qui sur leur sein d'ivoire  
Étalent, sans souci du railleur odieux,  
Ce lambeau d'écarlate auguste et dérisoire  
Qui désigne ici-bas les bouffons et les Dieux.

Pour si peu qu'il leur reste un éclair de génie  
Dont les buveurs de flamme un jour s'enivreront,  
Je veux, je veux ma part de leur ignominie ;  
Je veux porter comme eux de la boue à mon front.

Je ne suis pas celui qui peut goûter la gloire  
Loin des miens, et me plaire aux loisirs du vainqueur,  
Lorsque derrière moi, dans l'ombre épaisse et noire,  
On foulerait aux pieds ces morceaux de mon cœur.

Ainsi, ne tentez pas mes heures de délire,  
Foyer, chaste bonheur qu'envierait ma raison !  
Je mêle mes fureurs aux sanglots de la lyre ;  
Je n'ai pas de famille et n'ai pas de maison.

Ma maison, c'est le roc aimé des tourterelles,  
La grotte dont le lierre a tapissé le mur,  
C'est le palais empli de joie et de querelles  
Dont le dôme est bâti de feuillage et d'azur.

C'est l'abri sourcilleux que la nature enchaîne  
À la bouche des flots tordus par les autans ;  
C'est la nuit du ravin ; c'est le tronc noir du chêne  
Meurtri par le tonnerre et creusé par le temps.

C'est l'ancre d'où l'on voit courir les blanches voiles  
Dans les flocons d'écume et sur le gouffre amer ;  
C'est la caverne au front baisé par les étoiles,  
D'où l'on entend gronder et sangloter la mer !

Ma famille, ce sont tous ces pâles convives  
Qui, n'ayant pas eu faim du terrestre repas,  
Tremblent comme des lys au bord des sources vives,  
Et qui ne filent pas et ne travaillent pas !

C'est vous, poètes forts que les épines blessent,  
Vous qui sur tous les maux tenez vos fronts penchés,  
Et dont les mains, toujours vierges et blanches, laissent  
Une odeur d'ambrosie à ce que vous touchez !

C'est vous chez qui la grâce a conservé son culte,  
Statuaires, démons obstinés et chercheurs,  
Fiers de vivre éperdus pour un art qu'on insulte,  
Dans l'éblouissement lumineux des blancheurs !

C'est vous tous dont le pied bondit sur les rivages,  
Et qui dans les buissons où rit une clarté,  
Cueillez en même temps que les mûres sauvages  
Ce fruit des grands chemins qu'on nomme liberté.

C'est le vieux mendiant farouche, qui s'enivre  
De la sierra vermeille et du ciel espagnol ;  
C'est toi dont le parfum m'encourageait à vivre,  
Rose de la montagne, et c'est toi, rossignol !

C'est vous, derniers amants de la lyre assassine,  
Pauvres comédiens, qui le long du coteau  
Emportez au soleil Marivaux et Racine,  
Sous le manteau riant que vous donna Wateau !

Idoles aux beaux yeux, c'est vous ! dont le poète  
Consolera pendant toute l'éternité  
La beauté sculpturale et grandiose, faite  
Pour l'infamie, ou bien pour la divinité.

Vous roulez au ruisseau, race éclatante et rose !  
Dans les jours de cet âge aveugle et sans essor,  
Qui ne se hausse pas jusqu'à l'apothéose  
De vos fronts de lumière et de vos tresses d'or !

Il vous jette à l'enfer plein d'ombres sépulcrales,  
Parce qu'il ne saurait, dans son dédain jaloux,  
Allumer sur vos fronts les clartés sidérales !  
Venez, je vous le dis, ma famille c'est vous.

Victime aux longs cheveux, muse, beauté, génie !  
Grande vierge promise au supplice immortel,  
C'est toi que chaque jour, comme une Iphigénie,  
Le couteau du grand prêtre égorge sur l'autel !

Ah ! peut-être qu'enfin, race pleine de joie !  
Quand les vautours de l'air acharnés sur ton flanc  
Seront las de te mordre et de manger ton foie,  
Et d'agrandir ta plaie et de boire ton sang,



Nourrice de héros, sainte aristocratie,  
Tu régneras avec ton reg, d'azuré  
Sur ce monde qui rêve à peine et balbutie,  
Et certes, ce jour-là, je me reposerai ! »

C'est ainsi que parlait aux passants de la terre  
Le divin Célio, que regrettent les fleurs.  
Il est mort sans avoir à son lit solitaire  
Une timide épouse échevelée en pleurs.

Mais sur l'âpre montagne où parmi l'herbe haute  
Frémit le bouton d'or, par la brise plié,  
La forêt, dont il fut le compagnon et l'hôte,  
Depuis qu'il est parti, ne l'a pas oublié !

Et les trembles d'argent, les chênes, les érables,  
Et la grotte où frissonne un luth éolien,  
Et l'eau vive, si douce au cœur des misérables,  
Et les grands sapins noirs se le rappellent bien !

Et la mer, et la mer plaintive, son amante,  
Et l'Océan houleux brisé par les récifs,  
Murmurent sans repos son nom dans la tourmente  
Et l'apprennent encore aux matelots pensifs.

Et quand viennent les jours d'été, blancs et féeriques,  
Les sculpteurs amoureux des symboles anciens,  
Les peintres éblouis, les postes lyriques,  
Les chanteurs vagabonds et les musiciens

Songent sans désespoir au marbre funéraire  
De ce martyr d'amour beau comme Alaciel,  
Et disent : « Parfumez l'âme de notre frère !  
Aimez-le, fleurissez pour lui, roses du ciel ! »

Et ce troupeau toujours blessé, les amoureuses,  
Qui se donnent en rêve à cet homme indompté  
Et relisent ses vers dans leurs heures fiévreuses  
Avec les longs frissons de l'âcre volupté,

Et le mendiant, fils de gueux, qui s'extasie  
De voir briller l'Aurore en son riche appareil,  
Et qui sur ses haillons, comme un prince d'Asie,  
Porte joyeusement un habit de soleil,

Et ces divinités mornes sous leur dentelle  
Dont les attraits, au lieu de durer deux mille ans,  
S'effaceront demain faute d'un Praxitèle,  
Et qui n'ont plus d'abri dans les temples croulants.

Et les petits oiseaux donneurs de sérénades  
Avec le barde ailé des cieux, le rossignol,  
Et les filles d'amour qui vont par les bourgades  
Jouer en corset d'or Chimène et doña Sol ;

Et tous ceux qui mourront pour l'amante de pierre,  
Tous les pauvres, tous les rêveurs, tous les maudits  
Répètent chaque soir, en faisant leur prière :  
« Accueillez-le, Seigneur, dans votre Paradis ! »

Nice, janvier 1660.

## La belle Aude

En arrivant dans sa ville aux cent tours,  
Charles s'écrie : « Ah ! cœurs pleins d'artifice !  
Ah ! mécréants ! pourvoyeurs de vautours !  
Il faut enfin qu'on vous anéantisse.  
Que tous les pairs de ma cour de justice  
Viennent, dit-il, me trouver sans délais :  
Je veux qu'on parte et qu'on les avertisse. »  
Mais eu passant le seuil de son palais,

Sous un habit d'argent où l'émeraude  
Jette ses feux près du rubis sanglant,  
Il voit venir près de lui la belle Aude  
Aux fins cheveux d'or pâle et ruisselant.  
« Sire, dit-elle au roi pâle et tremblant  
Que le désir de la vengeance affame,

Où donc est-il votre neveu Roland,  
Qui m'a juré de me prendre pour femme ? »

À ce discours le puissant Empereur,  
Le vieux lion couronné, le grand chêne,  
Baisse la tête et frémit de terreur.  
De larges pleurs brûlants, des pleurs de haine,  
Tombent à flots dans sa barbe hautaine :  
« Hélas ! dit-il, ce faiseur de travaux,  
Cet artisan d'exploits, mon capitaine,  
Le bon Roland, est mort à Roncevaux.

Mais, ô ma sœur ! amie au col du cygne,  
Je te promets un époux, fils d'aïeux  
Fiers de lignage et de valeur insigne  
Pour te servir à la face des cieux.  
Il séchera les larmes de tes yeux  
Qui pleureraient toujours de chers fantômes  
C'est mon Louis, je ne puis dire mieux :  
Il est mon fils, il aura mes royaumes. »

Aude sourit. Vite, un rayon charmant  
Fleurit sa lèvre austère que l'on vante :  
« Je le vois bien, dit-elle doucement  
À l'Empereur tout glacé d'épouvante,  
Vous vouliez donc railler votre servante !  
Vous m'avez dit ces choses-là par jeu !  
Que, Roland mort, Aude reste vivante !  
Cela ne plaise à notre seigneur Dieu ! »

Elle pâlit. Comme dans la campagne  
Se brise un lys, la jeune fille ainsi  
Se laisse choir aux pieds de Charlemagne,  
Le cœur brisé par un si grand souci.  
Sa lèvre est blême et son cœur est transi,  
La voilà morte et froide et son front penché  
Morte à toujours ! Dieu lui fasse merci  
Et dans les cieux prenne son âme blanche !

L'Empereur tremble et tressaille ; d'abord  
Il ne la croit que pâmée ; il la frôle ;  
Il la soulève en tremblant, lui si fort !  
La tête, hélas ! retombe sur l'épaule.  
Va, c'en est fait, ô perle de la Gaule !  
Ses longs cheveux, tandis qu'elle s'endort,  
Tombent pareils à des branches de saule :  
C'est bien le doigt farouche de la mort.

Charles, pensif, navré dans ses tristesses,  
Ayant connu cette vaillante amour,  
Au même instant mande quatre comtesses  
Qu'il fit venir en grand deuil à sa cour  
Pour veiller Aude aux bras blancs nuit et jour.  
Et puis elle eut sa place aux pieds des Anges,  
Dans un moutier de nonnains, doux séjour  
Où de Marie on chante les louanges.

Sa blanche tombe est sous un noir buisson  
Où l'aubépine étend ses longues branches.  
Le rossignol en suave chanson  
Y vient la nuit jeter ses notes franches ;  
La violette et les sombres pervenches  
Semblent gémir sur un trépas si beau,  
Et l'on verra des roses toutes blanches  
Pendant mille ans fleurir sur son tombeau.

Car elle est morte, aimable entre les vierges !  
Et Ganelon attend son jugement,  
Vil, enchaîné, meurtri, fouetté de verges.  
Mais Aude morte égale son amant.  
Dans le sépulcre elle dort fièrement,  
Et Charles pleure encore cette pucelle  
Qui fut sans tache ainsi qu'un diamant,  
Et brave cœur et gente demoiselle.

Nice, janvier 1860.

## Rouvière

Rouvière ! Il fut de ceux que l'Art prend pour victimes  
Il fut de ceux qu'on voit se plonger dans la nuit  
Où le poète parle avec des mots sublimes  
Mêlant aux ouragans leurs sanglots et leur bruit.

Ces artistes, ces rois, ces lutteurs qui, sans règles,  
S'offrant à la tempête et cherchant ses baisers,  
Gravissaient la montagne où fuit le vol des aigles,  
En reviennent un jour pâles, muets, brisés.

Ils reviennent muets d'épouvante, et la foule,  
Indifférente, hélas ! qui ne devine rien,  
En voyant la sueur qui sur leurs tempes coule,  
Murmure : « Qu'a-t-il donc, notre comédien ?

Qu'a-t-il donc ? souffre-t-il de ces chimères vaines ? »  
Ô bon public, parfois tendre et parfois moqueur !  
Il a qu'il sent le froid aigu mordre ses veines,  
Parce qu'il t'a donné tout le sang de son cœur.

Oui, c'est étrange. Il est des acteurs qui succombent,  
Jouet de leur amour et de leur passion,  
Et que le Drame étreint dans sa serre, et qui tombent  
Flagellés par le vent de l'Inspiration

Nous en avons connu : Dorval échevelée  
Et Frédérick versant les larmes de Ruy Blas,  
Malibran qui tenait sa lyre désolée,  
Rachel mourante et blanche, et lui, Rouvière, hélas !

Et lui, car il n'est pas d'audaces impunies !  
Lui qui subit l'horreur de son destin fatal,  
Parce qu'il s'enivrait au festin des génies  
De ce vin enflammé qu'on nomme l'Idéal.

Shakespeare l'emportait dans la forêt hantée  
Que son puissant esprit peuple d'illusions,

Et l'artiste, vaincu par ce grand Prométhée,  
Revenait devant nous en proie aux visions.

Hamlet, ô jeune Hamlet, sombre amant d'Ophélie !  
Pauvre cœur éperdu, que cette morte en fleur  
Emporte dans la nuit de sa douce folie,  
Non, ce n'est pas en vain qu'on touche à ta douleur.

Tu prononces des mots trop divins pour nos lèvres !  
On a le front pensif et le regard flétri  
Dès que l'on a connu tes douloureuses fièvres,  
Et pour toute la vie on en reste meurtri.

Oh ! que Rouvière aima ce tragique poème  
Dont on meurt, et combien c'était un noble jeu,  
Quand le peuple naïf, qui l'admire et qui l'aime,  
Le voyait se débattre, effaré, sous le Dieu !

Il l'aimait aussi, lui, ce peuple dont la bouche  
Hait les vins frelatés que nous lui mélangeons,  
Et, traînant devant lui le chef-d'œuvre farouche,  
Il lui disait : « Voilà Shakespeare. Partageons. »

Ô fiers combats où l'homme est vaincu par le rêve !  
Ô lutte formidable avec le grand aïeul,  
Où l'artiste, à la fin, las d'un effort sans trêve,  
Succombe ! Il est malade, il est pauvre, il est seul.

Seul ! Non. Lorsque Rouvière en cette angoisse amère  
Tombait, sa sœur aux traits désolés et flétris  
Le consolait avec la douceur d'une mère,  
En attachant sur lui ses yeux, déjà taris !

La pauvre créature essayait de sourire,  
Oh ! quand je la revois ainsi, mon cœur se fend !  
Et plus que lui malade, et plus que lui martyr,  
L'endormait dans ses bras comme un petit enfant.

Ah ! du moins, que mon Ode (ô siècle misérable !)  
Les bénisse tous deux, le lutteur abattu.

L'artiste magnanime et sa sœur adorable.  
Et garde une louange à leur mâle vertu !

Bénis soient-ils ! bénis soient ceux que sacrifie  
L'imbécile faveur du vulgaire odieux,  
Et qui pensent, et dont la bouche glorifie  
Les poètes sacrés et la race des Dieux.

Car, s'ils n'ont pas suivi la trace coutumière,  
Si les chemins battus ont ignoré leurs pas,  
Ils laissent après eux des traces de lumière,  
Et leur nom est de ceux qui ne périssent pas.

Bénéissons-les surtout d'être exilés au monde,  
Bénéissons-les d'avoir vécu pauvres et nus,  
Austères, enfermés dans une foi profonde,  
Pleins d'amour pour le temps qui les a méconnus.

Car, dans l'éternité qui leur garde ses fêtes,  
La pauvreté, les pleurs, l'injustice, l'affront,  
La haine, sont les purs rayons dont seront faites  
Les vivantes clartés qu'ils auront sur le front !

Mars 1866.

## L'aveugle

Un cavalier disait à Milton : « Je vous plains !  
Car vos yeux, de colère et d'espérance pleins,  
Qui déchiraient la voûte où le soleil gravite,  
S'égarant, fous d'horreur, dans la nuit sans limite.  
Comme un aigle banni du mont aérien  
Dans un sombre cachot, vous ne voyez plus rien  
Sur cette terre aux feux du ciel irradiée ;  
Ni le couchant avec sa pourpre incendiée,  
Ni le terrible azur et la blancheur des lys !  
– Il est vrai, dit Milton, que mes regards, jadis  
Plus éclatants que ceux des poètes célèbres,  
Succombent maintenant sous d'épaisses ténèbres :

Mais c'est parce que Dieu, voyant mes ennemis  
Jaloux de cette paix profonde où je frémis  
Seulement d'allégresse en chantant ses louanges,  
A pour me soutenir envoyé ses grands Anges.  
Calmes, armés du glaive et répandant l'effroi,  
Invisibles pour tous, ils volent devant moi  
Épouvantant ma face et cachant mes prunelles,  
Et cette nuit farouche est l'ombre de leurs ailes »

Nice, mai 1860.

## L'attrait du gouffre

Oh ! que me voulez-vous, lueurs vertigineuses ?  
Divin silence, attrait du néant, laisse-moi !  
Ainsi la mer, songeant par les nuits lumineuses,  
Me faisait tressaillir de tendresse et d'effroi.

Ces yeux où les chansons des sirènes soupirent,  
Océans éperdus, gouffres inapaisés,  
Bleus firmaments où rien ne doit vivre, m'inspirent  
La haine de la joie et l'oubli des baisers.

Les yeux pensifs, les yeux de cette charmeresse  
Sont faits d'un pur aimant dont le pouvoir fatal  
Communique une chaste et merveilleuse ivresse  
Et ce mal effréné, la soif de l'Idéal.

Ils ne s'abritent pas, solitudes sans voiles,  
Sous des cils baignés d'or et sous de fiers sourcils ;  
Ondes où vont mourir les flèches des étoiles,  
Rien ne cache au regard leur mirage indécis.

Ce sont les lacs sans borne où s'égare mon âme ;  
Leur azur éthéré, vaste et silencieux,  
Saphir terrible et doux, sans lumière et sans flamme,  
Vole sa transparence à d'ineffables cieux.

Je sais que ce désert plein de mélancolie  
Engloutit mon courage en vain ressuscité,



Et que je ne peux pas, sans trouver la folie,  
Chercher ta perle, Amour ! dans cette immensité.

L'éblouissement clair de ces froides prunelles  
Où le féroce Ennui voudrait à son loisir  
Savourer le poison des langueurs éternelles  
M'enchante et me ravit dans un vague désir.

Il n'est plus temps de fuir, laisse toute espérance !  
Ils m'ont appris, ces flots aux cruelles pâleurs,  
Les voluptés du calme et de l'indifférence,  
Et l'extase a tari la source de mes pleurs.

L'abîme où, sans retour, mon rêve s'embarrasse,  
Semble immobile ; mais je le sens tourner.  
Comme une lèvre humide, il m'attire et m'embrasse,  
Et ma lâche raison frémit de s'y noyer.

Eh bien, je poursuivrai mon destin misérable :  
Par-delà le fini, par-delà le réel,  
Je veux boire à longs traits cette angoisse adorable  
Et souffrir les ennuis de ce bonheur mortel.

Bellevue, avril 1858.

## Les forgerons

Rythmé par le marteau sonore,  
Le chant joyeux des forgerons  
S'envole à grand bruit vers l'aurore,  
Plus fier que la voix des clairons.

JEAN et JACQUES

La forge mugissante allume  
Nos fronts par la bise mordus,  
Et son reflet parmi la brume  
Chasse les corbeaux éperdus.  
De la Noël au jour de Pâques,  
Nuit et jour, c'est comme un enfer.

JACQUES

Mon frère Jean,

JEAN

Mon frère Jacques,

JACQUES

Soufflons le feu !

JEAN

Battons le fer !

JACQUES

Fer grossier que la cheminée  
Couvre ici de son noir manteau,  
Jusqu'à la fin de la journée  
Tremble et gémis sous le marteau

JEAN

Pour subir ta métamorphose,  
Tu vas sortir, obscur encore,  
De la fournaise ardente et rose,  
Au milieu d'une gerbe d'or !

JACQUES

Puis tu seras l'âpre charrue !  
Tu répandras sur les sillons  
La moisson blonde, que salue  
Le chœur ailé des papillons

JEAN

Tu seras le coursier de flamme.  
Le coursier terrible et sans peur  
Qui dans ses flancs emporte une âme  
De chai bon rouge et de vapeur.

JACQUES

Tu seras la faux qui moissonne,  
Tu courberas le seigle mûr,

Cette mer vivante où frissonne  
L'écarlate et la fleur d'azur.

JEAN,

Lumière, d'ombre enveloppée,  
Tu renaîtras au grand soleil ;  
Tu seras le fer de l'épée  
Qui se rougit de sang vermeil.

JACQUES

Ton destin vil enfin s'élève !  
Tu vas surgir dans la clarté,  
Pour te mêler, charrue ou glaive,  
À la mouvante humanité !

JEAN

Tu frémiras pour la justice !

JACQUES

Tu serviras à déchirer  
Le sein de la terre nourrice.

JEAN

Tu vas combattre

JACQUES

Et labourer !

Octobre 1859.

## À Auguste Brizeux

Poète, il est fini l'âpre temps des épreuves.  
Quitte nos solitudes veuves,  
Et dors, libre et pensif, bercé par tes grands fleuves !

Au milieu des brumes d'Arvor  
Repose ! Ta chanson va retentir encor  
Sur la lande où sont les fleurs d'or.

Heureux qui resta pur en ces âges profanes !  
Longtemps les jeunes paysannes  
Répéteront tes vers, de Tréguier jusqu'à Vannes !

Ton poème, génie ailé,  
Volera sur le Scorf et sur le doux Ellé,  
Aux voix de leurs brises mêlé.

Oui, le repos est bon à l'homme qui travaille !  
Calme au sortir de la bataille,  
Dors, Celte aux cheveux blonds, honneur de la  
Cornouaille.

Je n'étais qu'un enfant joyeux  
Lorsque tu vins, armé de l'arc mystérieux :  
Alors je te suivis des yeux.

Et, tel que les héros à la belle chaussure,  
Toi, tu lançais d'une main sûre  
Les traits dont l'univers adore la blessure.

Savant artiste, comme moi  
Tu chéris l'harmonie et son étroite loi :  
Elle eut les trésors de ta foi.

Ô prodige inouï ! magnifique mystère !  
Malgré ses liens, l'Ode austère  
S'envole, et ses pieds blancs ne touchent pas la terre.

Qu'un esprit saturé de fiel  
Boive à sa coupe, où brille un vin substantiel,  
Elle l'emporte au fond du ciel.

En vain ses préjugés aiguillonnaient ses haines.  
C'en est fait, il n'a plus de chaînes :  
Tu le sais, fils béni de la mer et des chênes !

Ô Brizeux, nous pouvons mourir  
Seuls, avant d'avoir vu les roses reflleurir !  
Mourons sans pousser un soupir.

Amoureux du vrai bien, notre lyre sonore  
Saluait le feu qui colore  
Au lointain rougissant la merveilleuse aurore.

Nous avons frappé le vautour  
Qui se gorgeait de sang dans les cœurs pleins d'amour ;  
Nous avons crié : « C'est le jour ! »

Eh bien, que le vulgaire en ses funèbres fêtes  
Accoure aux grandeurs qu'il a faites !  
Le bruit et la louange aiment les faux prophètes.

Nous, contents d'avoir mérité  
Qu'elle n'ait pas pour nous un regard irrité,  
Suivons la sainte Vérité !

Quand se déchirera sur le temple d'ivoire  
La nuée orageuse et noire,  
Elle se chargera d'éclairer notre gloire ;

Et, beaux de la haine du Mal,  
Elle nous donnera son reflet triomphal  
Sur le seuil du ciel idéal !

Mais, hélas ! tant d'amis perdus à la même heure !  
Per mets une fois que je pleure,  
Muse ! car le silence envahit ta demeure.

Ce prince parmi tes amants,  
Le grand Heine périt au milieu des tourments,  
Les mains pleines de diamants.

Ô Déesse ! il tomba sous le laurier insigne.  
Puis l'Ange implacable désigne  
Musset pâle et sanglant, qui s'éteint comme un cygne.

Ô cher et sage paresseux !  
Et tous deux pleins de jours ! Et voici qu'après eux  
La tourmente emporte Brizeux !

Laisse-moi, laisse-moi le pleurer ! la nature  
Allait bien à cette âme pure  
Qui rêve maintenant sous une dalle obscure !

Gémissez, fleuves qu'il chanta,  
Terre dont la mamelle auguste l'allaita,  
Izol, et toi riant Létâ !

Oiseaux, feuillages, mer à la voix de tonnerre,  
Qui jettes un cri funéraire,  
Enchantez son sommeil : il était votre frère !

Près de vous, au jour redouté,  
Il se réveillera pour l'immortalité,  
Brillant d'orgueil et de beauté.

Bellevue, juin 1858.

## Celle qui chantait

Voix solitaire, ô délaissée !  
Victime tant de fois blessée,  
Chère morte dont l'âme eut faim  
Et soif d'azur, Ô Marceline,  
Dors-tu, sous la froide colline ?  
As-tu trouvé le calme, enfin ?

Quand, parmi la lente agonie,  
La douleur, qui fut ton génie,  
T'arrachait de tremblants aveux,  
Le souffle du maître farouche  
En passant déliait ta bouche,  
Et frissonnait dans tes cheveux.

Pâle, vouée à ta chimère,  
Tes dents mordaient la cendre amère  
T'en souvient-il, t'en souvient-il,  
À présent que tes yeux sans voiles  
S'emplissent de flamme et d'étoiles ?  
Tu n'acceptais pas ton exil !

Tu t'écriais, inassouvie :  
« Amour ! je veux, dès cette vie,

Ton délire immatériel  
Et tes voluptés immortelles :  
Puisque l'âme a gardé ses ailes,  
Il faut bien qu'on lui rende un ciel ! »

Non ! tout désir qui nous déchire  
N'est qu'un avant-goût du martyre !  
Non, l'univers déshérité,  
Où toute vertu saigne et pleure,  
Ne peut pas nous donner une heure,  
Fût-ce au prix de l'éternité.

Qu'importe ! marchons vers le rêve.  
L'Ange a beau secouer son glaive  
Sur le seuil que cherchent nos pas,  
Rôdons aux portes entrouvertes !  
Cherchons sur les cimes désertes  
La rose qui n'y fleurit pas !

Allons-nous-en vers le mirage !  
Écoutons à travers l'orage  
La voix qui nous a désignés  
Pour la félicité sereine,  
Et que l'ombre à la fin nous prenne,  
Vaincus, mais non pas résignés.

Vous le savez, brises fécondes,  
Torrents qui roulez dans vos ondes  
Une poussière d'astres clairs,  
Cascades qui volez en poudre,  
Sapins noirs brisés par la foudre,  
Rochers mordus par les éclairs !

Vous le savez ; et toi, nuit noire,  
Tu le vois, ce n'est pas la gloire  
Que suit le poète aux beaux yeux.  
Ce n'est pas pour elle, ô nature !  
Qu'il verse à la race future  
Un flot de chant mélodieux.

Ce n'est pas lui qu'on rassasie  
Avec cette vaine ambroisie ;  
Et dédaigneux du laurier vert,  
Au milieu de la multitude  
Il garde la morne attitude  
D'un sphinx regardant le désert.

Mais quand ses odes ingénues  
Sur le front immense des nues  
Devancent l'aigle et le vautour,  
C'est qu'il dit à l'autre sonore  
La brûlure qui le dévore,  
Seulement altéré d'amour !

Octobre 1859.

## Amédine Luther

*À MADAME ANNA LUTHER*

Adieu, bras de neige, adieu, front de rose !  
Adieu, lèvres hier déclose !

Amédine, hélas ! notre cher trésor !  
Blanche, douce, enfant encore !

Elle était riieuse, elle était vermeille,  
Plus légère que l'abeille !

Ses cheveux tombaient en flots triomphants,  
Blonds comme ceux des enfants,

Et resplendissaient, fiers de leur finesse,  
Sur ce front pur de Déesse.

Ils prenaient dans l'ombre, et comme par jeu,  
Des ruissellements de feu,

Et l'air se jouait parmi la dorure  
De cette noble parure.



Ô pâle ornement d'un front sidéral,  
Vapeur d'un or idéal !  
Nulle n'aura plus, nulle enfant au monde,  
L'or sacré, la toison blonde  
Qu'on voyait frémir autour de ton front !  
Jamais ils ne renaîtront  
Ces rayons riants qui dans les ravines  
Jetaient des lueurs divines,  
Lorsque tu courais, avec tes seize ans !  
Ô mort farouche ! Ô présents  
Qu'ici-bas l'exil ne garde qu'une heure !  
Muse, gémis ! lyre, pleure !  
N'est-ce pas hier qu'en sa voix passait  
La tendresse de Musset,  
Et qu'elle parut, foulant le théâtre  
De son petit pied folâtre,  
Si jeune, oh ! si jeune, espoirs adorés !  
Avec ses cheveux dorés  
Et sa voix naïve, et son front qui penche !  
Sa petite robe blanche,  
Hélas ! je la vois encore. Nous disions :  
« L'ange des illusions,  
C'est elle ! Jamais lèvres plus choisies  
Ne versa la poésie.  
Celle-ci n'est pas jeune pour un jour !  
Mais éclatante d'amour,  
Pour jamais la grâce en fleur la décore  
Comme le lys et l'aurore ! »  
Et déjà, déjà, pauvre ange mortel,  
Tu fuis dans l'horreur du ciel,

Dans l'immensité bleue aux sombres voiles  
Où frissonnent les étoiles !

Le lys est brisé. C'est fini. Plus rien  
Qu'un fantôme aérien

Dont les cheveux blonds aux mourantes flammes  
Caressent encore nos âmes.

Mais, va, jeune Grâce aux yeux si touchants !  
Tu renaîtras dans les chants

Des rimeurs plaintifs qui savent encore  
Éveiller le luth sonore.

Ils diront comment tu fus notre sœur  
Par l'enfantine douceur,

Et comment ta voix eut l'attrait magique  
D'une suave musique.

Amédine ! Aux champs tout la saluait,  
L'églantine et le bleuet !

Oh ! rien qu'en disant ce nom d'Amédine,  
Je la revois enfantine

Et riante ; l'air baisait son bras nu ;  
Son petit cœur ingénu

Dans la forêt verte, où rit la pervenche,  
Soulevait sa robe blanche.

Elle était la joie, elle était l'orgueil  
De sa mère, que le deuil

Entoure à présent de crêpes funèbres !  
Ah ! coulez dans les ténèbres,

Pleurs désespérés, pleurs silencieux !  
Quand les étoiles aux cieux

Scintilleront, moi j'évoquerai celle  
Dont le front pâle étincelle.

Elle reviendra, mais, comme jadis,  
Jeune enfant pareille au lys,  
Libre en sa Bretagne, errante et sans chaînes,  
Attentive aux bruits des chênes ;  
Ou, comédienne aux riches habits,  
Sous les éclairs des rubis  
Et des robes d'or, semant sa parole  
Pensive, ingénue et folle.  
Et d'un pas léger grim pant le coteau  
Du vieux parc cher à Wateau !  
Et plus tard, tous ceux dont la Muse est reine,  
À l'heure où la nuit sereine  
Sur le front des fleurs met ses diamants,  
Les rêveurs et les amants,  
Écoutant avec le souffle des brises  
Pleurer mes strophes éprises,  
Reverront son pur visage, arrosé,  
Neige en fleur, d'un feu rosé.  
Et toi, lueur vive, aux reflets d'opale,  
Ô toison, flamme idéale  
Qui baignais de feu son col et ses bras,  
À jamais tu brilleras,  
Clair rayonnement, chevelure d'Ève,  
Par mes vers ; car en mon rêve  
Amédine vit, ange au front doré !  
Oh ! que de fois je croirai,  
Cherchant ses regards qui versaient les charmes,  
Les voir à travers mes larmes !

Bordeaux, 15 août 1861.

## L'énamourée

Ils se disent, ma colombe,  
Que tu rêves, morte encore,  
Sous la pierre d'une tombe :  
Mais pour l'âme qui t'adore,  
Tu t'éveilles ranimée,  
Ô pensive bien-aimée !

Par les blanches nuits d'étoiles,  
Dans la brise qui murmure,  
Je caresse tes longs voiles,  
Ta mouvante chevelure,  
Et tes ailes demi-closes  
Qui voltigent sur les roses !

Ô délices ! je respire  
Tes divines tresses blondes !  
Ta voix pure, cette lyre,  
Suit la vague sur les ondes,  
Et, suave, les effleure,  
Comme un cygne qui se pleure !

Octobre 1859.

## Les jardins

Parfois, lorsque mon âme échappe aux soins jaloux,  
Je revois dans un songe épouvantable et doux,  
Plein d'ombre et de silence et d'épaisses ramées,  
Les jardins où jadis passaient mes bien-aimées.  
Mais voici qu'à présent les rosiers chevelus  
Sont devenus broussaille et ne fleurissent plus ;  
Le temps a fracassé le marbre blanc des urnes ;  
Le rossignol a fui les chênes taciturnes ;  
Les nymphes de Coustou, les Sylvains et les Pans  
S'affaissent éperdus sous les lierres rampants ;  
La flouve, le vulpin, les herbes désolées

Ont envahi partout le sable des allées ;  
Les larges tapis d'herbe aux haleines de thym,  
Où la lune éclairait les habits de satin  
Et les pierres de flamme aux robes assorties,  
Foissonnent maintenant de ronces et d'orties ;  
Dans les bassins, les flots aux sourires blafards  
Sont cachés par la mousse et par les nénufars ;  
L'étang, où tout un monde effroyable pullule,  
Ne voit plus sur ses joncs frémir de libellule ;  
Le chaume est tout couvert d'iris ; les églantiers  
Pendent, et de leurs bras couvrent des murs entiers ;  
L'ombre triste, le houx luisant, les eaux dormantes  
Ont pris les oasis où riaient mes amantes ;  
La noire frondaison me dérobe les cieux  
Qu'elles aimaient, et dans ces lieux délicieux,  
Naguère tout remplis d'enchantements par elles,  
Meurt le gémissement affreux des tourterelles.

Nice, mai 1860.

## À Théophile Gautier

Ô toi, GAUTIER ! sage parmi les sages  
Aux regards éblouis,  
Toi, dont l'esprit vécut dans tous les âges  
Et dans tous les pays,

Tu fus surtout un Grec, et tu contemples  
De tes yeux immortels  
Les purs profils harmonieux des temples  
Dans les bleus archipels.

Tu les aimas, les doux porteurs de glaive,  
Plus forts que la douleur,  
Et dans le rêve où bouillonnait la sève  
De ta pensée en fleur,

Tu fus rhapsode, et pour charmer les heures  
Chez les rois étrangers,

Tu leur chantas dans les hautes demeures  
Achille aux pieds légers.

Tu modelas auprès de Polyclète,  
Car tu n'ignorais rien,  
Et tu sculptais des figures d'athlète  
Avec ce Dorien.

Sur les gazons où rit la marguerite,  
Des Dieux même enviés,  
Ta claire enfance apprit de Théocrite  
Les chansons des bouviers.

Avec Pindare aimant la sainte règle,  
Aux oiseleurs pareil,  
Tu fis monter les Odes au vol d'aigle  
Vers le rouge soleil,

Et tu raillas avec Aristophane,  
Par des mots odieux,  
Le philosophe indocile et profane,  
Vil contempteur des Dieux.

Et maintenant qu'avec des pleurs moroses,  
Tristes, nous nous plaignons,  
Tu reconnais sous les grands lauriers-roses  
Tes anciens compagnons.

Pour que ta lèvre enfin se rassasie,  
Dans le festin charmant,  
Au milieu d'eux, tu goûtes l'ambrosie  
En causant longuement.

Après de toi le riant paysage  
Est fait comme tu veux,  
Et tu souris à côté de la sage  
Hélène aux beaux cheveux,

Qui déchaîna l'effroyable désastre  
Des guerriers et des rois,

Et sa beauté resplendissante d'astre,  
À présent tu la vois !

Novembre 1872.

## Baudelaire

Toujours un pur rayon mystérieux éclaire  
En ses replis obscurs l'œuvre de Baudelaire,  
Et le surnaturel, en ses rêves jeté,  
Y mêle son extase et son étrangeté.  
L'homme moderne, usant sa bravoure stérile  
En d'absurdes combats, plus durs que ceux d'Achille,  
Et, fort de sa misère et de son désespoir,  
Héros pensif, caché dans son mince habit noir,  
S'abreuvant à longs traits de la douleur choisie,  
Savourant lentement cette amère ambrosie,  
Et gardant en son cœur, lutteur déshérité,  
Le culte et le regret poignant de la beauté ;  
La femme abandonnée à son ivresse folle  
Se parant de saphirs comme une vaine idole,  
Et tous les deux fuyant l'épouvante du jour,  
Poursuivis par le fouet horrible de l'Amour ;  
La Pauvreté, l'Erreur, la Passion, le Vice,  
L'Ennui silencieux, acharnant leur sévice  
Sur ce couple privé du guide essentiel,  
Et cependant mordu par l'appétit du ciel,  
Et se ressouvenant, en sa splendeur première,  
D'avoir été pétri de fange et de lumière ;  
L'être vil ne pouvant cesser d'être divin ;  
Le malheureux noyant ses soucis dans le vin,  
Mais sentant tout à coup que l'ivresse fatale  
Ouvre dans sa cervelle une porte idéale,  
Et, dévoilant l'azur pour ses sens engourdis,  
Lui donne le frisson des vagues paradis ;  
Le libertin voyant, en son amer délire,  
Que l'ongle furieux d'un Ange le déchire,

Et le force, avivant cette blessure en feu,  
À traîner sa laideur sous l'œil même de Dieu ;  
La Matière, céleste encore même en sa chute,  
Impuissante à créer l'oubli d'une minute,  
Pâtüre du Désir, jouet du noir Remord,  
Et souffrant sans répit jusqu'à ce que la Mort,  
Apparaissant, la baise au front et la délivre ;  
Ô mon âme, voilà ce qu'on voit dans ce livre  
Où le calme songeur qui vécut et souffrit  
Adore la vertu subtile de l'esprit ;  
Voilà ce que l'on voit dans ces vivantes rimes  
Où Baudelaire, épris de l'horreur des abîmes  
Et fuyant vers l'azur du gouffre meurtrier,  
Dédaigne de descendre au terrestre laurier ;  
Dans cette œuvre d'amour, d'ironie et de fièvre,  
Où le poète au cœur meurtri penche sa lèvre  
Que les mots odieux ne souillèrent jamais,  
Vers la Foi pâlisante, ange des purs sommets,  
Et, triste comme Hamlet au tombeau d'Ophélie,  
Pleure sur notre joie et sur notre folie.

Lundi 7 septembre 1874.

## La bonne Lorraine

Livrée aux léopards anglais par Ysabeau,  
Notre France allait être un cadavre au tombeau.  
Elle n'avait plus rien de sa fierté divine,  
Et Suffolk et Talbot lui broyaient la poitrine ;  
Plus de vaillance, plus d'espoir, c'était la fin.  
Affolés par la peur affreuse et par la faim,  
Les paysans quittaient par troupes leurs villages.  
Ils s'enfuyaient et, las de subir les pillages,  
Ils allaient vivre au fond des bois avec les loups.  
Le roi de Bourges, cœur inquiet et jaloux,  
Sans toucher son épée où s'amassait la rouille,  
Docile, abandonnait sa vie à la Trémouille ;



Orléans semblait pris déjà plus qu'à moitié,  
Lorsque Dieu vit la France et la prit en pitié.  
C'est alors qu'il choisit, pour sauver cette reine,  
Un champion, qui fut la robuste Lorraine,  
La Lorraine où jamais le travail ni les ans  
N'abattent la vertu mâle des paysans.  
Dieu, nous plaignant, voulut qu'elle prît la figure  
D'une vierge donnant au ciel son âme pure,  
Comme une hostie offerte à Jésus triomphant  
Et qu'elle tint la hache avec un bras d'enfant,  
Forte de son amour et de son ignorance,  
Pour chasser l'étranger qui dévorait la France  
Comme un troupeau de bœufs mange l'herbe d'un parc,  
Et la Lorraine alors se nomma Jeanne d'Arc !  
Ô toi, pays de Loire, où le fleuve étincelle,  
Tu la vis accourir, cette rude Pucelle  
Qui, portant sa bannière avec le lys dessus,  
Combattait dans la plaine au nom du roi Jésus !  
Faucheuse, elle venait faucher la moisson mûre,  
Et le joyeux soleil dorait sa blanche armure.  
Elle pleurait d'offrir des festins aux vautours,  
Et montait la première aux échelles des tours.  
Partout sûre en son cœur de vaincre, Orléans, Troues,  
Malgré le Bourguignon vorace, étaient ses proies  
Lorsqu'elle pénétrait dans ces séjours de rois,  
On entendait sonner dans le vent les beffrois  
Avec de grands cris d'or pleins d'une joie étrange,  
Et le peuple ravi la suivait comme un ange.  
Puis elle retournait, héros insoucieux,  
À la bataille, et saint Michel, au haut des cieux  
Flamboyants, secouait devant elle son glaive.  
Le roi Charles conduit par elle comme en rêve,  
Et sacré sous l'azur dans l'église de Reims ;  
Tant de succès hardis, tant d'exploits souverains,  
Tant de force, Dunois, Xaintrailles et Lahire  
suivant, joyeux, ce chef de guerre au doux sourire ;

Le grand pays qui met des lys dans son blason  
Ressuscité des morts malgré la trahison,  
Tout cela, tant l'Histoire est un muet terrible !  
Devait finir un jour à ce bûcher horrible  
Où la Pucelle meurt dans un rouge brasier ;  
Et le songeur ne sait s'il doit s'extasier  
Davantage devant l'adorable martyre,  
Ou devant la guerrière enfant qu'un peuple admire,  
Le rendant à l'honneur après ses lâchetés,  
Et dont le sang d'agneau nous a tous rachetés !  
Ô sainte, ô Jeanne d'Arc, toi la bonne Lorraine,  
Tu ne fus pas pour nous avare de ta peine.  
Devant notre pays aveugle et châtié,  
Pastoure, tu frémis d'une grande pitié.  
Sans regret tu pendis au clou ta cotte rouge,  
Et toi qui frissonnais pour une herbe qui bouge,  
Tu mis sur tes cheveux le dur bonnet de fer.  
Pour déloger Bedford envoyé par l'enfer,  
Tu partis à la voix de sainte Catherine !  
Et porter un habit d'acier sur ta poitrine,  
Et t'offrir, brebis sainte, au couteau du boucher,  
Et chevaucher pendant les longs jours, et coucher  
Sur le sol nu pendant l'hiver, comme un gendarme ;  
Tu faisais tout cela sans verser une larme,  
Jusqu'à ce que ta France eût vengé son affront,  
Et, comme un lion fier, secoué sur son front  
Sa chevelure, et par tes soins, bonne pastoure,  
Eût retrouvé son los antique et sa bravoure !  
Mais, oh ! pourquoi dans tous les temps blessée au flanc  
Laisse-t-elle aux buissons des taches de son sang ?  
Jeanne, à présent c'est toi, c'est la Lorraine même  
Que tient dans ses deux poings l'étranger qui blasphème,  
Et qui brave ta haine aux farouches éclairs.  
C'est lui, le dur Teuton d'Allemagne aux yeux clairs,  
Qui fauche tes épis rangés en longue ligne  
Dans la plaine, et c'est lui qui vendange ta vigne.

Tes fleuves désormais ont des noms étrangers,  
Un bracelet hideux pèse à tes pieds légers,  
Ô guerrière intrépide et que la gloire allaite !  
Une chaîne de fer serre ton bras d'athlète,  
Et la morne douleur est au pays lorrain.  
Mais laisse venir Dieu, le juge souverain  
Que servit ton génie, et qui voit ta souffrance.  
Ne désespère pas, regarde vers la France !  
Tu rallumas ses yeux éteints, comme un flambeau ;  
C'est toi qui la repus toute froide au tombeau  
Et qui lui redonnas ton souffle ; elle te nomme  
Depuis ces jours anciens Libératrice, et comme  
Alors tu te donnas pour elle sans faillir,  
Elle n'entendra pas non plus sans tressaillir  
Jusqu'en sa moelle, et sans que la pitié la prenne,  
Le long sanglot qui vient des marches de Lorraine !

30 mai 1872.

## La chimère

Monstre Inspiration, dédaigneuse Chimère,  
Je te tiens ! Folle ! En vain, tordant ta lèvre amère,  
Et demi-souriante et pleine de courroux,  
Tu déchires ma main dans tes beaux cheveux roux.  
Non, tu ne fuiras pas. Tu peux battre des ailes ;  
Tout ivre que je suis du feu de tes prunelle.  
Et du rose divin de ta chair, je te tiens,  
Et mes yeux de faucon sont cloués sur les liens !  
C'est l'or de mes sourcils que leur azur reflète.  
Lionne, je te dompte avec un bras d'athlète ;  
Oiseau, je t'ai surpris dans ton vol effaré,  
Je t'arrache à l'éther ! Femme, je te dirai  
Des mots voluptueux et sonores, et même,  
Sans plus m'inquiéter du seul ange qui m'aime,  
Je saurai, pour ravir avec de longs effrois  
Tes limpides regards céruléens, plus froids

Que le fer de la dague et de la pertuisane,  
Te mordre en te baisant, comme une courtisane.  
Que pleures-tu ? Le ciel immense, ton pays ?  
Tes étoiles ? Mais non, je t'adore, obéis.  
Vite, allons, couche-toi, sauvage, plus de guerres  
Reste là ! Tu vois bien que je ne tremble guères  
De laisser ma raison dans le réseau vermeil  
De tes tresses en feu de flamme et de soleil,  
Et que ma fière main sur ta croupe se plante,  
Et que je n'ai pas peur de ta griffe sanglante !

Bellevue, 19 décembre 1857.

## À Élisabeth

Hélas ! qu'il fut long, mon amie,  
T'en souvient-il ?  
Ce temps de douleur endormie,  
Ce noir exil  
  
Pendant lequel, tâchant de naître  
À notre amour,  
Nous nous aimions sans nous connaître !  
Oh ! ce long jour,  
  
Cette nuit où nos voix se turent.  
Cieux azurés  
Qui voyez notre âme, oh ! qu'ils furent  
Démesurés !  
  
J'avais besoin de toi pour vivre ;  
Je te voulais.  
Fou, je m'en allais pour te suivre,  
Je t'appelais  
  
Et je te disais à toute heure  
Dans mon effroi :  
« C'est moi qui te cherche et qui pleure.  
Viens. Réponds-moi. »

Hélas ! dans ma longue démence,  
Dans mon tourment,  
avais tant souffert de l'immense  
Isolement,

Et de cacher mon mal insigne,  
Émerveillé  
De gémir tout seul, comme un cygne  
Dépareillé ;

J'étais si triste de sourire  
Aux vains hochets  
Dont s'était bercé mon délire ;  
Et je marchais,

Si las d'être seul sous la nue,  
Triste ou riant,  
Que je ne t'ai plus reconnue  
En te voyant

Et je t'ai Blessée et meurtrie,  
Et je n'ai pas,  
Au seuil de la chère patrie,  
Baisé les pas

De l'ange qui dans la souffrance  
A combattu,  
Et qui me rendait l'espérance  
Et la vertu !

Ô toi dont sans cesse mes lèvres  
Disent le nom,  
Pardonne-moi tes longues fièvres,  
Tes pleurs ! mais non,

J'en cacherai la cicatrice  
Sous un baiser  
Si long et si profond qu'il puisse  
Te l'effacer.

Je veux que l'avenir te voie,  
Le fi ont vainqueur,  
Serrée et tremblante de joie  
Près de mon cœur ;

Écoutant mon ode pensive  
Qui te sourit,  
Et me donnant la flamme vive  
De ton esprit !

Car à la fin je t'ai trouvée,  
Force et douceur,  
Telle que je t'avais rêvée,  
Épouse et sœur

Qui toujours, aimante et ravie,  
Me guériras,  
Et qui traverseras la vie  
Entre mes bras.

Plus d'exil ! Vois le jour paraître  
À l'orient :  
Nous ne sommes plus qu'un seul être  
Fort et riant,

Dont le chant ailé se déploie  
Vers le ciel bleu  
Gardant, comme une sainte joie,  
L'espoir en Dieu,

Poursuivant, sans qu'on l'avertisse,  
L'humble lueur  
Qu'on nomme ici-bas la justice  
Et le bonheur,

N'ayant plus ni regrets ni haine  
Dans ce désert,  
Et se ressouvenant à peine  
Qu'il a souffert.

Oui, je t'ai retrouvée, et telle  
Que je t'aimais,  
Toi qui, comme un miroir fidèle,  
Vis désormais

Ma vie, et je t'aime, je t'aime,  
Je t'aime ! et pour  
L'éternité, je suis toi-même,  
Ô cher amour !

9 novembre 1866.

## À la muse

Je n'ai pas renié la Lyre. Je puis boire  
Encore dans la fontaine à la profondeur noire,  
Où le Rythme soupire avec les flots divins.  
Ô Déesse, j'étais un enfant quand tu vins  
Pour la première fois baiser ma chevelure.  
J'étais comme un avril en fleur. Nulle souillure  
Ne tachait la fierté de mon cœur ingénu.  
Plus de vingt ans se sont passés : mon front est nu.  
Nous nous en souvenons ! en ce temps-là, Déesse,  
Vingt autres comme moi, beaux, forts de leur jeunesse,  
Musiciens aux fronts pensifs, que décoraient  
Aussi de longs cheveux d'or éclatant, juraient  
De t'adorer, jaloux, jusqu'à leur dernière heure,  
Et de rester toujours dans la haute demeure  
Que tes yeux azurés emplissent de clarté.  
Les autres sont partis, Muse. Je suis resté.

10 septembre 1865.

## Le festin des dieux

J'eus cette vision. Les siècles sans repos  
Avaient passé dans l'ombre, ainsi que des troupeaux  
Que le berger pensif ramène à leurs étables

À l'heure où, pour calmer nos maux inévitables,  
Descend sur nous l'obscur silence de la nuit.  
Dans le brillant palais du roi Zeus, reconstruit  
Au sommet d'un Olympe idéal et céleste.  
Je vis les Dieux. Vainqueurs de cet exil funeste  
Que leur avait jadis imposé le Destin,  
Ils étaient réunis dans l'immortel festin  
Visible seulement pour le regard des sages,  
Et l'orgueil du triomphe était sur leurs visages.  
Tout ouvert sur le vaste azur mystérieux  
Et laissant voir au loin les mondes et les cieux,  
Le palais reconstruit dans sa forme première,  
Était fait de splendeur intense et de lumière.  
Innombrables, penchant sur lui leurs fronts charmants,  
Fixant sur lui d'en haut leurs yeux de diamants,  
Les Constellations, les Étoiles-Déeses,  
Les Astres-Dieux, laissant voler leurs blondes tresses  
De flamme dans l'éther qui n'était plus désert,  
Unissaient leurs voix d'or en un tendre concert,  
Et, dansant et jouant dans les ondes sonores,  
Couraient d'un pas agile en portant des amphores.  
Dans le calme océan aérien, vibrant  
Comme une lyre dont le doux rapsode errant  
Éveille sous ses doigts les cordes amoureuses,  
Se baignaient en riant les âmes bienheureuses.  
Sur la table des Dieux que paraient leurs couleurs,  
Brillait une forêt rouge de grandes fleurs  
Ouvrant avec orgueil pour les apothéoses  
Leurs calices d'amour, écarlates et roses.  
Sur les plats de rubis et d'or éblouissants,  
De beaux fruits merveilleux, sanglants et rougissants,  
Où rayonnait la pourpre avec sa frénésie,  
Montraient leur duvet clair et leur chair d'ambroisie.  
Le vin dormait, vermeil, dans les amphores d'or,  
D'où, par milliers, courant en leur agile essor,  
Des nymphes aux beaux bras, formant de riants groupes,



Avec des cris charmants le versaient dans les coupes.  
Et les Heures au haut du ciel oriental,  
Tressant diligemment leurs notes de cristal,  
Montaient et descendaient la gamme ardente encore  
De l'escalier sonore où s'éveille l'Aurore.  
Rattachant à la chaîne auguste chaque anneau  
Vivant du souvenir, Théa, Mousa, Hymno  
Chantaient. Elles disaient les généalogies  
Des Dieux, les saintes Lois domptant les Énergies  
Premières, et comment Typhôeus tout en feu  
Fut vaincu par le Roi rayonnant du ciel bleu  
Qui le précipita dans le large Tartare.  
Elles disaient comment du noir Chaos barbare  
Put naître l'Harmonie éternelle, et comment  
Au firmament les clairs astres de diamant,  
Entraînés par la joie amoureuse et physique  
Du nombre, sont la Lyre immense et la Musique  
Sans fin ! Les Immortels les écoutaient, ravis,  
En savourant le vin vermeil, et je les vis !  
Je vis Zeus que le Mal en sa haine déteste,  
Zeus ayant sur le front la lumière céleste !  
Je vis les Rois-Soleils, les gloires de l'azur :  
Héraklès radieux, vainqueur du monstre impur,  
Le beau Dionysos, dont le regard essuie  
Les cieus et fait tomber la bienfaisante pluie  
Qui s'élance, flot d'or, dans les pores ouverts  
De notre terre, et fait gonfler les bourgeons verts ;  
Hypérion, qui fait planer sur nos désastres  
Le mouvement toujours mélodieux des astres,  
Et celui que Délos révère, Apollon-Roi,  
Le clair témoin, l'archer qui lance au loin l'effroi,  
Et qui donne à la terre, où son regard flamboie,  
Les chansons et l'orgueil des blés d'or et la joie.  
Puis je vis Hermès, qui, sur le mont déjà noir,  
Vole avec art les gais troupeaux roses du soir ;  
Puis Héphaistos, qui sait, ingénieux artiste,

Sertir la chrysolithe en flamme et l'améthyste ;  
Puis Arès effrayant, pour la Justice armé,  
Qui sans repos s'élançe au combat enflammé,  
Arès au cœur d'airain qui combat pour la Règle,  
Et dont le casque noir a les ailes d'un aigle.  
Eux et mille autres Dieux armés, beaux, rayonnants,  
Fils des Titans, guerriers au haut des cieus tonnants,  
Je les vis, et près d'eux, sereines dans leurs belles  
Demeures, je vis les Déesses immortelles !  
Je vis Héré ; je vis portant sur son manteau  
Les plaines, Déméter ; puis Koré, puis Léto,  
Puis Athéné dont l'œil bleu, brillant de courage,  
Ressemble à la clarté du ciel après l'orage ;  
La belle Dioné, Thétis, puis Artémis,  
La Reine au fuseau d'or, plus blanche que les lys  
Et que l'Œta couvert de neige et que les cygnes,  
Qui parcourt sur son char Claros féconde en vignes  
Et la fertile Imbros ; puis encore des milliers  
D'autres Déesses, qui sur les bleus escaliers  
Triomphaient. Leurs beaux fronts parfois touchaient aux  
frises

Du grand palais d'azur, et je les vis, assises  
Dans leur gloire sur leurs trônes d'or, ou debout,  
Reines de clarté, dans la clarté. Mais surtout  
Je la vis, celle dont la mer avec ses îles  
Riantes réfléchit les doux regards mobiles,  
Celle dont la prunelle est noire, et dont le corps  
Harmonieux, rythmé comme les purs accords  
Des sphères, de clartés tremblantes s'illumine,  
L'auguste Aphrodite, reine de Salamine !  
Grande et svelte, et naïve en son charme enfantin,  
Et portant sur son front la splendeur du matin,  
Ses lourds cheveux riants, dont la Nuit s'épouvante,  
Étaient comme la mer de feux éblouissante.  
Son corps, nu, vigoureux, comme un grand lys éclos,  
S'élançait adorable et poli sous les flots

De cette toison folle, et, triomphant sans vaines  
Entraves, ses beaux seins aigus montraient leurs veines  
D'un pâle azur et leurs boutons de rose ardents.  
Ses cils courbés faisaient une ombre d'or. Ses dents  
Ressemblaient à la neige où le soleil se pose,  
Et ses lèvres de rose étaient comme une rose.  
Ces lèvres, je les vis tout à coup s'entrouvrir  
Comme une fleur au cœur brûlant qui va fleurir ;  
Pendant son cou rosé, la reine de Cythère  
Délicieusement regarda vers la terre.  
Ses yeux humides, noirs, mystérieux, où luit  
Notre désir, étaient plus profonds que la nuit,  
Et, secouant ses lourds cheveux épars aux fines  
Lueurs d'or, elle dit ces paroles divines :  
« Homme ! ce n'était pas assez d'être pareils  
À toi ! nous les grands Dieux qui tenons les soleils  
Dans nos mains, et, Rois faits de lumière et de flamme,  
D'avoir tes yeux, ton front, ton visage et ton âme !  
Ce n'était pas assez d'être pareil à toi  
Par le rythme ailé, par le chant qui t'a fait roi,  
Par l'orgueil de la pourpre en feu, par le délire  
Du glaive, par la joie immense de la Lyre,  
Par les fureurs d'Éros, jaloux de nos autels,  
Qui triompha d'unir à des hommes mortels  
Les Déesses des cieux à leur sang infidèles,  
Et de même d'unir à des femmes mortelles  
Les Dieux, de qui naissaient alors, jouet du sort,  
Des enfants beaux et fiers, mais sujets à la mort.  
Non ! tu voulus aussi nous voir mourir nous-mêmes !  
Car tu gémissais sur tes destins, et tu blasphèmes  
Amèrement tes Dieux, s'ils n'ont suivi tes pas  
Dans la nuit, et subi comme toi le trépas.  
Donc, chassés par ta haine, et pour que tu nous pleures  
Dans ton cœur, nous avons fui nos belles demeures  
Pour l'exil ; nous avons, loin de nos clairs palais,  
Subi l'affreuse mort, puisque tu le voulais !

Et, nous ta vertu, nous ton délice et ta gloire,  
Emportés loin des cieus jaloux par l'aile noire  
De l'orage, fuyant dans la brume des soirs,  
Fantômes éperdus qu'en leurs longs désespoirs  
Suivaient sinistrement l'insulte et les huées,  
Nous flottions, errants, dans le frisson des nuées  
Et des fleuves, dans les forêts et sur les monts  
Sourcilleux ; les méchants nous appelaient démons,  
Et, frappés comme nous de ta haine si lourde,  
Le ciel était aveugle et la terre était sourde.  
Mais, sois béni ! voici qu'en des âges plus doux  
Les poètes nouveaux ont eu pitié de nous !  
Tout est ressuscité dans l'aurore vermeille,  
Et la sainte Louange avec nous se réveille.  
Vois, le ciel est vivant, les astres sont vivants ;  
Une ode ivre de joie éclate aux quatre vents.  
Partout, dans le flot clair et sur l'âpre colline,  
Brille, nue en sa fleur, la beauté féminine ;  
Les fleuves, tout emplis de rires ingénus,  
Se soulèvent, charmés, sous les jeunes seins nus  
Qu'on voit fuir et glisser vers les grottes obscures ;  
Chevelures d'azur et vertes chevelures,  
Les ondes, les rameaux frémissent de plaisir.  
Tu ris à l'univers que tu vas ressaisir !  
Oui, c'est pour toi que les étoiles resplendent ;  
Devant tes yeux charmés des chœurs dansants  
bondissent ;  
Tu revois dans l'eau vive et dans l'air agité  
Mille reflets divers de ta divinité,  
Et tu n'es plus seul ! dans nos palais grandioses  
L'échelle des héros et des apothéoses  
Qui joint la terre au ciel pour tes yeux éclairci,  
Se relève, sublime escalier d'or. Ainsi  
Les Dieux et l'Homme et la Nature au flanc sonore  
Sont comme une famille immense qui s'adore ;  
Et dans ce grand festin de la terre et des cieus

Tandis que nous buvons le vin délicieux  
Et la force de vie intense qu'il recèle  
À la félicité de l'âme universelle,  
Enivrés comme toi de sons et de rayons  
Dans l'immuable azur, Homme, nous te voyons,  
Revêtu de nouveau de ta force première,  
Puissant Génie ailé, monter vers la lumière ! »  
C'est ainsi que parla vers l'avenir naissant  
La grande Aphrodite, caressante et laissant  
Courir sur son dos sa chevelure embaumée,  
Et les Sphères, suivant leur route accoutumée,  
Regardaient ses yeux noirs, carquois inépuisés,  
Avec des tremblements et des bruits de baisers.  
Goûtant les mets divins après de si longs jeûnes,  
Les grands Dieux se penchaient vers moi, bienveillants,  
jeunes  
Régénérés, heureux d'avoir, grâce à l'effort  
Des poètes, vaincu les horreurs de la mort,  
Et le joyeux titan Amour, levant sa coupe  
Que rougit le nectar, vers les Charités, groupe  
Adorable, naguère encore du ciel banni,  
Disait : « Que l'Homme soit béni ! que l'Infini  
Peuplé d'Astres-amants pour lui n'ait plus de voiles ! »  
Et j'entendis le chant merveilleux des Étoiles.

Septembre 1866.

# Odelettes

... *Ego Dis amicum  
Sæculo festas referente luces  
Reddidi carmen, docilis modorum  
Vatis Horatî*

HORACE, *Odes*, livre IV.

## À Sainte-Beuve

CHER MAÎTRE

Vous avez retrouvé la France des rimeurs d'odelettes, et c'est vous qui nous avez appris à lire dans Ronsard. Quand vous avez pratiqué votre critique, vous avez fondu les plus rares suavités du sentiment personnel dans une forme travaillée de main d'ouvrier, et qui touche d'un côté à Callimaque, de l'autre côté à Belleau. C'est à cause de cela que je vous dédie ces quelques pages. Votre œuvre entière, n'est-ce pas l'odelette du dix-neuvième siècle ? *Volupté*, ce roman de toutes les âmes, ce n'est au fond que l'odelette d'un cœur à trois cœurs. *Les Consolations*, cette *Vie Nouvelle* d'à présent, c'est l'odelette d'un seul Dante à vingt Virgiles plus ou moins authentiques. *Port-Royal*, c'est l'odelette d'un quasi-sceptique à une hérésie ! Les *Critiques et Portraits*, les *Portraits de femmes*, les *Causeries du lundi*, c'est la série des odelettes du critique-poète à cet ami Protée qui s'appelle le monde !

Si l'on m'accusait pour avoir repris quelques mètres passés de mode, pour avoir tâché d'innover là où vous et vos pairs semblez avoir épuisé les audaces légitimes, ne trouverais-je pas en vous, cher maître, un défenseur naturel ? Les *Pensées de Joseph Delorme* m'ont enseigné mes théories, les *Notes et Sonnets* qui sont à la suite des *Pensées d'août* m'ont donné le type de mes formules.

Vous l'avez dit excellemment, soyons les derniers de notre ordre, les derniers des délicats. C'est justice que je vous rapporte ces grappes folles de ma vendange, à vous qui m'avez signalé Chanaan.

THÉODORE DE BANVILLE.

Avril 1836.

## Préface

– 1856 –

Le titre de ce petit volume n'a pas été choisi au hasard. Il représente plus nettement qu'aucun autre tout un ordre de compositions poétiques. L'*Odelette*, c'est une phrase d'ode-épître, une manière de propos familier relevé et discipliné par les cadences lyriques d'un rythme précis et bref. C'est, si vous voulez, une goutte d'essence de rose scellée sous une étroite agate dans le chaton d'une bague, cadeau d'anniversaire, rappel quotidien d'une joie fugitive. C'est encore, si vous l'aimez mieux, un de ces thèmes de valse ou de mazurke favorite que le pianiste note en souvenir d'une affection ou d'un amour, et qu'il appelle du nom qui lui dicta cette sincère inspiration du moment.

L'*Odelette* est née en Grèce, aux premiers temps, pendant les heures perdues de la muse. Anacréon la dépêchait vers Bathylle sous l'aile de son pigeon messenger. Elle a picoré, abeille mélodieuse, de Syracuse à Alexandrie, du verger de Moschos au jardin de Méléagre, et son aile a palpité sur la quenouille que Théocrite envoyait à Nicias. Horace n'offrait ni airain de Corinthe ni coupes d'or aux patriciens, ses patrons et ses hôtes, mais il leur dédiait des odelettes. Ainsi firent à leur tour, dans le cycle des croyants de l'Islam, tant de fumeurs de hachich, tant de buveurs d'opium, dont le Mètre solennisa les emportements et les extases. Lauréats de la foire d'Occadh ou courtisans des sultans de la Perse, exécutants de ghazels ou de pantoums, Hafiz ou Rabiah ben al Kouden, Ferideddin Attar ou Chemidher-el-Islami, tous ces torrents de la poésie orientale ont disséminé dans le palais des souverains ou dans les harems des Fathmas et des Aïchas les limpides ruisseaux de l'*Odelette*. Ne sont-ce pas des odelettes encore que se renvoient de la tente à latente, à travers les échos fraternels du désert, et les tolbas mélancoliques, et les chambis improvisateurs ? Sur les bords de la Loire, vers ce château qui se souvient d'Agnès

Sorel, dans ces salles où Henri de Guise, dans sa suprême nuit, et attendant les assassins, fredonnait aux pieds de sa maîtresse l'odelette que Desportes avait rimée à ses frais : *Rosette, pour un peu d'absence*, Abd-el-Kader, prisonnier, a récité plus d'une odelette aux Agnès Sorel d'aujourd'hui !

Laissons l'hypothèse, l'histoire est assez longue. En France, Charles d'Orléans a préludé sur la lyre aux cordes d'argent. Au XVI<sup>e</sup> siècle, tous les virtuoses de la pléiade, Belleau, Baïf, Desportes, et Ronsard plus qu'eux tous, dépensèrent le meilleur de leur art à accomplir l'œuvre légère. Plus tard, l'Odelette ne fut guère en faveur : elle ne s'accommodait pas plus à la gravité froide de Boileau qu'au sans-gêne incorrect de Voltaire. Serai-je assez heureux pour avoir ressaisi l'écho de quelques-unes de ces chansons dont chacune a eu sa minute d'harmonie et de gloire ? Je ne l'espère pas. L'entreprise avait trop de difficultés. Une odelette ne dure pas plus longtemps que la roulade d'un rossignol, mais, pour le jeu de ces trilles et de ces arpèges vite envolés, il faudrait une voix d'un timbre toujours pur.

Ce livre sera éclairé du moins auprès du public par le reflet des renommées fraternelles auxquelles je le consacre. Ainsi les chevaliers d'autrefois, à la veille de leurs lointains voyages, lâchaient à travers leurs parcs et leurs forêts quelque biche privée dont le collier portait le nom d'une dame enlacé avec le nom du suzerain. S'ils n'échappaient pas aux dangers de la route, la pieuse inscription leur survivait et attestait qu'ils avaient entretenu dans leur cœur ces deux grandes vertus de l'homme : la tendresse et le respect.

Avril 1856.

## Loisir

*Féroce ces roses en ce vin  
En ce bon vin verson ces roses,  
Et boivon l'un et l'autre, afin  
Qu'au cœur nos tristesses encloses*



Nous avons vu ce mois d'avril  
Engourdi par un froid subtil :  
Le printemps était en péril.

Enfin, tout se métamorphose !  
Mai, comme un jeune sein, arrose  
De pourpre le bouton de rose.

Le vieil Hiver est aux abois.  
Lauriers, c'est à vous que je bois :  
Si, nous irons encore au bois !

Les pommiers sont couverts de neige.  
Avec tout son riant cortège,  
Le nouveau soleil nous assiège

Enfants blonds comme les épis,  
Ébattez-vous, Amours, tapis  
Sur mes divans et mes tapis !

Voici les jours où tout me presse  
De chercher ta molle caresse,  
Poétique et sage Paresse !

L'utile est enfin négligé.  
Depuis ce beau temps enragé,  
Chacun prend un petit congé.

Chacun, dans le mois de la sève,  
À son dur labeur donne trêve,  
Pour dorloter un peu son rêve.

L'homme grave songe aux houris :  
On le voit quêter les souris  
De mesdemoiselles Souris.

On a du répit, même au bain.  
Le feuilletoniste en campagne  
Va revoir la Grèce ou l'Espagne.

Ploutos dédaigne son trésor,  
Et, pour six semaines encore,  
Défend qu'on lui montre de l'or

Nous, par les mêmes théories,  
Nous fuyons les imprimeries,  
Le mélodrame et les fées.

Le soir on ne boit plus de thé,  
Et notre journal endetté  
Entame les romans d'été.

Les théâtres n'ont plus de queues ;  
Scapin court pendant quatre lieues  
Après les petites fleurs bleues.

L'artiste, affolé de rayons,  
S'en va regarder les Troyons  
Que le bon Dieu fait sans crayons.

Rose sort à pied, sans berline,  
Sans fard, sans diamants. Céline  
Met sa robe de mousseline.

Le savant au cœur plein de foi  
Bouquine avec un tendre émoi  
Pour trouver un Estienne. Et moi,

Cependant que les violettes  
Ouvrent leurs fraîches cassolettes,  
Je rimerai des Odelettes.

Mai 1855.

## À Arsène Houssaye

Grâce aux Dalilas,  
Nos rimeurs sont las  
De gloire,  
Et, comme un hochet,  
Ont jeté l'archet  
D'ivoire !

Au rythme ailé d'or  
Il fallait encore  
Un maître  
Fou de volupté,  
Alors j'ai dompté  
Le Mètre !

J'ai repris mon luth,  
Et, suivant le but  
Féerique,  
Je m'en vais cherchant  
Le secret du chant  
Lyrique.

Œil épanoui,  
Je peins ébloui  
Ou triste,  
Le ciel radieux,  
Et, mélodieux  
Artiste,

Près du fleuve grec  
Murmurant avec  
Les cygnes  
Fiers de leur candeur,  
Je dis la splendeur  
Des lignes.

Mon vin triomphant.  
Sais-tu quelle enfant  
Le verse ?  
Viens, et tu verras,  
Poète, quel bras  
Me berce !

Ô chasseur altier,  
Qui fuis le sentier  
Profane,  
Songeur qu'autrefois

Rencontrait au bois  
Diane !

Comme toi, qui vins  
Si jeune aux divins  
Rivages,  
Ami, j'ai toujours  
Voulu des amours  
Sauvages.

Ah ! quand Mai souri ;  
Aux prés où fleurit  
La menthe,  
Trouveurs de loisir,  
Sachons y choisir  
L'amante !

Nymphe au regard bleu,  
Si sa lèvre en feu  
Caresse  
Nos fronts sans témoins,  
Qu'elle soit au moins  
Déesse !

Toi, pâle et rêvant,  
Au bois que le vent  
Assiège,  
Tu suis à dessein  
La guerrière au sein  
De neige !

Moi, parmi nos jeux,  
Mon plus orageux  
Délire  
Toujours s'en revient  
Vers celle qui tient  
La lyre !

Sans doute elle a pris  
La foule en mépris,

Et porte  
Un peu trop souvent  
Sa crinière au vent.  
Qu'importe !

J'aime sa pâleur,  
Et sa bouche en fleur  
Est saine !  
Son sang et sa chair  
Les voilà, mon cher  
Arsène.

Ô sens embrasés !  
Maîtresse aux baisers  
Savante !  
Tendre et chère voix,  
Ici tu la vois  
Vivante.

Dos flexible et nu !  
Sourire ingénu  
Qui m'aime !  
L'or de ses cheveux  
M'enivre, et je veux,  
De même,

Dans mon sang qui bout  
Gardant jusqu'au bout  
Ma fièvre  
Tout comme à présent.  
Mourir en baisant  
Sa lèvre !

Mai 1855.

## À Sainte-Beuve

À la porte d'un beau château  
Bâti pendant la Renaissance,  
Une dame au riche manteau,

Les cheveux baignés d'une essence  
Divine, rit au vert coteau.

Elle a l'œil superbe et moqueur ;  
Ses sourcils noirs aux courbes jointes  
Enivrent comme une liqueur,  
Et des rayons baisent les pointes  
Folâtres de sa bouche en cœur.

Elle montre l'un de ses seins  
Nu. Plus souple qu'une liane,  
Cette Nymphé, heureuse aux larcins,  
A pris les armes de Diane  
Qui lui servent pour ses desseins.

Son arc est d'un bois lisse et dur,  
Et ses flèches bien aiguës,  
Cachant leurs pointes d'acier pur  
Sous la dorure déguisées,  
Sonnent dans le carquois d'azur.

Quand sa tresse inonde son cou,  
(Bien que cette amante farouche  
Vous plante là pour un bijou,)  
Pour les morsures de sa bouche  
On se résigne à mourir fou.

Cette chasseresse d'Amours  
Dont il faut, même au prix d'un crime,  
Idolâtrer les fiers atours  
Et les belles mains, c'est la Rime,  
Délice et tourment de nos jours.

Quel bonheur d'orner ses appas  
De bijoux ! Au bois qu'avril dore,  
Quel bonheur de baiser ses pas !  
Quand on l'a connue, on l'adore  
Pour jamais, et jusqu'au trépas.

Oh ! pour moi, rien n'éclipsera  
Sa lèvre indignée et rieuse !

Sa voix seule me bercera  
Et mon sang tout entier sera  
Bu par cette victorieuse.

Car, s'il faut la fuir, quel tourment !  
Loin de son regard comme on jeûne !  
Ce que vaut ce clair diamant  
Tu le sais bien, toi qui, tout jeune,  
As été son plus cher amant !

Mai 1855.

## À Charles Asselineau

Vainement tu lui fais affront,  
Votre brouille m'amuse,  
Car je reconnais sur ton front  
Le baiser de la Muse.

Tout est fini, si tu le veux ;  
Mais que le vent les bouge,  
Vite on le voit sous tes cheveux,  
La place est encore rouge.

Tu fuis le bois des lauriers verts  
Et la troupe des cygnes,  
Et, pour mieux laisser l'art des vers  
À des chanteurs plus dignes,

Tu ne t'égares plus jamais  
Sous la lune blafarde.  
La modestie est bonne, mais  
Cette fois prends-y garde !

Par ces scrupules obligeants,  
Trop souvent on condamne  
La fée amoureuse à des gens  
Coiffés de têtes d'âne.

Firdusi ne vit plus à Thus !  
Toutes les nuits un ange

Vient baiser les fleurs de lotus  
Aux bords sacrés du Gange ;

L'hyacinthe frissonne encore  
Dans les clairières lisses ;  
Toujours, faisant du soleil d'or  
Les plus chères délices,

La rose à sa douce senteur  
Enivre Polymnie,  
Mais je connais plus d'un auteur  
Qui n'a pas de génie !

Viens ! ne laisse pas galamment  
Notre gentille escrime  
Aux sots, privés également  
De raison et de rime.

Au moins, reprends notre lien  
Pour une année entière !  
Et d'ailleurs, ami, tu peux bien  
Chez le vieux Furetière

Errer comme en un Sahara ;  
Acheter et revendre  
Des bouquins ; Érato saura  
Toujours où te reprendre !

Au mois où s'ouvrent les boutons,  
Tous ceux qui l'ont aimée  
Reviennent comme des moutons  
Sur sa trace charmée.

Or, justement, pris à l'attrait  
De mes rimes prolixes,  
J'entends errer dans la forêt  
Les elfes et les nixes ;

Et, dans le parc où nous songeons,  
La sève, dont la force



Croit, gonfle déjà les bourgeons  
Prêts à rompre l'écorce.

Mai 1855.

## À Henry Murger

Comme l'autre Ophélie,  
Dont la douce folie  
S'endort en murmurant  
Dans le torrent,

Pâle, déchevelée  
Et dans l'onde étoilée  
Éparpillant encore  
Ses tresses d'or,

Et comme Juliette,  
Qui craignait l'alouette  
Éveillée au matin  
Parmi le thym,

Elle est morte aussi jeune  
Au bel âge où l'on jeûne,  
Ta pensive Mimi  
Au front blêmi,

Et, dans la matinée  
De la vingtième année,  
Elle a fermé ses yeux  
Insoucieux.

Parmi les pâles ombres  
Qui, joyeuses ou sombres,  
À l'entour de ton front  
Voltigeront,

Dis, il en est plus d'une  
Dont la tendre infortune  
Souvent nous consola :  
Mais celle-là,

C'est notre bien-aimée !  
Sa trace parfumée  
Reste encore dans les champs  
Avec nos chants !

Lorsque, dans la nuit brune,  
Un frais rayon de lune  
Argente les berceaux  
Et les ruisseaux,

Comme une autre Giselle,  
Elle effleure de l'aile  
Les lys extasiés  
Et les rosiers,

Et, diaphane et blanche,  
Le soir vers nous se penche,  
En posant ses deux mains  
Sur les jasmins.

Sa plainte triste et pure  
Dans le ruisseau murmure,  
Et s'envole en rêvant  
Avec le vent.

Que le printemps renaisse,  
Âme de ta jeunesse,  
Elle tressaille aux sons  
De tes chansons,

Et parfois se soulève,  
Pour les entendre en rêve  
Dans la brise passer  
Et s'effacer.

Rendors-toi, dors heureuse,  
Pauvre fille amoureuse :  
Notre amour te défend  
Comme un enfant !

Croise tes mains d'ivoire :  
Car, du moins, ta mémoire  
Qui sait nous attendrir,  
Ne peut mourir !

Que le zéphyr en fête  
Te berce ! le poète,  
Qui jadis te pleura,  
Se souviendra !

Dans l'herbe toujours verte  
Où, de roses couverte,  
Penche sous le tombeau  
Ton front si beau,

La fleur de la prairie  
Brille, toujours fleurie,  
Et peut se marier  
À son laurier !

Mai 1855.

## À Edmond et Jules de Goncourt

Comme sur un beau lac où le feuillage tremble,  
Deux cygnes dans l'azur au loin voguent ensemble ;

Comme deux fiers chevaux, buvant au flot des airs,  
Courant échevelés dans le feu des déserts ;

Comme en un bas-relief plus blanc que les étoiles,  
S'avancent le front haut deux vierges aux longs voiles ;

Comme deux vers jumeaux volent d'un même essor,  
Attachés par la Rime avec des liens d'or ;

De même, avec amour, frères, vos deux pensées  
Marchent d'un pas égal, l'une à l'autre enlacées.

Ô poètes heureux ! comme dans votre esprit,  
Le même ardent rayon sur vos lèvres fleurit,

Et, par un double effort, vos âmes fraternelles  
Vers le même Idéal ensemble ouvrent leurs ailes !

Mai 1855.

## À Alphonse Karr

Que de fois sous les tilleuls,  
Tous deux seuls  
Avec ma maîtresse blonde,  
Ton livre m'a fait songer,  
Étranger  
À tout le reste du monde !

Je m'alanguissais, à voir  
Son œil noir,  
Et, me répétant : Je t'aime !  
Sans songer au lendemain,  
Dans sa main  
Elle tenait le poème.

Oh ! les charmants écoliers !  
Vous mêliez  
Votre voix et votre haleine  
Et vos soupirs amoureux,  
Couple heureux,  
Ô Stéphen, ô Magdeleine !

Tel, au mois couleur du jour  
Où l'amour  
À la terre se marie,  
Au fond des vertes forêts  
Je pleurais  
Sur les genoux de Marie !

Telle Eunice emporte Hylas !  
Puis, hélas !  
Tout s'enfuit de la mémoire,  
L'oubli, vient puis le remord,

Puis la mort,  
C'est bien l'éternelle histoire.

Il en est une autre aussi,  
Dieu merci !  
Douce à mon âme inquiète  
Roméo tombe au printemps,  
À vingt ans,  
Auprès de sa Juliette !

Il sort par un beau matin  
Du festin,  
Plein de jeunesse et de sève,  
Et meurt les yeux embrasés  
De baisers :  
Mais celle-là, c'est le rêve !

Mai 1855.

## À Zélie

Ma sœur, ma sœur, n'est-il pas de défense  
Contre l'affront du temps ?  
Qui les a pris, ces jours de notre enfance  
Où, les cheveux flottants,

Beaux, enviés par les mères jalouses,  
Couple au regard vermeil,  
Tu me suivais à travers les pelouses,  
Malgré le grand soleil ?

Te souvient-il de ce jardin sauvage  
Tout au cœur de Moulins,  
Où nous courions, ignorant tout servage,  
Sous les arbres câlins ?

Il était triste et rempli de mystères.  
Jamais ses beaux fruits mûrs  
N'étaient cueillis, et les pariétaires  
Envahissaient les murs.

Sur leur sommet que la mousse inégale  
Peignait de ses couleurs,  
Montait superbe un rosier du Bengale  
Écrasé sous les fleurs.

Parfois, bercé dans un songe illusoire  
Dont s'enchantent mes yeux,  
Quand je revois au fond de ma mémoire  
Ce lieu mystérieux,

Mon souvenir, empli de ses murmures  
Et de ses floraisons,  
Y réunit les diverses parures  
De toutes les saisons,

Et tout se mêle ainsi qu'une famille :  
Les soucis et les lys,  
La vigne folle avec la grenadille ;  
Près des volubilis

Le glaïeul rose et ses feuilles en pointes ;  
Partout le vert lézard  
Venait courir sur les pierres disjointes ;  
La liberté sans art

Avait rendu leurs énergiques poses  
Aux vieux arbres fruitiers,  
Et sur le mur pendaient, blanches et roses,  
Des touffes d'égantiers.

Les nénufars, dans la mare déserte,  
Fleurissaient sur les eaux,  
Où se formait une enveloppe verte  
À l'abri des roseaux.

Dis, nous vois-tu dévastant les groseilles  
Et les grains du cassis ?  
Autour de nous voltigeaient les abeilles,  
L'éclatante chrysis,

Et mille oiseaux, en bandes familières,  
Se penchaient tout le jour  
Pour boire, au bord des urnes que des lierres  
Tapissaient à l'entour.

La solitude avait pris sa revanche.  
Dans ce recueillement  
L'ortie, hélas ! coudoyait la pervenche :  
C'était morne et charmant.

Nous jouions là, gais pour une chimère,  
Courant, ou bien assis  
Dans le gazon. Parfois notre grand-mère,  
La veuve aux chers soucis

Qui fut si belle et qui mourut si jeune,  
Se montrait sur le seuil,  
Le front pâli comme par un long jeûne,  
Triste et douce, en grand deuil.

Juin 1846.

## À Léon Gatayes

Avec ses sanglots, l'instrument rebelle,  
Qui sent un pouvoir plus fort que le sien,  
Donne l'harmonie enivrante et belle  
Au musicien.

Le cheval meurtri, qui saigne et qui pleure,  
Cède au cavalier, rare parmi nous,  
Dont aucun effort ne peut avant l'heure  
Lasser les genoux.

De même d'abord, le Rythme farouche  
Devant la Pensée écume d'horreur,  
Et, pour se soustraire au dieu qui le touche,  
Se cabre en fureur.

Mais bientôt, léchant la main qui l'opprime,  
Il marche en cadence, et comme par jeu,

Son vainqueur lui met le mors de la Rime  
Dans sa bouche en feu.

Tu le sais, ami, toi dont l'Art s'honore,  
Homme à la main souple, au jarret d'acier,  
Qui fais obéir la harpe sonore  
Et l'ardent coursier ;

Lorsqu'aimé d'Isis aux triples ceintures,  
Un homme intrépide a baisé son sein,  
La création et les créatures  
Suivent son dessein.

Le Génie en feu donne à l'âme altière  
Le Commandement, ce charme vanté,  
Et l'Esprit captif dans l'âpre Matière  
Cède épouvanté.

Mai 1855.

## À Méry

Plus vite que les autans,  
Saqui, l'immortelle, au temps  
De sa royauté naissante,  
Tourbillonnait d'un pied sûr,  
À mille pieds en l'air, sur  
Une corde frémissante.

Et l'on craignait que d'un bond  
Parfois son vol vagabond  
Décrochât, par aventure,  
Parmi les cieus étoilés,  
Les astres échevelés  
Fouettés par sa chevelure.

En haut vers elle parfois,  
Comme de tremblantes voix,  
Montaient les cris de la foule  
Qu'elle voyait du ciel clair



Confuse comme une mer  
Où passe l'ardente houle.

Et, soit qu'en faisant un pas  
Elle regardât en bas  
Ou vers les célestes cimes,  
Aux cieux que cherchait son vol,  
Comme à ses pieds sur le sol,  
Elle voyait deux abîmes.

Dans les nuages vermeils,  
Au beau milieu des soleils  
Qu'elle touchait de la tête  
Et parmi l'éther bravé,  
Elle songeait au pavé.  
Tel est le sort du poète.

Il trône dans la vapeur.  
Beau métier, s'il n'avait peur  
De tomber sur quelque dalle  
Parmi les badauds sereins,  
Et de s'y casser les reins  
Comme le fils de Dédale.

Dans l'azur aérien  
Qui le sollicite, ou bien  
Sur la terre nue et froide  
Qu'il aperçoit par lambeau,  
Il voit partout son tombeau  
Du haut de la corde roide,

Et, sylphe au ventre changeant  
Couvert d'écailles d'argent,  
Il se penche vers la place  
Du haut des cieux irisés,  
Pour envoyer des baisers  
À la vile populace.

Mai 1855.

## À Gavarni

La Beauté, fatal aimant,  
Est pareille au diamant  
Que la fange peut mouiller  
Sans le souiller.

Jusqu'au milieu du ruisseau,  
L'éclat pur de son berceau  
Garde un charme essentiel  
Qui vient du ciel.

Ainsi, leurs cheveux au vent,  
Vois ces folles qui souvent  
Bercent le premier venu  
Sur leur bras nu.

Ces filles aux teints flétris,  
Qui dévisagent Paris  
Avec leur regard moqueur,  
N'ont plus de cœur.

Leur sein insensible et froid  
Que mord le corset étroit,  
N'a jamais pendant un jour  
Tremblé d'amour.

Idoles ivres d'encens,  
Dont rien n'éveille les sens,  
Elles n'ont jamais pleuré  
Ni soupiré.

Plus pâles que nos Ennuis,  
Ces spectres des folles nuits  
Ne mentent même pas bien,  
Et n'aiment rien.

Rien ! ni l'orgie et le bal  
Qui se tord en carnaval  
Sous les clairons furieux,  
La flamme aux yeux,

Ni le Vin, or ruisselant,  
Âme du raisin sanglant  
Qui met ses riches manteaux  
Sur nos coteaux,

Ni la colère du Jeu,  
Qui rend puissants comme un dieu  
Les combattants éblouis  
De ses louis

Ni cette perle des mers  
Arrachée aux flots amers,  
Ni Golconde et son trésor,  
Ni même l'Or !

Car l'Or sur notre chemin,  
C'est l'Art sacré dont la main  
Embellit les horizons  
De nos prisons ;

C'est la sereine fierté,  
C'est un jour de liberté  
Sous les ombrages fleuris  
Loin de Paris ;

C'est l'Amitié, douce voix,  
Qu'on peut encore une fois  
Accueillir et mieux choyer  
À son foyer.

Mais ce gouffre où tout se perd !  
Mais elles ! L'or ne leur sert  
Qu'à se parer de chiffons  
Pour des bouffons.

Pourquoi donc les chantons-nous,  
Cœurs de l'Idéal jaloux,  
Qui toujours au ciel obscur  
Cherchons l'azur ?

Sur leurs têtes sans douceur  
Pourquoi, poète et penseur,  
Fais-tu jaillir un rayon  
De ton crayon ?

Ô philosophe subtil,  
Dis-le moi, que reste-t-il  
À leur front désenchanté ?  
Quoi ? la Beauté !

La Beauté, miroir secret,  
Où l'amour divin paraît  
Reflété comme en un ciel  
Matériel !

Mai 1855.

## À Adolphe Gaiffe

Jeune homme sans mélancolie,  
Blond comme un soleil d'Italie,  
Garde bien ta belle folie.

C'est la sagesse ! Aimer le vin,  
La beauté, le printemps divin,  
Cela suffit. Le reste est vain.

Souris, même au destin sévère !  
Et quand revient la primevère,  
Jettes-en les fleurs dans ton verre.

Au corps sous la tombe enfermé  
Que reste-t-il ? D'avoir aimé  
Pendant deux ou trois mois de mai.

« Cherchez les effets et les causes, »  
Nous disent les rêveurs moroses.  
Des mots ! des mots ! cueillons les roses.

Mai 1855.

Il est dans l'île lointaine  
Où dort la péri,  
Sur le bord d'une fontaine,  
Un rosier fleuri

Qui s'orne toute l'année  
Des plus belles fleurs.  
Il est une coupe ornée  
De mille couleurs,

Dont le sein de marbre voile  
Les flots d'un doux vin.  
Il est une blanche étoile  
Au rayon divin,

Qui verse de blanches larmes  
Au cœur des lys blancs.  
Il est un seuil, plein de charmes  
Pour mes pas tremblants,

Où je vais poser ma tête  
Pour me reposer.  
Il est un jardin en fête  
Plus doux qu'un baiser,

Qui le soir, au clair de lune,  
Tressaille embaumé,  
C'est ton front, ta tresse brune,  
Ta lèvre, ô Fatmé !

Juin 1847.

## À Raoul Lebarbier

Lorsqu'avec les sons  
Dont tu les complètes,  
Tu fais des chansons  
De mes odelettes,  
Mille aspects divers

De grâce physique  
Naissent dans mes vers  
Avec ta musique !

À ta seule voix,  
Tout en eux s'éveille  
Et vit à la fois.  
Ô rare merveille !  
À ma vigne en fleur,  
À ma moisson mûre,  
Tu rends la couleur  
Avec le murmure !

Au ciel rougissant  
De clartés sans voiles,  
La nuit en naissant  
Frissonne d'étoiles,  
Et sous les berceaux  
Où sa voix touchante  
Ravit les ruisseaux,  
Le rossignol chante !

La biche qui court  
Parmi les charmilles  
S'arrête tout court,  
Et des jeunes filles  
Sous tes feux tremblants,  
Ô lune incertaine,  
Lavent leurs pieds blancs  
Dans une fontaine.

C'est sous le bouleau,  
Dont les feuilles sombres  
Découpent dans l'eau  
De légères ombres,  
Et lorsqu'un éclair  
Montre leurs visages,  
On sent courir l'air  
Dans ces paysages !

Derniers enchanteurs  
Des âmes en fête,  
Ô divins chanteurs,  
Qui sur notre tête  
Agitez encore  
D'une main hardie  
Les clochettes d'or  
De la mélodie !

Dans l'azur secret,  
Un sylphe voltige  
Sur votre forêt  
Où tout est prestige.  
Chaque art a le sien,  
Mais rien ne s'achève,  
Ô musicien,  
Qu'avec votre rêve !

Le monde amoureux  
De la Poésie  
Se sent plus heureux  
Lorsqu'il s'extasie  
Aux accords si doux  
Nés de ce délire,  
Mais c'est toujours vous  
Qui tenez la lyre !

Mai 1855.

Aimons-nous et dormons  
Sans songer au reste du monde !  
Ni le flot de la mer, ni l'ouragan des monts,  
Tant que nous nous aimons  
Ne courbera ta tête blonde,  
Car l'amour est plus fort  
Que les Dieux et la Mort !

Le soleil s'éteindrait  
Pour laisser ta blancheur plus pure.

Le vent, qui jusqu'à terre incline la forêt,  
En passant n'oserait  
Jouer avec ta chevelure,  
Tant que tu cacheras  
Ta tête entre mes bras

Et lorsque nos deux cœurs  
S'en iront aux sphères heureuses  
Où les célestes lys écloront sous nos pleurs,  
Alors, comme deux fleurs  
Joignons nos lèvres amoureuses,  
Et tâchons d'épuiser  
La Mort dans un baiser !

Janvier 1846.

## À Philoxène Boyer

David, brûlé de pures flammes,  
Dans un chant aux notes divines,  
Pour faire soupirer deux âmes  
Croise des rimes féminines.

La Volupté ravie embrase  
Tout ce cantique des cantiques,  
Et jamais si suave extase  
Ne charma les odes antiques.

On dirait deux blanches colombes  
Que les feux de l'amour meurtrissent,  
Roucoulant au-dessus des tombes  
Au mois où les roses fleurissent.

Si comme toi, quand tu te penches  
Sur sa féerie où tout respire,  
J'avais entrevu sous les branches  
Le songe étoilé de Shakespeare,

Je voudrais écrire un poème  
Dans ce rythme des cœurs fidèles,



Aussi doux que le mot : *Je t'aime*,  
Et rempli de langueurs mortelles,

Et, comme dans une peinture  
Où se lamente le génie,  
Toutes les voix de la nature  
Pleurerait dans ma symphonie.

Juin 1856.

## À un riche

Ma foi, vous avez bien raison,  
Vous pour qui tout est floraison  
Et violettes  
Parfumant les pieds de vos lys,  
De ne pas célébrer Phyllis  
En odelettes.

Vous qui pouvez chaque matin,  
Bercé par le flot de satin  
Qui vous arrose,  
Voir dans l'or de votre salon  
Tomber les flèches d'Apollon,  
Parlez en prose !

Mais pour nous qui, jusqu'à présent,  
Soupons sous la treille en causant  
Avec la lune,  
(Et c'est notre meilleur repas !)  
Ami, ne nous enlevez pas  
Notre fortune.

Dans les fleurs, près de frais bassins,  
Nous nous couchons sur des coussins  
Très prosaïques,  
La pourpre au dos, vous le savez !  
Et dans des bains de stuc pavés  
De mosaïques.

Le col paré de nos présents,  
De belles filles de seize ans  
Nous versent même  
Avec le charme oriental,  
Le vin du Rhin dans ton cristal,  
Sainte Bohême !

Ô nuits d'étoiles sous les cieux !  
Jardins, nectar délicieux,  
Voûte sublime !  
Nous les possédons en effet,  
Mais, hélas ! ce beau monde est fait  
Avec la rime.

Sans elle et ses prismes fleuris,  
Pour pouvoir chercher hors Paris  
L'eau murmurante  
Qui court dans les gazons naissants,  
Il nous faudrait bien quatre cents  
Écus de rente !

Ou, je frissonne d'y penser !  
Nous n'oserions pas nous passer  
La fantaisie  
De perdre un quart d'heure aux genoux  
De Cidalise. Ah ! laissez-nous  
La poésie !

Mai 1855.

## Chant séculaire

Notre Eldorado,  
Mes amis, enfin doit éclore :  
Malgré mon bandeau,  
Je vois une nouvelle aurore.  
Aux cieux extasiés  
Tout est pourpre et rosiers :  
Voici l'heure, ô sainte colère !

De chanter le chant séculaire :  
Les temps sont venus  
Pour les Dieux inconnus !

Ô sombres penseurs  
Forts et seuls comme les grands chênes  
Ô vierges nos sœurs,  
Tendres lys brisés par des chaînes !  
Laissez le saint amour  
Éclater au grand jour,  
Car Cypris, la pâle captive,  
A lavé son front dans l'eau vive :  
Les temps sont venus  
Pour les Dieux inconnus !

Tout ce qu'on pleura,  
Dévouement, liberté, génie,  
Tout reflurira  
Pour le règne de l'harmonie :  
L'art sera dévoilé  
Comme un ciel étoilé,  
Et la Muse, pareille aux femmes,  
Chantera ses épithalames :  
Les temps sont venus  
Pour les Dieux inconnus !

Je vois les doux vers  
Rejaillir en strophes écloses,  
Et des arbres verts  
Un miel pur couler dans les roses.  
Les Grâces vont pieds nus  
Sur les monts chevelus  
Et leur pas dans les fleurs naissantes  
Guide en chœur les vierges dansantes :  
Les temps sont venus  
Pour les Dieux inconnus !

L'Auguste Beauté  
A quitté les bois de Cythère ;

Son calme enchanté  
Resplendit sur toute la terre,  
Et le mal abattu  
Sous ses pieds meurt vaincu.  
Nous tenons sans honte et sans fièvres  
L'Idéal vivant sous nos lèvres :  
Les temps sont venus  
Pour les Dieux inconnus !

Avril 1846.

## À Roger de Beauvoir

Ce temps est si sévère  
Qu'on n'ose pas  
Remplir deux fois son verre  
Dans un repas,

Ni céder à l'ivresse  
De son désir,  
Ni chanter sa maîtresse  
Et le plaisir !

On croit que, pour paraître  
Rempli d'orgueil,  
Il est distingué d'être  
Toujours en deuil !

Les topazes, la soie,  
La pourpre et tout,  
Ne font pas une joie  
D'assez bon goût,

Et les bourgeois que flatte  
Un speech verbeux,  
Ont peur de l'écarlate  
Comme les bœufs !

Ô pauvres gens sans flamme,  
Qui, par devoir,

Mettent, même à leur âme,  
Un habit noir !

Qu'ils ne puissent plus boire  
Sans déroger,  
C'est bien fait pour leur gloire !  
Mais, cher Roger,

Nous de qui le cœur aime  
Un doux regard,  
Admirons ce carême  
Comme objet d'art,

Et restons à notre aise  
Dans le soleil  
Qu'a fait Paul Véronèse  
Aux Dieux pareil !

Sa lèvre nous embrase !  
Que ces marchands  
Gardent pour eux l'emphase,  
Et nous les chants !

Tant que des gens moroses  
Le ciel épris  
Ne mettra pas aux roses  
Un habit gris,

Tant qu'au dôme où scintillent  
Les firmaments,  
Parmi les saphirs brillent  
Des diamants,

Tant qu'au bois, où m'accueille  
Un vert sentier,  
Naîtront le chèvrefeuille  
Et l'égantier,

Tant que sous les dentelles  
Daignent encore  
Nous sourire les belles  
Aux cheveux d'or,

Tant que le vin de France  
Et les raisins  
Porteront l'espérance  
À nos voisins,

Gardons la jeune Grâce  
Pour échanson,  
Que jamais rien ne lasse  
Notre chanson !

Et vous que j'accompagne  
Jusqu'au mourir,  
Versez-nous le champagne !  
Laissons courir,

Avec l'or et la lie  
De sa liqueur,  
L'inconstante folie  
Dans notre cœur.

Buvons ce flot suave  
Et sans rival,  
Et nous prendrons l'air grave  
Au carnaval !

Mai 1855.

## La vendangeuse

Toi dont les cheveux doux et longs  
Se déroulent en onde fière,  
Comme les flots de ta rivière,  
Ô belle fille de Châlons !  
Penche ta tête parfumée,  
Que je puisse, ô ma bien-aimée !  
Voir baigné par ces cheveux blonds  
Ton riant profil de camée.

Ô fille d'un climat divin !  
Tu naquis plus blanche qu'un cygne

Et ton grand-père dans sa vigne  
Mouilla ta lèvre avec du vin !  
Aussi, lorsque la primevère  
Triomphe du climat sévère,  
Loin du monde vulgaire et vain,  
Vers les cieux tu lèves ton verre

Toute à l'instant qu'il faut saisir,  
Tu mords, et d'une ardeur pareille,  
Aux raisins gonflés de la treille  
Comme à la grappe du plaisir !  
Et sur ta poitrine, où se noie  
Une lumière ivre de joie,  
Mûrissent les fruits du Désir  
Comme une vendange qui ploie.

En tes veines, de toutes parts,  
Bourguignonne aux tresses dorées,  
Le sang des Bacchantes sacrées  
Bouillonne dans ton sang épars,  
Et tu tiens tes idolâtries  
De ces guerrières des féeries  
Qui conduisaient les léopards  
Avec des guirlandes fleuries !

Il fut ton aïeul, cet amant  
De la chanson ivre et sauvage,  
Menant sur son char de feuillage,  
Par l'Attique, un troupeau charmant !  
C'est pourquoi, danseuse étourdie,  
Tu fais d'une main si hardie  
Carillonner joyeusement  
Les grelots de la Comédie ?

Ô vendangeuse ! tu souris,  
Embrassons-nous jusqu'à l'ivresse !  
Buvons encore, ô ma maîtresse !  
Déroule tes cheveux chéris  
Sur ces raisins ! car, ô merveilles !

Tes tresses blondes sont pareilles  
Au soleil qui les a mûris,  
Et ta bouche aux grappes vermeilles.

Septembre 1853.

## À Théophile Gautier

Quand sa chasse est finie,  
Le poêle oiseleur  
Manie  
L'outil du ciseleur.

Car il faut qu'il meurtrisse,  
Pour y graver son pur  
Caprice,  
Un métal au cœur dur.

Pas de travail commode !  
Tu prétends, comme moi,  
que l'Ode  
Garde sa vieille loi,

Et que, brillant et ferme,  
Le beau rythme d'airain  
Enferme  
L'idée au front serein.

Car toi qui, fou d'extase,  
Mènes par les grands cieux  
Pégase,  
Le cheval aux beaux yeux ;

Toi qui sur une grève  
Sais prendre en ton réseau  
Le Rêve,  
Comme un farouche oiseau ;

Maître, qui nous enseignes  
L'amour du vert laurier,



Tu daignes  
Être un bon ouvrier.

Mai 1856.

## À Odette

Odette, vos cheveux vermeils  
Ont le jaune éclat des soleils  
Parmi les moissons enchantées,  
Et caressent en nappes d'or  
Vos tempes plus blanches encore  
Que des étoiles argentées.

Quand l'aurore rose à demi  
Se joue et frissonne parmi  
Cette douce toison fatale,  
De pâles et tristes lueurs  
Éclairent de reflets rêveurs  
Votre joue aux teintes d'opale.

Sur votre jeune front penché  
L'étincelle d'un feu caché  
Brille dans vos yeux clairs et sombres,  
Et comme de tendres pistils,  
Les bandeaux soyeux de vos cils  
Vous caressent de grandes ombres.

Vos lèvres, déjà tout en fleur,  
Ont l'harmonieuse pâleur  
De la sensitive froissée,  
Et ce lys que rien n'outragea,  
Votre front se courbe déjà  
Sous l'orage de la pensée.

Vos regards sont si languissants  
Qu'à votre petit cœur je sens  
Saigner de secrètes blessures,  
Et parfois dans vos yeux pensifs

Je crois voir s'amasser, captifs,  
Tous les pleurs des amours futures.

Ah ! que ces pleurs silencieux  
Ne coulent jamais de vos yeux !  
Et ne voyez jamais éclore,  
Autour de vos cheveux flottants,  
De nos saisons que le printemps  
Et de notre jour que l'aurore !

Que rien n'emplisse de sanglots  
Votre âme pareille à ces flots  
Où Dieu lui-même se reflète !  
Parlez aux cieux, aux champs, aux bois  
Avec votre plus douce voix,  
Soyez heureuse, chère Odette !

Dites aux bosquets de rosiers :  
« Je veux que vous me le disiez  
Comment vos fleurs s'épanouissent,  
Et parmi de calmes amours  
Je veux que ma vie et mes jours  
Ainsi que vos roses fleurissent ! »

À la source dont le flot clair  
Boit le bleu transparent de l'air,  
Dites : « Je veux, ô flots sans nombre,  
Que mes jours coulent, comme vous,  
Sur un chemin facile et doux,  
À l'abri d'un feuillage sombre ! »

Au bel Ange qui suit vos pas :  
« Je veux que ma route ici-bas  
Ne soit qu'harmonie et sourires !  
Tel dans l'oasis du désert  
On entend parfois un concert  
De voix humaines et de lyres. »

Tous écouteront votre vœu !  
Vous parliez encore au bon Dieu

Hier dans les célestes féeries,  
Et vous devez encore savoir  
En quels mots se parlent au soir  
Un ange et des roses fleuries.

Juillet 1846.

## À Eugène Grangé

La fille du gai Thespis  
Est tout endormie  
Et penche son front de lys  
Sur sa main blêmie.  
Ses Bacchantes aux doux yeux  
Ne versent plus le vin vieux ;  
Assez de pleurs ! j'aime mieux  
L'amour de ma mie.

On dit que nous triomphons !  
Ô gâté facile,  
Où sont tes joyeux bouffons  
Venus de Sicile ?  
Les grands mots ont effrayé  
Ce peuple au manteau rayé  
Dont Molière a défrayé  
La verve docile !

Mais ta muse lace encore  
À son pied d'albâtre  
Le léger brodequin d'or  
Qui sied au théâtre.  
L'Amour est votre échanton,  
Il rit à votre moisson :  
Qu'il nous rende la chanson  
Rieuse et folâtre !

Que la Comédie au moins  
Ait son chant du cygne !  
Ah ! sans prendre tant de soins

Pour paraître digne,  
Son beau rire était si prompt !  
Ami, sans lui faire affront,  
Rien ne sied mieux à son front  
Qu'un rameau de vigne.

Mai 1855.

## À Jules de Prémарay

Lecteur, prompt à nous consoler,  
Toi qui sais encore voler  
Comme l'abeille, au miel attique,  
Ton enthousiaste rumeur  
Encourage le doux rimeur,  
Ô voix émue et sympathique !

Ô mon ami, c'est déjà vieux !  
Depuis dix ans, les envieux,  
Acharnés sur la même lime,  
Ensanglantent leurs yeux ardents,  
Et viennent se briser les dents  
Contre l'acier pur de ma rime.

Ô poésie ! ange fatal !  
Des fous marchent d'un pied brutal  
À travers tes Édens splendides,  
Comme, aux approches de la nuit,  
Par les déserts de fleurs s'enfuit  
Le troupeau des buffles stupides.

Mais croissez, pervenches et thym !  
Comme ces lueurs du matin  
Qu'enveloppent en vain des voiles,  
Ô symboles de mes amours !  
C'est vous seuls qui vivrez toujours,  
Printemps, lauriers, chansons, étoiles

Mai 1855

# Théophile Gautier

## I

Théophile Gautier ! poète  
Au regard limpide et vermeil,  
Dont l'œuvre fut un hymne en fête  
À la vie ivre de soleil !

À l'heure où la Mort en délire,  
Avec un regret insensé,  
Admire encore ton fier sourire  
Qu'elle éteint de son doigt glacé,

Pardonne-moi, maître des charmes,  
Dont l'esprit s'enfuit vers le ciel,  
Si tu vois mes yeux pleins de larmes  
Devant toi, songeur immortel.

Pardonne-moi si je te pleure,  
Car, ô maître, c'est l'humble ami  
Qui prie et sanglote à cette heure  
Auprès du lutteur endormi.

Mais ma propre fierté s'irrite  
De s'attrister en ces douleurs,  
Et je sais qu'un tel deuil mérite  
Bien autre chose que des pleurs !

Car, ô pur génie, âme immense  
Qu'emplissait la sainte beauté,  
À cet instant pour toi commence  
Une double immortalité.

Et tandis que de ta poitrine,  
Déployant son aile de feu,  
Ce qui fut la flamme divine  
S'envole et retourne vers Dieu,

Fier meurtrier de la nuit noire,  
Vainqueur du silence étouffant,  
Ton génie entre dans la gloire,  
Libre, superbe et triomphant.

Cependant que tes filles pleurent  
Et que tes fils sont pleins d'effroi,  
Mornes comme ceux qui demeurent  
Après des hommes tels que toi ;

Cependant qu'en ce triste baigne  
Songent leurs vivants désespoirs,  
Et cependant que ta compagne  
Pleure sous ses longs voiles noirs ;

Artiste, créateur sans tache,  
Sage et patient ouvrier,  
Souriante, la Muse attache  
Sur ton front le divin laurier.

Sereine et fixant sur ton livre  
Son regard clair comme un flambeau,  
À jamais elle te délivre  
De l'épouvante du tombeau.

Et l'envie aux dents de couleuvre  
À beau se plaindre et crier : Non !  
Elle fait briller sur ton œuvre  
Luxuriante, et sur ton nom,

L'éclat lumineux et féérique,  
Le flamboiement mélodieux  
Qui sied au poète lyrique  
Dans son triomphe radieux ;

Et s'éveillant sous son doigt rose,  
Chanteur illustre et vénéré,  
Les clartés de l'apothéose  
Ruissellent sur ton front sacré !



Déjà la France, à qui nous sommes,  
Douce mère frappée au flanc,  
Dans le troupeau de ses grands hommes  
Choisit ta place au premier rang ;

Et, te célébrant dans ses veilles,  
Elle te bénit, fils pieux,  
D'avoir égalé les merveilles  
Qu'enfantèrent nos grands aïeux.

Ô fils d'Orphée et de Pindare,  
Instruit par eux dans l'art des vers,  
Qu'elle est belle, en ce siècle avare,  
Ton œuvre aux cent aspects divers !

Ta jeune maîtresse la Rime,  
Qui fait toujours ce que tu veux,  
Te donne, prodigue sublime,  
Les diamants de ses cheveux ;

Elle t'offre ces pierreries  
Qui semblent transir et brûler,  
Et l'on voit leurs flammes fleuries  
Dans ton poème étinceler.

Statuaire, que le vil piège  
De la chair appelait en vain,  
Tu sais du marbre au flanc de neige  
Faire jaillir un corps divin,

Et ravir à la nuit fatale  
Son frissonnement enchanté,  
Et le vêtir, forme idéale,  
D'une invincible chasteté.

Et la Nature, ô coloriste !  
Te laisse prendre ses trésors :

Rubis, hyacinthe, améthyste,  
Et les bleus saphirs et les ors ;

Et, par ton génie animées,  
Tu fais, pour enchanter nos yeux,  
Avec ces matières charmées  
Un mélange mystérieux !

Russie, Égypte, Espagne, Grèce,  
Où les grands Dieux vivent encore,  
On voit, si tu veux qu'il paraisse,  
Tout le prodigieux décor :

Vertes forêts, plaines moroses,  
Mers d'azur aux charmants reflets,  
Pics géants de neige, ciels roses,  
Montagnes aux flancs violets ;

Et les grandes architectures,  
Où tous les arts sont mariés,  
Développent leurs lignes pures  
Et leurs détails coloriés,

Temple à la blanche colonnade,  
Burg dont l'herbe envahit la cour,  
Cathédrale, palais de jade,  
Alhambra découpant le jour !

En ce décor passent et vivent  
Des rois, des guerriers, des amants,  
Les justes, et ceux que poursuivent  
Les ailes des noirs Châtiments ;

Toute la folle engeance humaine  
Dont le Destin fait son jouet,  
Tous les mortels tremblants que mène  
Amour avec son cruel fouet ;

Et surtout, mille, mille femmes  
Montrant sur leurs mates pâleurs



L'or mariant ses belles gammes  
Ou les riants colliers de fleurs ;

Vierges priant dans leurs alcôves,  
Et folles aux regards surpris  
Dénouant leurs crinières fauves  
Sur les rouges damas fleuris ;

Les unes pleurant comme un cygne,  
D'autres avec l'air irrité,  
Mais toutes laissant voir le signe  
De l'irrésistible Beauté.



La Beauté ! c'est le seul poème  
Que tu chantas sous le ciel bleu,  
Grand porteur de lyre, et toi-même  
Tu fus sage et beau comme un dieu.

Sans que rien jamais la courrouce,  
Un regard calme et contempteur  
Brillait dans ta prunelle douce ;  
On eût dit qu'un divin sculpteur,

Dans son jardin planté de vignes,  
Épris du beau comme du bien,  
Avait pétri les nobles lignes  
De ton visage olympien.

Ta barbe légère et farouche  
Tombait, soyeuse, en s'effilant,  
Pour encadrer ta belle bouche  
Aussi rouge qu'un fruit sanglant,

Et comme au Zeus de l'ode ancienne  
Qui songe aux éternels devoirs,  
Ta chevelure ambrosienne  
Ruisselait en brillants flots noirs.

Sur ton large visage austère  
Quelle douceur, mais quel mépris  
Pour tous les hochets de la terre  
Auxquels on attache du prix !

Rhéteurs aux démarches hautaines  
Bâtissant un néant profond,  
Et se penchant vers les fontaines  
Pour remplir des urnes sans fond ;

Orateurs dévorés de fièvre,  
Dans le carrefour éhonté  
Baisant de leur ardente lèvre  
L'ignoble Popularité ;

Amants de l'or, pourris de plaies,  
Monnayant l'angoisse et les pleurs,  
Blêmes, et comptant des monnaies  
Dans la nuit, comme les voleurs ;

Ineptes don Juans de romance,  
Sous ses haillons d'or, en plein jour,  
Adorant tous, en leur démence,  
Le spectre fardé de l'Amour ;

Maîtres des Odes éclatantes,  
Se résignant au rire amer  
Pour des foules plus inconstantes  
Que le flot fuyant de la mer ;

Ô pasteur des rythmes sans nombre,  
Comme tu regardais ces fous  
Acharnés à l'ombre d'une ombre,  
Avec un air pensif et doux.

Toi qui t'asseyais sous un arbre  
Eu plaignant le cerf aux abois !  
Toi, l'amant des Nymphes de marbre  
Et de la source dans les bois,

Qui donnais la richesse vile  
Et tout leur or matériel  
Pour une âpre strophe d'Eschyle,  
S'envolant terrible en plein ciel !

Toi qui, dans ton cœur invincible,  
N'eus pas d'autre rêve étoilé  
Que de lire la grande bible  
Et de voir dans le ciel fermé !

Toi qui, dans ta candeur sincère,  
Souriais, ignorant du mal,  
Et qui remplissais ton grand verre  
Avec le vin de l'Idéal !

#### IV

Reprends-les, ce divin sourire  
Et ce verre où ta lèvre but,  
Car voici l'heure de te dire,  
Maître, non : Adieu, mais : Salut !

Oui, sois le bienvenu, poète,  
Parmi ceux que nomme les siens  
La Muse qui fut leur conquête ;  
Car tu ne t'en vas pas, tu viens !

Fier de ton renom qui te vante,  
Tu viens vers la postérité,  
Ayant sur ta lèvre vivante  
L'inéluctable vérité,

Et dans ta main mystérieuse  
Apportant, vainqueur du tombeau,  
Toute une œuvre victorieuse  
Où resplendit l'éclat du Beau !

Au festin de la poésie,  
Où chacun, levant son bras nu,

Boit le nectar et l'ambroisie,  
Ô chanteur, sois le bienvenu !

Toi qui, pareil à Véronèse,  
Parmi les salins et les fleurs,  
Fais resplendir en ta fournaise  
Les femmes aux belles couleurs !

Toi qui, dans un temps qui végète,  
Nous fais songer aux chœurs dansants  
Qui bondissaient sur le Taygète,  
Avec tes vers éblouissants !

Toi qui, savant aux hardiesses,  
Peux, comme Myron et Scyllis,  
Tailler l'image des Déesses  
Dans le marbre pareil au lys !

Toi qui sus donner à la prose  
Le prisme durable et charmant  
Que traverse un éclair de rose,  
Et le poli du diamant !

Toi qui répands de ta main pleine  
Toute une riche floraison !  
Dernier fils du chantre d'Hélène !  
Âme, sagesse, esprit, raison,

Amant du beau, du vrai, du juste,  
Entre parmi les Dieux de l'art,  
Et viens prendre ta place auguste  
Entre Rabelais et Ronsard !

23-24 octobre 1872.

## À Alfred Dehodencq

Tenir la lumière asservie  
Lorsqu'elle voudrait s'envoler,  
Et voler  
À Dieu le secret de la vie ;

Pour les mélanger sur des toiles  
Dérober même aux cieux vengeurs  
Leurs rougeurs  
Et le blanc frisson des étoiles ;

Comme on cueille une fleur éclose,  
Ravir à l'Orient en feu  
Son air bleu  
Et son ciel flamboyant et rose :

Pétrir de belles créatures,  
Et sur d'éblouissants amas  
De damas  
Éparpiller des chevelures ;

Inonder de sang le Calvaire  
Ou jeter un éclat divin  
Sur le vin  
Qu'un buveur a mis dans son verre

Se réjouir des pierreries,  
Et jeter le baiser vermeil  
Du soleil  
Jusque sur les rouges tueries ;

Créer des êtres, et leur dire :  
« Misérables, c'est votre tour !  
Que l'Amour  
De sa folle main vous déchire ; »

Enfin pour ce monde risible  
Forçant la couleur à chanter,  
L'enchanter  
Par une musique visible,

Voilà vraiment ce que vous faites.  
Peintres ! qui pour nous préparez  
Et parez  
Sans repos d'éternelles fêtes !

Ouvriers, inventeurs, génies !  
Par un miracle surhumain,  
Votre main  
Réalise ces harmonies  
Où la couleur qui se déploie  
En accords de la nuit vainqueurs,  
Dans nos cœurs  
Fait jaillir des sources de joie.  
Et nos fronts sont baignés d'aurore.  
Mais vous, par un retour fatal,  
L'Idéal  
Vous martyrise et vous dévore  
Et vos enchantements sublimes,  
Vous les payez de votre chair ;  
Il est cher,  
Le feu qu'on vole sur les cimes !  
Si tu montas avec délice  
L'escalier bleu des paradis  
Interdits,  
Un inexprimable supplice  
Te punit, ô rêveur étrange  
Qui sus donner l'illusion  
Du rayon  
De lumière où s'envole un Ange ;  
Et lorsque tout le ciel flamboie  
Dans ta prunelle ivre d'amour,  
Un vautour  
Vient manger ton cœur et ton foie.

24 novembre 1872.

## Les muses au tombeau

Près de la pierre close  
Sous laquelle repose

Théophile Gautier,  
(Non tout entier,

Car par son œuvre altière  
Ce dompteur de matière  
Est comme auparavant  
Toujours vivant,)

Regardant cette tombe  
De leurs yeux de colombe,  
Les Muses vont pleurant  
Et soupirant.

Toutes se plaignent : celle  
Dont l'œil sombre étincelle  
Et qui réveille encore  
Le clairon d'or,

Celle que le délire  
Effréné de la Lyre  
Livre aux jeux arrogants  
Des ouragans,

Celle qui rend docile  
La flûte de Sicile  
Et tire du roseau  
Des chants d'oiseau,

Celle qui, dans son rêve  
Farouche, porte un glaive  
Frissonnant sur son flanc  
Taché de sang,

Et celle qui se joue  
Et pour orner sa joue  
Prend aux coteaux voisins  
Les noirs raisins,

Et la plus intrépide,  
La Nymphé au pied rapide,

Celle qui, sur les monts  
Où nous l'aimons,

Par sa grâce savante,  
Fait voir, chanson vivante,  
Tous les rythmes dansants  
Et bondissants.

Oui, toutes se lamentent  
Et pieusement chantent  
Dans l'ombre où leur ami  
S'est endormi.

Car il n'en est pas une  
Qui n'ait eu la fortune  
D'obtenir à son tour  
Son fier amour ;

Pas une qu'en sa vie  
Il n'ait prise et ravie  
Par un chant immortel  
Empli de ciel !

Ses pas foulaient ta cime,  
Mont neigeux et sublime  
Où nul Dieu sans effroi  
Ne passe ; et toi,

Fontaine violette,  
Il a vu, ce poète,  
Errer dans tes ravins  
Les chœurs divins !

Et toi, monstre qui passes  
À travers les espaces,  
Usant ton sabot sur  
Les cieus d'azur,

Cheval aux ailes blanches  
Comme les avalanches,



Tu prenais ton vol, l'œil  
Ivre d'orgueil,

Quand sa main blanche et nue  
T'empoignait sous la nue,  
Ainsi que tu le veux,  
Par les cheveux !

Mais, ô Déesses pures,  
Ornez vos chevelures  
De couronnes de fleurs,  
Séchez vos pleurs !

Car le divin poète  
Que votre voix regrette  
Va sortir du tombeau  
Joyeux et beau.

Les Odes qu'il fit naître  
Lui redonneront l'être  
À leur tour, et feront  
Croître à son front

Victorieux de l'ombre,  
L'illustre laurier sombre  
Que rien ne peut faner  
Ni profaner.

Toujours, parmi les hommes,  
Sur la terre où nous sommes  
Il restera vivant,  
Maître savant

De l'Ode cadencée,  
Et sa noble pensée  
Que notre âge adora,  
Joyeuse, aura

Pour voler sur les lèvres  
Que brûleront les fièvres

De notre humanité,  
L'éternité !

Jeudi, 7 novembre 1872.

# Améthystes

## NOUVELLES ODELETTES AMOUREUSES COMPOSÉES SUR DES RYTHMES DE RONSARD

*On sait que le prince des poètes décréta la suppression de l'hiatus et l'entrelacement régulier des rimes masculines et féminines, mais, par malheur, on a été plus royaliste que le roi en se privant de certains rythmes exquis, ou compose seulement de rimes d'un seul sexe, ou offrant des rencontres de rimes diverses du même sexe.*

*Notice sur Ronsard.*

À MARIE

### Les baisers

Plus de fois, dans tes bras charmants  
Captif, j'ai béni mes prisons,  
Que le ciel n'a de diamants ;  
Et pour tes noires trahisons  
J'ai versé plus de pleurs amers  
Que n'en tient le gouffre des mers.

Mes chants ailés, je te les dois !  
Plus haineuse que les bourreaux,  
Mon cœur a saigné sous tes doigts ;  
Mais que de fois, comme un héros  
Qui vient de voler son trésor,  
J'ai dormi sur tes cheveux d'or !

Tu m'as versé le vin du ciel !  
Et mes maux seront pardonnés  
À ton désœuvrement cruel,  
Si les baisers que m'a donnés  
Ta lèvre pareille à des fleurs  
Sont aussi nombreux que mes pleurs.

Nice, février 1861.

## Caprice

Quand je baise, pâle de fièvre,  
Ta lèvre où court une chanson,  
Tu détournes les yeux, ta lèvre  
Reste froide comme un glaçon,  
Et, me repoussant de tes bras,  
Tu dis que je ne t'aime pas.

Mais si je dis : Ce long martyre  
M'a brisé, je romps mon lien !  
Tu réponds avec un sourire :  
Viens à mes pieds ! tu le sais bien,  
Ma chère âme, que c'est ton sort  
De m'adorer jusqu'à la mort.

Février 1861.

## Inviolata

Avec ces traits harmonieux, pareils  
À ceux des Nymphes pures,  
Et ce teint rose et ces anneaux vermeils  
Entre les chevelures,

Avec les noirs sourcils et les grands cils  
Dont l'ombre solennelle  
Se joue, orgueil de tes regards subtils,  
Sur ta vague prunelle,

Ta beauté, lys exalté, vêtement  
Joyeux, que rien n'offense,

Garde, malgré l'épanouissement,  
Comme un duvet d'enfance.

Telle Artémis éveille les chasseurs  
Dans la forêt sonore  
Et parmi nous tu n'as pas d'autres sœurs  
Que la neige et l'aurore.

Pareille aux Dieux, dont le généreux flanc,  
Qu'un parfum rassasie,  
Sentait courir sous la chair, non du sang,  
Mais un flot d'ambrosie,

On voit frémir un rayon embaumé  
Sur ton sein d'héroïne,  
Et l'on sent bien que ton corps est formé  
D'une essence divine.

Comme Cypris, qui porte un ciel d'amour  
Dans son âme étoilée,  
Et qui, malgré ses délires d'un jour,  
Demeure inviolée,

Cruelle et rose et répandant l'effroi,  
Femme au front de Déesse,  
Tu sais que rien ne peut faner en toi  
L'immortelle jeunesse.

Tu vois nos maux d'un œil indifférent,  
Car tes attraits insignes  
Sont invaincus plus que l'eau du torrent  
Et la plume des cygnes ;

Et tant d'amours, hélas ! faits pour flétrir  
Leur fraîcheur matinale,  
Ô mon trésor, n'ont pas pu défleurir  
Ta grâce virginale.

Février 1861.

## En silence

Oui, lève encore ton sourcil noir !  
Oui, puisque tu le veux, j'oublie  
Ce vin amer du désespoir,  
Ce vin noir dont j'ai bu la lie,  
Et tranquillement je m'enivre  
Du bonheur de te sentir vivre.

Mon cœur brûlé d'un long souci,  
Tu le veux, s'emplira de joie.  
Laisse-moi me coucher ainsi  
À côté du coussin de soie  
À Heurs d'or, où ton pied se pose  
Fier, avec ce talon de rose !

Laisse-moi regarder longtemps  
En silence, comme un avare,  
Tes grands cheveux, d'or éclatants,  
Ta prunelle, ce joyau rare  
Qu'une frange noire protège,  
Et ton sein ! et ton sein de neige !

Février 1881.

## Nuit d'étoiles

La nuit jette sur la dune  
Ses diamants comme un roi,  
Elle est blanche comme toi,  
Sous les doux rayons de lune.

Tes yeux, ô magicienne,  
Confondent leur ciel obscur  
Avec l'implacable azur  
De la mer Tyrrhénienne.

Mille fleurs s'épanouissent  
Près de son riant bassin,

De même que sur ton sein  
De folles roses fleurissent.

Elle sait, la Nuit sacrée,  
Mère des enchantements,  
De quels épouvantements  
J'ai l'âme encore déchirée.

Ô saphir ! azur sans voiles !  
Ô calme délicieux !  
La mer est comme les cieux  
Resplendissante d'étoiles.

Mais de ta bouche fleurie,  
Pour calmer ce mal cuisant  
Tu me baises en disant  
Que ma blessure est guérie.

Février 1861.

## Le rossignol

Vois, sur les violettes  
Brillent, perles des soirs,  
De fraîches gouttelettes !  
Entends dans les bois noirs,  
Frémissements de son vol,  
Chanter le rossignol.

Reste ainsi, demi-nue,  
À la fenêtre ; viens,  
Mon amante ingénue ;  
Dis si tu te souviens  
Des mots que tu m'as dits,  
Naguère, au paradis !

La lune est radieuse ;  
La mer aux vastes flots,  
La mer mélodieuse  
Pousse de longs sanglots

De désir et d'effroi,  
Comme moi ! comme moi !

Mais non, tais-toi, j'admire,  
À tes genoux assis,  
Ta lèvre qui soupire,  
Tes yeux aux noirs sourcils !  
C'était hier ! je veux  
Dénouer tes cheveux.

Ô toison ! ô parure  
Que je caresse encore !  
Non, tu n'es pas parjure,  
Ma belle aux cheveux d'or,  
Mon ange retrouvé !  
J'étais fou. J'ai rêvé.

Juin 1860.

## Reste belle

Que ton feu me dévore !  
Plaisir ou bien effroi,  
Tout me ravit ; j'adore  
Tout ce qui vient de toi,  
Et la joie ou les larmes  
Tout a les mêmes charmes.

Ta voix qui se courrouce,  
Quand j'en étais sevré,  
Pourtant semble plus douce  
À mon cœur enivré  
Que les chansons lointaines  
Qui tombent des fontaines.

Garde ta barbarie,  
Tes méchants désaveux ;  
Tu ne peux, ma chérie,  
Empêcher tes cheveux,



Où le soleil se mire,  
De vouloir me sourire !

Tes pensives prunelles  
Ont emprunté des cieux  
Leurs splendeurs éternelles ;  
Ton front délicieux  
Prend en vain l'air morose,  
Ta bouche est toujours rose

Malgré tes forfaitures,  
Les roses de l'été  
Ornent de lueurs pures  
Ta sereine beauté  
À ta haine rebelle.  
Il suffit, reste belle !

Non, ta grâce de femme  
Rien ne peut la ternir ;  
Elle est un sur dictame,  
Et tu vins pour tenir  
La quenouille d'Omphale  
Dans ta main triomphale

Février 1861.

## Printemps d'Avril

Ma mie, à son toit fidèle,  
La frétilante hirondelle  
Revient du lointain exil.  
Déjà le long des rivages  
S'égaie un sylphe subtil,  
Qui baise les fleurs sauvages :  
Voici le printemps d'Avril !

C'est le moment où les fées,  
De volubilis coiffées,  
Viennent, au matin changeant,  
Sur le bord vert des fontaines,

Où court le flot diligent,  
Charmer les biches hautaines  
De leurs baguettes d'argent.

Elles dansent à l'aurore  
Sur l'herbe, où les suit encore  
Un troupeau de nains velus.  
Ne va pas, enfant sereine,  
Au fond des bois chevelus ;  
Elles te prendraient pour reine,  
Et je ne te verrais plus !

Avril 1860.

## Tisbe

En cet habit d'étoffe ancienne,  
Tu sembles, au siècle des cours,  
Une noble Vénitienne.  
Cette dentelle aux mille jours  
Est un nid fait pour les Amours :  
Wateau, de la grâce idolâtre,  
T'eût peinte en tes riches atours  
Avec ce manteau de théâtre.

C'est vers vous, les enchanteresses,  
Que l'oiseau bleu tourne son vol !  
À présent déroule ces tresses,  
Jette ces perles sur ton col ;  
Donne ta voix de rossignol  
À Tisbe, l'ange aux mains fiévreuses,  
Car c'est elle, avec doña Sol,  
Qui sont toujours nos amoureuses.

Février 1861.

## Le charme de la voix

Quand s'élancent leurs strophes d'or.  
Il faut aux Odes qu'on admire,

Pour leur faire prendre l'essor,  
Les instruments et leur délire.  
Mais toi, mais toi, tu peux les lire !  
Car la Muse l'aime, et tu vois  
Qu'elle n'a plus besoin de lyre  
Avec les chansons de ta voix.

Ta grave, ta charmante voix,  
Pure comme un cristal féérique,  
Est parfois si douce ! et parfois  
Brûlante comme un vent d'Afrique.  
Telle, à son rythme symétrique  
Prêtant les colères des Dieux,  
Sappho, la déesse lyrique,  
Parlait aux flots mélodieux.

Février 1861.

## Vers saphiques

Ma foi, mon espoir, mes chants fiers et doux,  
Je t'ai tout donné, jusqu'à mon courroux.  
Ce n'est pas assez, dit ton cœur jaloux.  
Il a bien raison !

Il me faut bénir ta blonde toison,  
Tes beaux yeux armés pour la trahison,  
Et ton sein de neige, et le noir poison  
Qu'a versé ta main !

Je les bénirai ! cher ange inhumain,  
Fleurisse ta bouche au riant carmin !  
Et toi, si ton pied le trouve en chemin,  
Foule aux pieds mon cœur.

Oui, sers de complice au passant moqueur,  
Et du noir oublié rapsode vainqueur,  
Mes vers frémissants chanteront en chœur  
Ton nom adoré.

Jusqu'aux astres clairs je l'emporterai,  
Et mon luth, peut-être un jour admiré,  
Fera que l'éclat de ton front doré  
Demeure immortel.

Puisse-t-il, flambeau de mon cher autel,  
Éblouir de feu les divins sommets,  
Et sur les piliers de saphir du ciel  
Briller à jamais.

Février 1861.

## Apothéose

C'est bien fait, ô ma sœur,  
Et je succombe,  
Mais avec la douceur  
D'une colombe.

En noyant ma raison  
Dans mon extase,  
J'ai béni le poison  
Et le beau vase.

Même, j'ai traversé  
Sans épouvante  
L'heure où tu m'as versé  
L'horreur vivante.

J'ai bu le flot profond  
Avec délice ;  
L'ivresse était au fond  
Du noir calice.

Je te donne à présent,  
(Car je t'adore !)  
Le laurier verdissant  
Qui me décore.

Arraché par mes vers  
À l'onde noire,

Mes chants à l'univers  
Diront ta gloire.

Près du ciel azuré  
Qui nous menace,  
Joyeux, je t'assoierai  
Sur le Parnasse.

Là, recueillant le fruit  
De mon délire,  
Ta voix sera le bruit  
Que fait ma lyre ;

Et tu joueras, enfant  
Né de Thalie,  
Dans le flot triomphant  
De Castalie.

Dans les bois écartés,  
Ces lèvres roses  
Jetteront des clartés  
D'apothéoses ;

Mon sang versé par jeu,  
Sainte blessure !  
Sera la pourpre en feu  
De ta chaussure ;

Et, comme en ce dessein  
Je t'ai choisie,  
Tu laveras ton sein  
Dans l'ambroisie.

Mais, couronnant ton front  
Pur de souillure,  
Des rayons d'or seront  
Ta chevelure ;

Et tes yeux, où sourit  
Ma douleur monte,

Refléteront l'esprit  
Qui me transporte.

Ô ma divinité  
Victorieuse,  
Pendant l'éternité  
Mystérieuse,

Tes yeux, insoucieux  
De nos désastres,  
Seront comme des cieux  
Éclatants d'astres.

Février 1661

# Rimes dorées

## Au lecteur

Ces Rimes qui, pour la plupart, avaient brillé dans mon esprit avant celles des *Occidentales*, étaient comme dorées en effet par ces rayons de soleil couchant qui ont parfois la splendeur joyeuse d'une aurore. Au moment où je chantais ainsi, nous n'avions pas encore au flanc la blessure qui toujours s'irrite et saigne. Déjà enfuie loin de moi, la Jeunesse me laissait voir encore son lumineux sourire et le bout rose de la draperie qui traîne derrière elle ; et si ma pensée était troublée obscurément par les affres de ce qui devait venir, je me rassurais, comme tous l'ont fait, en songeant à ce qu'il y a de vivace dans le miraculeux génie de la France. Parmi les feuillets épars de ce recueil, je relis, hélas ! dans le poème intitulé : *La Lyre dans les Bois*, une strophe où je parlais de la victoire avec un dédain qui aujourd'hui m'arrache des larmes. Nous étions bien heureux alors, ou bien dégoûtés, et le temps devait venir si vite où cette victoire, méprisée naguère, nous l'appellerions avec des cris désespérés ! Mais, c'est la loi fatale et sans exception, l'avenir qui, lorsqu'il était éloigné encore, nous apparaissait visible dans la clarté, se voile et disparaît à nos yeux quand il s'approche et quand il va devenir le présent. En composant ces petits poèmes, embellis souvent par une allégresse triomphale, je ne me doutais plus que les jours accouraient où j'aurais l'épouvantable occasion d'écrire les *Idylles prussiennes*.

T.B.

Paris, le 5 mai 1873.

## L'aube romantique

*À CHARLES ASSELINEAU*

Mil huit cent trente ! Aurore  
Qui m'éblouis encore,  
Promesse du destin,  
Riant matin !

Aube où le soleil plonge !  
Quelquefois un beau songe  
Me rend l'éclat vermeil  
De ton réveil.

Jetant ta pourpre rose  
En notre ciel morose,  
Tu parais, et la nuit  
Soudain s'enfuit.

La Nymphé Poésie  
Aux cheveux d'ambrosie  
Avec son art subtil  
Revient d'exil ;

L'Ode chante, le Drame  
Ourdit sa riche trame ;  
L'harmonieux Sonnet  
Déjà renaît.

Ici rugit Shakespeare,  
Là Pétrarque soupire ;  
Horace bon garçon  
Dit sa chanson,

Et Ronsard son poème,  
Et l'on retrouve même  
L'art farouche et naïf  
Du vieux Baïf.

Tout joyeux, du Cocyte  
Rabelais ressuscite,



Pour donner au roman  
Un talisman,

Et l'amoureuse fièvre  
Qui rougit notre lèvre  
Défend même au journal  
D'être banal !

La grande Architecture,  
Prière sainte et pure  
De l'art matériel,  
Regarde au ciel ;

La Sculpture modèle  
Des saints au cœur fidèle  
Pareils aux lys vêtus  
De leurs vertus,

Et la Musique emporte  
Notre âme par la porte  
Des chants délicieux  
Au fond des cieux.

Ô grand combat sublime  
Du Luth et de la Rime !  
Renouveau triomphal  
De l'Idéal !

Hugo, sombre, dédie  
Sa morne tragédie  
Aux grands cœurs désolés,  
Aux exilés,

À la souffrance, au rêve.  
Il embrasse, il relève  
Et Marion, hélas !  
Et toi, Ruy-Blas.

Et déjà, comme exemple,  
David, qui le contemple,  
Met sur son front guerrier  
Le noir laurier.

George Sand en son âme  
Porte un éclair de flamme ;  
Musset, beau cygne errant,  
Chante en pleurant ;

Balzac, superbe, mène  
La Comédie Humaine  
Et nous fait voir à nu  
L'homme ingénu ;

Pour le luth Sainte-Beuve  
Trouve une corde neuve ;  
Barbier lance en grondant  
L'Iambe ardent ;

La plainte de Valmore  
Pleure et s'exhale encore  
En sanglots plus amers  
Que ceux des mers,

Et, sur un mont sauvage,  
L'Art jaloux donne au sage  
Théophile Gautier  
Le monde entier.

En ces beaux jours de jeûne,  
Karr a plus d'amour jeune  
Qu'un vieux Rothschild pensif  
N'a d'or massif ;

De sa voix attendrie  
Gérard dit la féerie  
Et le songe riant  
De l'Orient ;

Les Deschamps, voix jumelles,  
Chantent : l'un a des ailes,  
L'autre parle à l'écho  
De Roméo.

Frédéric ploie et mène  
En tyran Melpomène  
Et la grande Dorval  
L'a pour rival ;

Berlioz, qui nous étonne,  
Avec l'orage tonne,  
Et parle dans l'éclair  
À Meyerbeer ;

Préault, d'un doigt fantasque,  
Fait trembler sur un masque  
L'immortelle pâleur  
De la Douleur,

Tandis qu'à chaque livre  
Johannot, d'amour ivre,  
Prête un rêve nouveau  
De son cerveau.

Pour Boulanger qui l'aime,  
Facile, et venant même  
Baiser au front Nanteuil  
Dans son fauteuil,

La Peinture en extase  
Donne la chrysoprase  
Et le rubis des rois  
À Delacroix.

Daumier trouve l'étrange  
Crayon de Michel-Ange  
– Noble vol impuni ! –  
Et Gavarni

Court, sans qu'on le dépasse,  
Vers l'amoureuse Grâce  
Qu'à l'Esprit maria  
Devéria !

Mais, hélas ! où m'emporte  
Le songe ! Elle est bien morte  
L'époque où nous voyions  
Tant de rayons !

Où sont-ils ? les poètes  
Qui nous faisaient des fêtes,  
Ces vaillants, ces grands cœurs,  
Tous ces vainqueurs,

Ces soldats, ces apôtres ?  
Les uns sont morts. Les autres,  
Du repos envieux,  
Sont déjà vieux.

Leur histoire si grande  
N'est plus qu'une légende  
Qu'autour du foyer noir  
On dit le soir,

Et ce collier illustre  
Qu'à présent touche un rustre,  
Sème ses grains épars  
De toutes parts.

Hamlet qu'on abandonne  
Est seul et sans couronne  
Même dans Elseneur :  
Adieu l'honneur

De l'âge romantique ;  
Mais de la chaîne antique  
Garde-nous chaque anneau,  
ASSELINÉ !

Comme le vieil Homère  
Savamment énumère  
Les princes, les vassaux  
Et leurs vaisseaux,

Redis-nous cette guerre !  
Les livres faits naguère  
Selon le rituel  
De Renduel,

Fais-les voir à la file !  
Jusqu'au Bibliophile  
Montrant page et bourrel,  
Jusqu'à Borel ;

Car tu sais leur histoire  
Si bien que ta mémoire  
N'a pas même failli  
Pour Lassailly.

Donc, toi que je compare  
Au Héraut, qui répare  
Le beau renom des vers  
Par l'univers,

Dis-nous MIL HUIT CENT TRENTE,  
Époque fulgurante,  
Ses luttes, ses ardeurs  
Et les splendeurs

De cette apocalypse,  
Que maintenant éclipse  
Le puissant coryza  
De Thérèse !

Car il est beau de dire  
À notre âge en délire  
Courbé sur des écus :  
« Gloire aux vaincus. »

Envahi par le lierre,  
Le château pierre à pierre  
Tombe et s'écroule ; mais  
Rien n'a jamais

Dompté le fanatisme  
Du bon vieux romantisme.

De ce Titan du Rhin  
Au cœur d'airain,

21 Juillet 1866.

## La lyre dans les bois

### PETIT PROLOGUE POUR UNE SYMPHONIE COMIQUE

I

Le musicien, fils des Dieux,  
Est maître absolu de notre âme,  
Et dans l'Infini radieux  
Il l'emporte en son vol de flamme.

Il est le maître, il est le roi,  
Sans fusils ni canons de cuivre,  
Sans batailles pâles d'effroi ;  
Dès qu'il ordonne, il faut le suivre.

Donc, – il le veut, – partons, fuyons,  
Quittons pour ses apothéoses  
Cette fête où dans les rayons  
Resplendissent les lèvres roses ;

Cette fête aux aspects charmants  
Où parmi les flammes fleuries  
Brillent les éblouissements  
Des femmes et des pierreries.

Il va, le chanteur inspiré :  
Suivons-le d'un vol énergique  
Au loin, sous le ciel azuré,  
Dans la grande forêt magique ;

Au bois, où se mêlent encore  
Sous les ombres silencieuses

Le divin rire aux notes d'or  
Et les larmes délicieuses ;

Où du sein des antres profonds  
Les oiseaux donnent la réplique  
À des virtuoses bouffons  
Jouant un air mélancolique.

Là, comme un seigneur espagnol,  
Tandis que Vénus étincelle,  
Le mélodieux rossignol  
Se plaint d'amour à la crécelle.

Puis, dans un triste adagio,  
La trompette gémit et pleure  
Sur notre époque d'agio  
Que jamais un rêve n'effleure !

Caille, coucou, dans le verger  
Tout s'évertue et bat des ailes ;  
Et celle qui d'un pied léger  
Bondit sur les herbes nouvelles,

La Danse, folle du tambour,  
Brisant le lien qui la sangle,  
Bondit, haletante d'amour,  
Et s'envole avec le triangle !



Voix, parlez aux rameaux flottants ;  
Musique, enchante la ravine !  
Tenez, mesdames, de tout temps  
Ce fut de même, j'imagine,

Sur l'herbe et dans les noirs ravins  
Et parmi la feuillée obscure,  
Un échange de chants divins  
Entre la Lyre et la Nature !

Au temps où les bêtes pleuraient,  
Dans la sainte nature fée  
Les lions soumis adoraient  
Un chanteur qu'on nommait Orphée.

Car (dans mon rêve je le vois  
Éveillant les autres sonores)  
Il avait dans sa grande voix  
L'éblouissement des aurores,

La profondeur des cieux, le son  
Qui monte des sphères sacrées,  
L'horreur des bois et le frisson  
Des étoiles enamourées.

À l'Opéra l'on eût sifflé,  
Mais les panthères et la lice,  
N'ayant pas sur elles de clé,  
N'y cherchaient pas tant de malice,

Et les tigres dans les déserts  
Dédaignaient la façon banale  
De bâiller à tous les beaux airs, –  
N'ayant pas de loge infernale.

Dans l'ombre des rochers épars  
Ou groupés sous un noir mélèze,  
Les onces et les léopards  
Tout bonnement se pâmaient d'aise ;

En ces temps naïfs, aucun d'eux  
N'avait peur de paraître bête,  
Et de leurs bons mufles hideux  
Ils léchaient les pieds du poète.



Oh ! s'envoler comme Ariel !  
Quitter la terre avec délire,



Prêter l'oreille aux voix du ciel  
Et ne pas dédaigner la Lyre !

Pauvres gens, – qui nous enivrons  
D'entendre une horrible Victoire  
Mugir avec les noirs clairons, –  
Ce serait notre seule gloire !

Dans ce cas-là, si nous voulions,  
Nous aurions peut-être, je pense,  
Autant d'est que les lions :  
Ce serait notre récompense.

Rappelez-vous ce mot vanté  
De Shakespeare, qui divinise  
Le doux clair de lune enchanté :  
C'est dans LE MARCHAND DE VENISE.

Lorenzo, qui sur tous les tons  
Peignait son amour jeune et folle,  
Dit à sa maîtresse : « Écoutons  
La musique, » ô sainte parole !

Et voici que les deux amants  
Écoutent dans la nuit sans voiles  
Les purs concerts des instruments  
Se mêler au chant des étoiles.

Oh ! puisque le musicien,  
Nous emportant dans l'harmonie,  
Nous prend, libres de tout lien,  
Sur les ailes de son génie ;

Puisque, nous enivrant d'accords,  
Nous pouvons avec un sourire  
Entendre la harpe et les cors,  
Comme les amants de Shakespeare,

Faisons comme eux : envolons-nous  
Au-delà du monde physique,

Et, comme dit en mots si doux  
Le maître, « Écoutons la musique ! »

Mai 1867.

## Une fête chez Gautier

I

Hier, – doux remède à nos maux ! –  
Thalie, ivre et fuyant la prose,  
Chez le poète des ÉMAUX  
Avait planté sa tente rose.

Le Caprice, qu'il a chanté,  
Riait, sylphe au léger costume,  
Coiffé du tricorne enchanté,  
Et caressait Pierrot posthume.

Rayée en façon de satin,  
Une salle en toile, folâtre  
Comme un habit de Mezzetin,  
Enfermait le petit théâtre.

D'ailleurs, un luxe oriental,  
Pour la Muse qu'on divinise,  
Mirait un lustre de cristal  
Dans un beau miroir de Venise.

S'il faut vous dire quels témoins  
Encombraient ce frêle édifice,  
L'assemblée était certes moins  
Nombreuse qu'au feu d'artifice.

Élégante comme il convient  
Pour écouter la Poésie  
Quand ce bel Ange nous revient,  
Elle était illustre et choisie.

Tant de beaux yeux, couleur des soirs  
Ou de l'or pur ou des pervenches,  
Faisaient passer les habits noirs  
Masqués par des épaules blanches.

La littérature y comptait,  
L'ancienne aussi bien que la neuve,  
Si bien que Dumas fils était  
Assis auprès de Sainte-Beuve.



En dépit d'un siècle traînard,  
On avait omis la Musique,  
Par la raison que c'est un art  
Trop matériel et physique.

Devant l'or sacré d'Apollon  
Que devient cette pâle étoile ?  
Donc ce fut sans nul violon  
Que l'on vit se lever la toile.

Les décors malins et vermeils  
Étaient de Puvis de Chavannes :  
Pour en rencontrer de pareils  
On irait bien plus loin que Vannes !

La Fantaisie et la Raison  
S'y battaient de façon hautaine,  
Et j'admire que la maison  
Fût moins grande que la fontaine.

J'aime ce mur d'un si haut goût  
Où ce grand pot de fleurs flamboie !  
Mais ce que je préfère à tout  
Et ce qui m'a comblé de joie,

C'est l'enseigne du rôti-seigneur,  
Qui ne mérite aucun reproche :

Un Saint-Laurent plein de douceur  
Achevant de cuire à la broche.

Pour les pièces, on les connaît :  
C'est la Muse parant la Farce  
De cent perles où le jour naît,  
Couronne sur sa tête éparse ;

C'est la débauche du Rimeur,  
Qui, le front caressé d'un lierre,  
Avec la Nymphé en belle humeur  
S'enivre du vin de Molière.

Jamais chasseur en ses liens  
N'a mieux pris la rime galante !  
Mais parlons des comédiens :  
Ma foi ! la troupe est excellente.



Malgré le CHACUN SON MÉTIER,  
La critique ici ne peut mordre,  
Puisque Théophile Gautier  
Est un acteur de premier ordre.

Quoi ! direz-vous. – Oui, c'est ainsi.  
On a beau porter une lyre,  
Il paraît que l'on peut aussi,  
Faisant des vers, savoir les dire.

Comme il a bien peur des filous !  
Oh ! la réplique alerte et vive !  
Les bons airs de tuteur jaloux !  
La bonne bêtise naïve !

Les directeurs – allez-y voir ! –  
N'ont rien qui vaille, dans leurs bouges,  
Ce fier Géronte en pourpoint noir,  
En bonnet rouge, en manches rouges.

Quant à Pierrot, blanc comme un lys  
Et sérieux comme un augure,  
Il empruntait de Gautier fils  
Une très aimable figure.

Mais vous, Colombine, Arlequin,  
Inez, Marmette, Valère,  
Taille fine, frais casaquin,  
Amour, esprit, gaîté, colère,

Que dire de vos yeux mutins,  
De la fleur sur vos fronts éclore,  
De vos petits pieds enfantins,  
De vos chastes lèvres de rose ?

Ô jeunesse ! ô pourpre du sang !  
Jamais ni Bédart ni de Brie  
Avec un front suave et blanc  
N'eurent la bouche plus fleurie.

Pour finir, louer RODOLFO  
N'est pas une chose commode,  
Et j'aurais besoin que Sappho  
Me prêtât son grand rythme d'ode.

Il est flûté comme un hautbois,  
Brillant comme une faux dans l'herbe,  
Et son geste a l'air d'être en bois :  
Il est terrible, il est superbe.

Je le vois, hélas ! j'aurais dû,  
Moi qui veux la blancheur aux merles,  
À travers ce compte rendu  
Semer les rubis et les perles.

Qu'il est pâle, mon feuilleton  
Pour cette fête sans seconde ! –  
Mais je suis comme fut, dit-on,  
La plus belle fille du monde.

1er septembre 1863.

## Conseils à un écolier

Charles-Quint, dans un fier poème,  
Louait comme excellent collier  
Les deux bras de celle qu'on aime ;  
Il avait raison, Écolier.

Puisqu'Avril a chassé les neiges,  
Parlons d'amour, tandis qu'au bal  
Ce printemps mène ses cortèges,  
Car rien n'est plus original.

Au Luxembourg, qu'ils réjouissent,  
Les oiselets pour matelas  
Prennent les arbres qui fleurissent,  
Les marronniers et les lilas ;

Et nos âmes se sont ouvertes  
À l'heure où brillent, voyez-les,  
Au beau milieu des feuilles vertes,  
Les jolis thyrses violets.

Heureux celui qui, sans paresse,  
L'œil clair et les cheveux flottants,  
Dit ces mots si doux : « Ma maîtresse, »  
Avec des lèvres de vingt ans !

Ces jours-ci (je suis à cent lieues  
De prétendre qu'il fait trop chaud)  
Comme un sein ferme aux veines bleues  
Sort galamment de son cachot !

Et, quoi que rabâche la Prose  
En sa juste sévérité,  
Ces lys blancs, ce bouton de rose  
Sont l'éternelle vérité.

Écolier, si je te devine,  
Si cet Avril rit dans ton sang,  
Admire une jambe divine  
Quand s'écarte le peignoir blanc ;

Dis lanlaire à l'Académie  
Où sommeille un art ingénu,  
Demeure aux genoux de ta mie,  
Et baise longtemps son pied nu.

Bois aussi : le Vin est féérique !  
Ronsard, le grand aïeul divin,  
S'écriait d'un beau ton lyrique :  
« EN CES ROSES VERTON CE VIN. »

Quand le ciel, de façon narquoise,  
Pour échauffer l'homme transi,  
Brillait en habit de turquoise,  
Comme il a fait tous ces jours-ci,

Le rimeur, oubliant Pergame,  
Buvait le meilleur du cellier  
En rimant des vers pour sa dame  
Il avait raison, Écolier.

Avril 1864.

## Pas de feuilleton

*À ILDEFONSE ROUSSET*

|

Mon cher directeur, je modère  
Les élans de ma verve, et si  
Mon feuilleton hebdomadaire  
Fait relâche cette fois-ci ;

Le cher caprice étant mon hôte,  
Si je me dorlote, en fumant,  
Les pieds sur mes chenets, la faute  
En est aux Dieux. Voici comment

Toujours les directeurs ordonnent  
Poliment de me convier  
À toutes les fêtes qu'ils donnent :  
Mais du premier au neuf janvier,

À Paris, ville des lumières  
Où Jocrisse lui-même est fin,  
Nous avons vécu sans premières  
Représentations. – Enfin,

Moi qui griffonne avec bravoure  
Et qui n'ai jamais déserté,  
Voici qu'une fois je savoure  
Les douceurs de la liberté.

Je vis, je pense, je m'amuse,  
Rime d'or, avec ton fuseau ;  
Je fais ce que je veux ; ma Muse  
Peut ouvrir ses ailes d'oiseau,

Et je l'embrasse, et pour renaître  
Avec elle au sacré vallon,  
Je m'envole par la fenêtre  
Au charmant sabbat d'Apollon,

Où le dieu fauve, qui viole  
Tous les vieux préceptes connus,  
Joue en riant de la viole.  
Parmi les vierges aux bras nus !

Et je ne vois plus de premières  
Représentations, – avec  
Les bouquets de roses trémières  
Qui montent sur le temple grec,

Avec les acteurs dont le crime  
Est de mêler, pitres fervents,  
Des couplets dépourvus de rimes  
Et des accords de chiens savants !

Je ne vois plus ces avant-scènes  
Qui ne s'obtiennent qu'à grands frais,



Où s'étalent des femmes saines  
En petits cheveux beurre-frais,  
Mais, jonquille, jaune soufre  
Ou bien roses comme les sons  
Du mois de juin. (Mon cœur en souffre,  
Qu'on me ramène aux cheveux noirs !)



Je ne vois plus les troupes chères  
Des gandins aux gilets ouverts  
Ainsi que des portes cochères,  
Gens si pâles qu'ils en sont verts,  
Et qui, dans leurs cheveux, qu'admirent  
Les demoiselles sans soucis,  
Avec art sur leur front se tirent  
Une raie entre les sourcils.

Je ne vois plus, narguant la plèbe,  
Corselets ornés sur les flancs,  
Leurs habits noirs comme l'Érèbe,  
Où fleurissent des lilas blancs !

Ni cette loge où dans sa grâce  
Triomphe Blanche d'Antigny,  
Rose et lys vivant, et plus grasse  
Qu'un perdreau truffé par Magny !

Errant au gré de ma folie  
Au Pinde où toujours ruissela  
Notre amoureuse Castane,  
Je ne vois rien de tout cela,

Et sur la pelouse enchantée  
Je vais dans le zéphir ami,  
Aussi libre qu'un Prométhée  
Dont le vautour s'est endormi.

À mes pieds que Phœbos délie,  
Cherchant mes fers, galérien  
De la vendangeuse Thalie,  
Ô bonheur ! je n'y sens plus rien.

Car depuis huit jours, les théâtres, –  
Certes, jamais vous ne l'auriez  
Pu croire, – ont des succès folâtres  
En rabâchant sur leurs lauriers.

Moi donc, oiseau du ciel antique,  
Pâle cygne du lac profond  
Couvert d'une peau de critique,  
Je puis ignorer ce qu'ils font.

J'ai le droit de voir tout en rose,  
– Ô mes épithètes, dormez ! –  
Et sur mon magasin de prose  
J'écris : LES BUREAUX SONT FERMÉS.

Que Macaire, orné d'une emplâtre,  
Fasse traîner sur son talon  
La rouge pourpre, Ô Cléopâtre !  
Dont il a fait un pantalon ;

Que Devéria, pour les merles  
Qui voudraient être ses amants,  
Étale des mètres de perles  
Et des boisseaux de diamants ;

Qu'elle montre, svelte et farouche,  
Un mollet dont Paris est fou,  
Et que les perles de sa bouche  
Nuisent à celles de son cou ;

Que, séduisant jusqu'aux Titans,  
Après sa moustache Capoul  
Traîne encore plus de sultanes  
Qu'un pacha n'en garde à Stamboul ;

Que ce monde-là vole ou rampe,  
Afin de ravir les humains,

Devant les flammes de la rampe,  
Tant pis, je m'en lave les mains.

Seigneur ! je me soucie, en somme,  
D'Hermione et de Camargo  
Ainsi qu'un poisson d'une pomme,  
(Comme l'a dit Victor Hugo.)



Car dans un décor où l'air joue  
Et que n'a pas brossé Cambon  
Je me promène, je l'avoue.  
Certes, ma franchise a du bon,

Mais j'en prévois les conséquences ;  
Donc vous voulez, mon cher Rousset,  
Savoir où je prends mes vacances ?  
Eh bien ! je vais vous dire où c'est.

Dans les bois où glapit l'hyène,  
Je suis, libre de tout lien,  
La divine Thessalienne,  
La grande chasseresse, – ou bien

Ariel me prend dans la nue  
Et permet que je me rende à  
L'île où sur son épaule nue  
Il vient caresser Miranda ;

Où, dans un jardin que dévaste  
Le lierre avec sa frondaison,  
Je courtise, rival d'Éraste,  
Ascagne habillée en garçon ;

Ou bien, – car, pour mon esprit, toutes  
Les chimères ont des appas,  
Et je connais toutes les routes  
Des pays qui n'existent pas, –

Mes chagrins anciens faisant trêve,  
Joyeux, n'étant plus endetté,  
Aux côtés d'Hermia, je rêve  
Le songe d'une nuit d'été ;

Ou, pendant de longues journées,  
J'entends Roland sonner du cor  
Dans les gorges des Pyrénées  
Que le sang baigne, – ou bien encore,

Dans les Ardennes ou dans l'Inde,  
Caché par quelque vert rideau,  
Je fais des vers à Rosalinde  
Comme si j'étais Orlando,

Et je la chéris, inhumaine,  
En dépit du : Qu'en dira-t-on ?  
Voilà pourquoi cette semaine,  
Vous n'aurez pas de feuilleton

Pourtant, vous voudrez bien me rendre  
Toute ma chaîne au grand complet,  
Et je demande à la reprendre  
Samedi prochain, s'il vous plaît.

Car un vieux journaliste, en somme,  
Ne sait pas dire : « Ils sont trop verts ! »  
Et soit que, d'ailleurs, on le nomme  
« Romancier ou faiseur de vers, »

Ce qu'il aime, c'est la patrie,  
C'est le parfum, jamais banal,  
Qu'a notre encre d'imprimerie,  
Et l'atmosphère du journal.

*Le National*, Lundi, 10 janvier 1870.

## Au pays latin

Ô terre aventureuse  
Où vit la fête heureuse

Du beau rire argentin,  
Pays Latin !

Dans Paris qui se blase,  
Seul, pays de l'extase,  
Tu gardes ta saveur  
Pour le rêveur.

Tu n'as pas, dans un antre,  
Des boursiers au gros ventre  
Courtisant des Laïs  
Jaune mais ;

Tu n'as pas, faisant halte  
Sur le bord de l'asphalte,  
Des troupeaux de Phrynés  
Enfarinés ;

Tu n'as pas, comme Asnières,  
Des lions sans crinières,  
Buvant à ciel ouvert  
Le poison vert ;

Mais tu vis, mais tu penses !  
Tu songes, tu dépenses  
Tes jours dans un charmant  
Enchantement !

Tu dis qu'en tes demeures  
Le jour n'a pas trop d'heures  
Pour la pensée et pour  
L'immense amour.

Loin du gouffre vorace,  
Tu chéris, comme Horace,  
La flamme du vin vieux  
Et des beaux yeux.

Toutes les belles choses,  
Les poèmes, les roses  
Charment ton peuple, épris  
Des grands esprits,

Et jamais il ne cesse  
D'adorer la déesse  
Liberté, dont l'œil fier  
Lance un éclair.

Aime, travaille, ô terre  
Jeune, fidèle, austère :  
L'avenir, ce témoin,  
N'est pas si loin !

Terre aux ardentes sèves,  
Tu feras de tes rêves,  
Pour les déshérités,  
Des vérités !

Mais jusque-là conserve  
Tes beaux espoirs, ta verve  
Et ta soif d'infini,  
Ô coin béni !

Nul mieux que toi n'aspire  
Le radieux sourire  
Et le regard vermeil  
Du grand soleil ;

Ton parc entouré d'ombre,  
C'est ce Luxembourg sombre,  
Plein d'oiseaux querelleurs  
Et plein de fleurs ;

Tes poètes, divine  
Race, qui te devine  
Et qui lit dans ton cœur  
Tendre et moqueur,

C'est Hugo solitaire,  
Dont la plainte fait taire  
Les sanglots arrogants  
Des ouragans ;

C'est Leconte de Lisle,  
Qui se souvient de l'île  
Où fut nourri de miel  
Un roi du ciel ;

C'est Barbier, dont l'Iambe  
En l'air éclate et flambe,  
C'est Musset isolé  
Et désolé ;

C'est Charles Baudelaire  
Dédaigneux du salaire,  
Que le sombre Oiseleur  
Prit en sa fleur,

Mais dont enfin la Gloire,  
Ouvrant sa tombe noire,  
Après un long affront  
Baise le front !

Tes femmes, douces fées  
De leurs cheveux coiffées,  
Sans bijoux ni satin,  
Pays Latin,

Et riant, cœur folâtre,  
Du troupeau qui se plâtre  
Et se met du blanc gras  
Pour des ingrats,

Montrent, dans leur délire,  
Les blanches dents du rire  
Et les lys éclatants  
De leurs vingt ans !

Ris dans la triste ville,  
Cher et suprême asile  
Des fécondes leçons,  
Nid de chansons !

Toi seul, avril en fête,  
Héraut, lutteur, poète,

En ce temps envieux  
Tu n'es pas vieux !

En vain, des sots – qu'importe ! –  
Disent : « La France est morte  
Pour le divin combat. »  
Non, son cœur bat !

Tandis que ces eunuques,  
En leurs fureurs caduques,  
Voudraient murer le Beau  
Sous un tombeau,

Garde tes saintes fièvres  
Au cœur, et sur tes lèvres  
Ces mots : Justice, jour,  
Progrès, amour !

Avril 1868.

## Marie Garcia

Ses yeux charmants sont clos dans un calme sommeil.  
Naguère, hélas ! riant au gai zéphyr, qui touche  
Une tresse et frémit sur le bord de la couche,  
Ses dents de lys avaient comme un reflet vermeil.

Lorsque le vers ailé, gracieux et pareil  
À quelque chant d'oiseau, murmurait sur sa bouche,  
Sa lèvre rougissait, délicate et farouche,  
Comme un beau fruit sanglant baisé par le soleil.

Oh ! son col héroïque à la ligne si pure !  
Oh ! comme ses sourcils fiers et sa chevelure  
Débordante allaient bien à sa chaude pâleur !

Elle brillait ainsi, folle, timide, heureuse,  
Et dans ses yeux charmés par l'espérance en fleur,  
Comme en un lac dormant flottait l'ombre amoureuse.

Août 1864.



# Promenade galante

À EDMOND MORIN

Dans le parc au noble dessin  
Où s'égarent les Cidalises  
Parmi les fontaines surprises  
Dans le marbre du clair bassin,

Iris, que suit un jeune essaim,  
Phylis, Églé, nymphes éprises,  
Avec leurs plumes indécises,  
En manteau court, montrant leur sein,

Lycaste, Myrtil et Sylvandre  
Vont, parmi la verdure tendre,  
Vers les grands feuillages dormants.

Ils errent dans le matin blême,  
Tous vêtus de satin, charmants  
Et tristes comme l'Amour même.

Octobre 1868.

## À Gérard Piogey

Ô GÉRARD, si mes vers sont dignes d'être lus  
Par la postérité curieuse et ravie,  
Ton nom resplendira parmi ceux qu'on envie,  
Toujours plus jeune après les âges révolus.

Grâce à toi seul, je vois les arbres chevelus  
Et les cieus, et les biens auxquels Dieu nous convie.  
Sais-tu combien de fois tu m'as rendu la vie ?  
Moi, sans être oublieux, je ne m'en souviens plus.

Mais elle te bénit, celle qui la première  
A jeté dans mon âme une pure lumière  
Et qui fait un bonheur de mon adversité,

Quand elle voit, charmant dans sa métamorphose  
Et par tes soins heureux, vivant, ressuscité,  
Notre Georges riant, et beau comme une rose !

Lundi, 22 mars 1875

## À Albert Glatigny

Pauvre Comédien, pourvu que tu le veuilles,  
Autour de Rosalinde errant avec douceur,  
Un peuple enchanté, loin du pâle régisseur,  
T'apparaît sous les verts abris où tu l'accueilles.

L'aube rose a pleuré sur les fleurs que tu cueilles.  
Fou de satin vêtu, Cidalise est ta sœur,  
Et, toujours sous la nue errant comme un chasseur,  
Tu portes sur ton front doré l'ombre des feuilles.

Le ruisseau, qui te parle en un beau rythme ancien,  
Lorsque tu passes, dit : C'est un musicien,  
Et, comme au rossignol, t'adresse des murmures.

Et, livrant au vent, près de la source où tu bois,  
Sa joue en fleur, que souille encore le sang des mûres,  
La nymphe Thalia te parle dans les bois.

Mars 1869.

## À Claudius Popelin

Oui, CLAUDIUS, parmi nos foules soucieuses,  
Ta Muse, autrefois chère à des âges meilleurs,  
Évoque doublement le souvenir des fleurs  
Qui chantent pour nos yeux, notes silencieuses.

Car elle sait emplir d'âmes délicieuses  
Les rythmes caressants, divins comme nos pleurs,  
Et, dans le riche émail, donner à ses couleurs  
Le resplendissement des pierres précieuses.

Je l'aime, cette Nymphe à la charmante voix  
Qui sème l'écarlate et l'azur sous ses doigts ;  
Et, puisque tu le veux. Ouvrier qu'elle adore,

Sur son front, dont l'éclat royal sait marier  
Des lys de neige avec des flamboiements d'aurore,  
J'attacherai moi-même un rameau de laurier.

Février 1869.

## À Alphonse Lemerre

Il est bon d'honorer les poètes, LEMERRE,  
Car la Muse aux beaux yeux vers la clarté les suit,  
Tandis qu'oubliant l'heure et le temps qui s'enfuit,  
La folle Humanité caresse une Chimère.

Quand le muet Oubli nous tend sa coupe amère,  
Leur voix seule persiste et n'est pas un vain bruit ;  
Achille ne serait qu'un spectre de la nuit  
S'il ne revivait pas dans la chanson d'Homère.

Sage artiste, en dépit des frivoles rumeurs,  
Tu veux fêter encore chez les derniers rimeurs  
Le don mystérieux des vers et la Métrique,

Mais ton nom durera plus fort que le hasard,  
Car tu resteras cher à la Muse lyrique  
Pour avoir ravivé le laurier de Ronsard.

Mercredi, 31 mars 1875.

## À Jules Claye

Artiste, votre nom de savant typographe  
Emplit tout l'univers de sa belle rumeur ;  
Mais vous savez aussi, bon poète et rimeur,  
Dompter le blanc cheval qui hennit et qui piaffe

La Muse a devant vous détaché son agrafe.  
Les vers que vous signez : JULES CLAYE,  
IMPRIMEUR,

N'égalent pas le charme et la joyeuse humeur  
De ceux au bas desquels est mis votre paraphe.

Pour honorer Phœbos, le céleste imposteur,  
Vous unissez la plume avec le composeur,  
Et de toute façon nous aimons à vous lire.

Maître, vous mariez ainsi, pour nous ravir,  
Le plomb victorieux à l'or pur de la Lyre  
Et le métier d'Horace au grand art d'Elzévir.

Mars 1875.

## À Gabriel Marc

La Rime est tout, mon cher cousin GABRIEL MARC !  
Elle est l'oiseau qui passe et dont l'aile nous touche ;  
Elle est la pourpre en fleur que Rose a sur sa bouche  
Quand le riant Wateau nous entraîne en son parc.

Quand l'étranger, Talbot ou Suffolk ou Bismarck  
Boit le vin de nos ceps et dans nos draps se couche,  
La Rime éclate alors, vengeresse et farouche  
Comme la claire épée au poing de Jeanne d'Arc.

Aimons-la d'un cœur libre et d'un esprit agile !  
Car la Rime est pour nous le code et l'évangile  
Et le degré qui monte aux paradis du ciel.

Mais la Lyre est malade en ce temps réaliste :  
C'est pourquoi soignons bien nos rimes, GABRIEL  
Au fier nom d'ange, MARC au nom d'évangéliste !

14 mars 1875.

## Le musicien

C'était un grand vieillard à chevelure blanche.  
Il portait haut son front, neigeux comme les fleurs  
D'avril ; et, plus profonds que ceux des oiseleurs,  
Ses yeux pensifs étaient du bleu de la pervenche.

Sur un violon jaune où sa tête se penche,  
Il improvisait, fier, défiant ses douleurs,  
Beau de l'émotion qui ruisselait en pleurs  
De son archet tremblant, comme l'eau d'une branche.

Tel par ce rude hiver, pâle de froid, transi,  
Sur la corde sonore où frémissait ainsi  
Tout ce qu'en gémissant notre espérance nomme,

Disant les vains efforts, la soif du beau, l'amour,  
Et toute la bataille effroyable de l'homme,  
Il chantait. – Le portier l'a chassé de la cour.

Juin 1869.

## L'échafaud

Horreur ! à l'heure même où du poteau qui bouge  
Rajustant les étais avec un soin jaloux,  
Ces êtres, dans le bruit des marteaux et des clous,  
Dressent sinistrement cette machine rouge ;

À l'heure où de Charonne et du Petit-Montrouge  
Viennent ces curieux, bohèmes et filous,  
Qui se repaissent, plus féroces que des loups,  
Du festin qu'a voulu l'insatiable gouge ;

À l'heure où, devant le matin hasardeux,  
Ils se sont réunis pour ce complot hideux, –  
Des mères, sous les yeux de cette même aurore,

Mettent dans cette vie, hélas ! pleine de fiel,  
De beaux petits enfants sur lesquels brille encore  
La majesté de l'Ange et le reflet du ciel !

Juin 1868.

## La blanchisseuse

Parmi des Nymphes, clair et souriant essaim,  
Près du bel Eurotas, où glisse quelque voile,

Déesse, elle eût jadis régné, nue et sans voile,  
Laisant le vent mêler ses cheveux à dessein.

Robuste, elle a des bras d'amazone, et son sein  
Aigu, son jeune sein brillant comme une étoile,  
Dessine un point saillant sur la robe de toile  
Qui moule de son corps le ferme et pur dessin.

Un vieillard libertin, que sa grâce émerveille,  
Lui murmure des mots ignobles à l'oreille ;  
Mais, sans avoir souci de ce piteux Lindor

Qui la suit et la lorgne avec des airs de singe,  
Elle va d'un pas libre et sur ses tresses d'or  
Superbes, – elle porte un grand paquet de linge.

Juin 1868.

## Le pompier

Un œil crevé, le front déchiré par les flammes,  
Et n'ayant plus qu'un peu de vie en son œil blanc,  
Ce pompier tout couvert de poussière et de sang  
Expirait dans la nuit et dans la boue infâmes.

Ô philanthrope ému, tandis que tu déclames,  
Une poutre embrasée avait troué son flanc.  
Pour la première fois ayant quitté son rang,  
Il s'en allait, tragique et seul, où vont les âmes.

Au bord du lit de camp, dans le poste éveillé  
Pour l'accueillir, son bras velu traînait, souillé  
Partout d'un sang épais et noir comme une lie.

Je voyais près de moi pendre ce bras guerrier,  
Et j'y lus : POUR LA VIE AMOUR À ROSALIE,  
Inscrit en rose dans un rameau de laurier.

Juillet 1868.

# La danseuse

*À HENRY REGNAULT*

Salomé, déjà près d'accomplir son dessein,  
Sous ses riches paillons et ses robes fleuries  
Songeait, l'œil enchanté par les orfèvreries  
Du riant coutelas vermeil et du bassin.

Sa chevelure éparsée et tombant sur son sein,  
La Danseuse au front brun, parmi ses rêveries,  
Regardait le soleil mettre des pierreries  
Dans les caprices d'or au fantasque dessin,

Mêlant la chrysoprase et son fauve incendie  
Au saphir, où le ciel azuré s'irradie,  
Et le sang des rubis aux pleurs du diamant,

Comme c'est votre joie, ô fragiles poupées !  
Car vous avez toujours aimé naïvement  
Les joujoux flamboyants et les têtes coupées.

Janvier 1870.

## À Charles Desfosse

Puisqu'il faut songer au trépas  
Quand on a fini sa ballade,  
Docteur, ne me guérissez pas :  
Depuis trente ans, je suis malade !

J'ai le mal divin et mortel  
D'aimer toutes les belles choses,  
Et de frémir comme à l'autel  
Devant la majesté des roses.

J'ai le mal de croire au ciel bleu  
Où, quand ma raison perd ses voiles,

Je vois distinctement un Dieu  
Mener les chariots d'étoiles.

Dans mon délire, je revois  
Ces longs fleuves bordés de vignes  
Où les flots à la douce voix  
Charmaient les lauriers et les cygnes,

Et je cherche l'horizon pur  
Où, dans leurs graves symétries,  
Blanchissaient, éclairant l'azur,  
Les temples et les théories.

Ne me guérissez pas, docteur,  
Pour qu'ensuite je me promène,  
Insoucieux et triste acteur,  
Au milieu de la farce humaine.

Si jamais, sous un vil manteau,  
Histrion des frivoles haines,  
Je me mêlais sur un tréteau  
Aux diseurs de paroles vaines,

Si je devenais comme eux tous  
Un bouffon que la Muse évite,  
Accourez alors, hâtez-vous,  
Cher docteur, guérissez-moi vite !

Juin 1867.

## Le bon critique

Au-dessous d'Eisenach, dans la verte oasis  
Du château de Wartbourg, en l'an douze cent six,  
Le comte palatin Hermann, le fier landgrave  
De Thuringe et de Hesse, ayant fort bonne cave,  
Réunit près de lui quatre beaux chevaliers  
Poètes, honorant ses murs hospitaliers,  
Chanteurs de noble sang, qu'en tous lieux accompagne  
La louange, fameux dans les cours d'Allemagne ;



C'étaient Walther von der Vogelweide, Reinhart  
De Zwetzen, dès l'enfance illustre dans son art,  
Wolfram d'Eschenbach, puis, ce gentilhomme insigne  
Henri Schreiber, un aigle avec la voix d'un cygne.  
Ces bons seigneurs, sans nul souci malencontreux,  
S'accordaient à merveille et vivaient bien entre eux ;  
Ainsi que des oiseaux chanteurs se désaltèrent  
Dans le même ruisseau limpide, ils supportèrent  
Sans se croire offensé par la comparaison,  
Qu'un jeune homme, officier obscur de la maison  
Du landgrave, nommé Bitterolf, osât même  
S'essayer après eux dans maint et maint poème ;  
Mais alors que Henri d'Ofterdingen, bourgeois  
D'Eisenach, vint parmi tous ces cousins de rois  
Chanter aussi devant le comte Hermann, l'orage  
Éclata ; leur colère alla jusqu'à la rage,  
Et parfois leurs couteaux brillèrent dans le val.  
Or, n'ayant pu chasser ni tuer leur rival  
Qui brillait auprès d'eux comme une fleur dans l'herbe,  
Ils lui firent l'honneur de ce défi superbe :  
« Luttons, lui dirent-ils, une fois tous les six ;  
Et qu'ensuite, pour prix, la duchesse offre un lys  
Au vainqueur ; mais qu'aussi, tenant en main sa corde,  
Le bourreau soit présent, et sans miséricorde  
Qu'il pende, balancé dans l'azur enchanté,  
Celui qui devant tous n'aura pas bien chanté. »  
Henri d'Ofterdingen les avait laissés dire ;  
Il accepta leur offre avec un beau sourire  
Et le combat eut lieu devant toute la cour.  
Les habiles rythmeurs s'enflammaient ; tour à tour  
Ils chantèrent l'orgueil de leurs princes, l'empire  
De la Croix, Dieu clément pour tout ce qui respire,  
Les mystères cachés dans la Tour de Sion ;  
Comment au Ciel, après la résurrection,  
Le Corps pur et sans tache à l'Âme se marie,  
Les Anges, et surtout les gloires de Marie  
Qui tient, victorieuse, entre ses doigts vermeils,

Des lys dont la splendeur efface les soleils.  
L'air était plein de chants comme un ciel qui s'embrase ;  
Les princesses, les ducs ravis, pâles d'extase  
Souriaient, cependant que l'honnête bourreau  
Écouteait, rassemblant ses muscles de taureau,  
Et d'un œil exalté, comme un Grec des vieux âges,  
Approuvait les beaux mots et les fières images  
Et les coups d'aile en plein éther ; mais quand le vol  
Du poète, alangui, venait raser le sol  
Avec lequel jamais un oiseau ne s'accorde,  
Ce critique ingénu, levant en l'air sa corde,  
Semblait dire : « Je crois que voici le moment. »  
Oh ! souvent, cœur naïf, quand si violemment  
Nous meurtrissons le vers qui boite, et sans mesure  
Quand nous violentons le mètre et la césure  
Comme un vent furieux tourmente l'eau d'un lac,  
Je pense à toi, brave homme, ô bourreau d'Eisenach !

Juin 1875.

## À la jeunesse

### PROLOGUE POUR LA VIE DE BOHÊME AU THÉÂTRE DE L'ODÉON

Mesdames et messieurs, nous vous donnons LA VIE  
DE BOHÊME, une pièce où le rire et les pleurs  
Se mêlent, comme aux champs, où notre âme est ravie,  
Les larmes du matin brillent parmi les fleurs.

Pour dire ce refrain des amours éternelles,  
Deux amis, ô douleur ! séparés aujourd'hui,  
Naguères unissaient leurs deux voix fraternelles :  
Puisque l'un d'eux s'est tu, ne parlons que de lui.

MURGER, esprit ailé, poète ivre d'aurore,  
Pour Muse eut cette sœur divine du Printemps,

La Jeunesse, pour qui les roses vont éclore,  
Et pour devise, il eut ces mots sacrés : Vingt ans !

C'est pourquoi, tout heureux de se regarder vivre,  
Toujours les jeunes cœurs de vingt ans aimeront  
Ces filles du matin qui passent dans son livre  
Et meurent sans avoir de rides sur leur front.

Qui ne les adora, ces fleurs de son poème ?  
Qui de nous, qui de nous, ô rêveuse Mimi  
Énamourée encore sous le frisson suprême,  
N'a dans un rêve ardent baisé ton front blêmi ?

Et toi, Musette, reine insoucieuse et folle,  
Qui n'a cherché tes yeux, qui n'a redit ton nom ?  
Qui sur ta lèvre ouverte au vent, rose corolle,  
Ne retrouve à la fois Juliette et Manon ?

Oui, tant qu'un vin pourpré frémira dans nos verres,  
Ces fillettes vivront, couple frais et vermeil.  
Pourquoi ? c'est qu'elles ont l'âge des primevères  
Et l'actualité du rayon de soleil.

Le livre un soir devint une pièce applaudie  
Et même fit fureur autant qu'un opéra.  
Le miracle nouveau de cette comédie  
Ce fut qu'en l'entendant l'on rit et l'on pleura.

On s'étonnait surtout qu'en des scènes rapides  
L'esprit, versant la joie et l'éblouissement  
Avec son carillon de notes d'or splendides,  
Pût laisser tant de place à l'attendrissement.

Puis l'œuvre que le temps jaloux n'a pas meurtrie,  
De théâtre en théâtre a suivi son destin,  
Mais elle trouve enfin sa réelle patrie  
En abordant ce soir au vieux pays latin !

Ô vous en qui sourit l'avenir de la France !  
Ô jeunes gens, MURGER calme, vaillant et doux

Nous versait en pleurant le vin de l'espérance :  
Où serait-il compris si ce n'est parmi vous ?

Il fut des vôtres, car il eut le fier délire  
Du noble dévouement et des belles chansons,  
Et je devine bien que vous allez lui dire :  
Reste avec nous. C'est bien. Nous te reconnaissons.

Il fut de votre race, ô nation choisie !  
Il se donnait à vous qui, malgré les moqueurs,  
Ne déserterez pas la sainte Poésie,  
Et dont la soif de l'or n'a pas séché les cœurs !

Comme sa comédie où, voilé de tristesse,  
Murmure sous les cieux le rire aérien,  
Est à vous, bataillon sacré de la jeunesse,  
Nous vous la rapportons. Reprenez votre bien !

Le poète pensif qui vous donna LA VIE  
DE BOHÈME, adora dans ses rêves d'azur  
La gloire, cette amante ardemment poursuivie,  
Et toujours se garda pour elle honnête et pur.

Ses héros sont parfois mal avec la fortune :  
Vous les voyez soupant au milieu des hivers  
D'un sonnet romantique ou bien d'un clair de lune,  
Mais fidèles, mais vrais, mais indomptés, mais fiers !

Leurs châteaux éclatants, faits d'un rêve féérique,  
N'ont encore été vus par nul historien,  
Et sont bâtis dans une Espagne chimérique,  
Mais enferment l'honneur, sans lequel tout n'est rien

Vous recevrez chez vous ces hôtes en liesse,  
Comme des voyageurs qui parlent d'un ami.  
Oui, vous applaudirez et l'esprit de la pièce  
Et votre doux MURGER, à présent endormi !

Et vos regrets amers pour ce jeune poète  
Emporté loin de nous par un vent meurtrier

À sa lyre à présent détendue et muette  
Ne refuseront pas quelques brins de laurier !

Car vous êtes de ceux dont la pitié profonde  
Garde les verts rameaux qui croissent sous le ciel  
Pour les penseurs trop vite exilés de ce monde  
Et pour ce que les morts nous laissent d'immortel !

30 décembre 1865.

## Le théâtre

Lorsque j'entends ces mots magiques : LE THÉÂTRE,  
Un univers diffus, charmant, plus varié  
Que la vie, effrayant, gracieux et folâtre  
M'apparaît, aux splendeurs des rayons mariés.

Ce sont les vendangeurs de la joyeuse Attique,  
Couronnés de feuillage, ivres des plus doux vins,  
Aux quatre vents du ciel jetant l'ode emphatique ;  
C'est Eschyle au front nu, menant les chœurs divins ;

Ce sont les demi-dieux, les chanteurs, les génies  
Livrant au destin sombre, avec leur plaie au flanc,  
Les Orestes plaintifs et les Iphigénies,  
Et les Œdipes fous aveuglés par le sang ;

C'est cet archer vainqueur de la foule profane.  
Sachant faire obéir la flûte de roseau  
Et la lyre, le vers du sage Aristophane.  
Célébrant la fierté superbe de l'Oiseau.

C'est le grand créateur mystérieux, Shakespeare  
S'élançant comme un Dieu par son hardi chemin,  
Animant la forêt qui parle et qui respire,  
Et de ses doigts rêveurs pétrissant l'être humain ;

C'est le Crime, l'Erreur, la Fureur, la Folie ;  
C'est Lear, dont l'ouragan fait voler le manteau,  
C'est Hamlet se roulant sous les pieds d'Ophélie ;  
Ce sont les Rois jaloux aiguisant leur couteau ;

C'est, doux cygne éploré, la pâle Desdémone,  
C'est Imogène errant sous les chênes profonds,  
Et c'est Titania, pareille à l'anémone,  
Baisant le front de l'âne avec des cris bouffons ;

C'est Orlando semant les diamants de l'Inde  
Et les perles d'Ophir en sa folle chanson,  
Et tressant des sonnets fleuris pour Rosalinde,  
Cette capricieuse, habillée en garçon.

C'est tout le peuple étrange, à son rêve docile  
Et brillant des rubis célestes du matin,  
Que Molière amena de la verte Sicile,  
Et que sa fantaisie a vêtu de satin !

Étalant son manteau comme les paons leurs queues,  
Et versant la folie en sa coupe où je bois,  
C'est Scapin, blanc de neige, orné de quilles bleues,  
Avec sa barbe folle et son poignard de bois ;

Isabelles, Agnès, ce sont les jeunes filles  
Dont Valère chérit les fronts délicieux ;  
C'est Zerbinette ; c'est le roi des Mascarilles  
Faisant tourbillonner sa pourpre vers les cieux ;

Ce sont les Ægipans, les Nymphes, les Déesses,  
Les Turcs, les Espagnols, les Poitevins dansants  
Que le Songeur, suivi d'ombres enchanteresses,  
Évoque aux pieds du roi Louis, ivre d'encens ;

C'est Tartuffe, essayant les poisons qu'il mélange ;  
C'est don Juan que meurtrit le Désir, ce vautour,  
Et qui, sur sa paupière et sur son front d'archange  
Laisse voir la brûlure affreuse de l'amour.

C'est Regnard, plein d'ivresse, avec son *Légataire*,  
Et Lisette et Crispin, vêtu du noir manteau ;  
C'est Marivaux pensif, embarquant pour Cythère  
Dorante et Sylvia, costumés par Wateau ;

C'est Talma, dans Néron, gardant sa noble pose,  
Laisant rugir sa mère, et calme sous l'affront  
Jouant avec un bout de son écharpe rose ;  
C'est Mars au beau sourire, avec sa rose au front ;

Puis c'est le Drame, avec son extase féerique,  
Ressuscité, rayant les cieux de son grand vol  
Et planant à la voix du Poète lyrique ;  
C'est Marion de Lorme, et Blanche et doña Sol ;

C'est le vieux Job chargé d'attentats et de gloire ;  
C'est Tisbe menaçant par la voix de Dorval ;  
C'est Ruy Blas déchirant sa pourpre dérisoire,  
Et le vieux Frédérick, demeuré sans rival.

Puis, Esther murmurant ses plaintes sous le cèdre,  
Jeanne d'Arc inspirée invoquant saint Michel,  
Pauline s'élançant vers Dieu, Camille, Phèdre,  
C'est l'éblouissement tragique, c'est Rachel !

Elle est, courant, la haine au front, sur le rivage,  
Hermione, mêlant sa plainte au flot moqueur ;  
Elle est Chimène, ayant en sa fierté sauvage  
Une goutte de sang de taureau dans le cœur.

C'est Musset, toujours beau de sa douleur insigne,  
Brodant de perles d'or quelque vieux fabliau,  
Par la voix des acteurs disant un chant de cygne,  
Et versant sur nos mains les pleurs de Célio ;

C'est le sombre Antony poignardant son Adèle ;  
C'est toi qui meurs si jeune et qui t'humilies,  
Amante, courtisane au front chaste et fidèle,  
Marguerite, portant les blancs camellias !

C'est Jocrisse, ingénu comme une fille, et rouge  
Comme un coquelicot dans les blés de Cérés,  
Et que, pour nous ravir, tant notre horizon bouge,  
Font si spirituel Arnal et Gil Pérès ;

C'est le grand Bilboquet dans son carrick noisette,  
Ou montrant le pourpoint du *farouche Espagnol*,  
Et jouant de son nez comme d'une musette ;  
C'est Prudhomme, rayant l'azur avec son col ;

Enfin c'est, tout souillé par les fanges nocturnes  
Et tournant dans ses doigts son lorgnon radieux,  
Robert-Macaire avec ses souliers à othurnes,  
Et son pantalon fait de la pourpre des Dieux !

Et sur cette mêlée étrange et surhumaine,  
Près des astres d'argent montrant leurs pieds nacrés,  
Les sœurs aux belles voix, Thalie et Melpomène,  
Planent dans la splendeur des vastes cieus sacrés,

Celle-ci, furieuse et montant la Chimère,  
Et celle-là, Pégase au regard meurtrier ;  
L'une jetant des fleurs sur les pieds nus d'Homère  
Et l'autre couronnant Rabelais du laurier !

Décembre 1874.

## L'âme victorieuse du désir

Le dieu Désir, l'archer sauvage  
Qui rit, sur un gouffre penché,  
A longtemps dans un dur servage  
Tenu la tremblante Psyché.

Bien longtemps il l'a torturée,  
Piquant son sein charmant et beau  
Avec une flèche acérée,  
Ou la brûlant de son flambeau.

La traînant dans l'herbe fleurie,  
Folle sous son bras souverain,  
Il l'a déchirée et meurtrie  
Avec de durs liens d'airain.

Encore rouge de sa brûlure,  
Ô noirs crimes inexpiables,



En marchant sur sa chevelure,  
Il l'a longtemps foulée aux pieds

Et puis mourante, échevelée,  
Plus pâle que le nénufar,  
Il l'a, dans sa rage, attelée  
Comme une cavale, à son char ;

Et devant lui, de cette vierge  
Faisant sa proie et son jouet,  
Au bord du fleuve, sur la berge  
Il l'a chassée à coups de fouet.

Et vainement l'humble victime,  
Dans ses horribles désespoirs,  
Adjurait le grand mont sublime  
Et les bois frissonnants et noirs ;

La Nature, que rien ne touche,  
Parmi les rochers arrogants  
La regardait passer, farouche,  
Dans les cris et les ouragans.

Et le vent courait dans les chênes,  
Et l'imprécation des flots  
Étouffait le bruit de ses chaînes  
Et la rumeur de ses sanglots.

Mais, longtemps mordue et fouettée  
Par les souffles éoliens,  
Psyché s'est enfin révoltée,  
Elle a brisé ses durs liens ;

Et trouvant une force étrange  
Pour l'arrêter et le saisir,  
Elle a renversé dans la fange  
Et terrassé le dieu Désir ;

Tordant sa bouche purpurine  
Elle a, d'un beau geste moqueur,

Broyé du genou la poitrine  
De son implacable vainqueur ;

Et dans sa fureur vengeresse,  
Elle a, guerrière au doux œil bleu,  
Fustige de sa blonde tresse  
Le visage du jeune Dieu.

Relevant son front misérable,  
Elle a, riant au ciel serein,  
Brisé l'arc, fait en bois d'érable,  
Et les flèches, lourdes d'airain.

Puis, fière en sa métamorphose  
Qui semble un éblouissement,  
Elle a, sous son divin pied rose,  
Éteint le noir flambeau fumant.

Et maintenant le Dieu l'adore !  
Lui, le cruel Désir, touché  
Par la grâce qui la décore,  
Il suit la trace de Psyché.

Il lui dit : « Ô ma jeune amante !  
Ô mon trésor ! Ô mon seul bien !  
Parle-moi de ta voix charmante,  
Je t'obéirai comme un chien.

Tes colères seront mes fêtes ;  
Laisse-moi te parer de fleurs.  
Ces blessures que je t'ai faites,  
Je les laverai de mes pleurs.

Tu m'as dompté, vierge farouche,  
Comme je domptais les lions.  
Ouvre les roses de ta bouche :  
Parle ! où veux-tu que nous allions ? »

Alors, oubliant ses désastres,  
Tournant ses yeux de diamant

Vers l'azur où brillent les astres,  
Psyché lui dit : « Ô mon amant !

Puisque nos regards se dessillent,  
Traversons l'éther irrité ;  
Allons jusqu'au séjour où brillent  
La Justice et la Vérité ;

Où l'Être enfin se rassasie,  
Délivré des âpres douleurs,  
Où les Dieux goûtent l'ambrosie  
En contemplant de rouges fleurs,

Et savent ce que l'âme ignore,  
Et dans un ineffable jour  
Sans crépuscule et sans aurore,  
S'enivrent de l'immense amour ! »

Elle dit, et le Dieu l'embrasse ;  
Il la tient d'un bras ferme et sûr,  
Et tous les deux, laissant leur trace  
Lumineuse au subtil azur,

Cherchant, par-delà les étoiles,  
Le clair Éden où, pour l'esprit  
Enfin délivré de ses voiles,  
L'extase, ainsi qu'un lys, fleurit,

Et le flot où l'Âme se noie  
Dans le bonheur essentiel,  
Ils s'envolent, pâles de joie,  
Jusqu'au fond des gouffres du ciel

19 mai 1875.

## L'apothéose de Ronsard

### PRINCE DES POÈTES FRANÇAIS

*À PROSPER BLANCHE MAIN*

*LE PIEUX ÉDITEUR DE RONSARD*

Ô mon RONSARD, ô maître  
Victorieux du mètre,  
Ô sublime échanton  
De la chanson !

Divin porteur de lyre,  
Que voulurent élire  
Pour goûter leurs douceurs  
Les chastes Sœurs !

Toi qui, nouveau Pindare,  
De l'ait savant et rare  
De Phœbos Cynthien  
Faisant le tien,

À l'ivresse physique  
De la folle musique  
Sagement as mêlé  
Le rythme ailé !

Père ! que ma louange  
Te célèbre et te venge,  
Et, comme vers mon Roi,  
Monte vers toi !

Mais que dis-je ? l'Envie  
Qui déchira ta vie  
Ne mord plus de bon cœur  
Ton pied vainqueur,

Et, nette de souillure,  
Ta belle gloire pure  
Va d'un nouvel essor  
Aux astres d'or.

Ton nom deux fois illustre  
A retrouvé son lustre,

Comme il l'avait jadis  
Au temps des lys,

Et toi, dans l'aube rose  
De ton apothéose  
Tu marches, l'œil en feu,  
Ainsi qu'un Dieu.

Tenant ton luth d'ivoire,  
Près d'une douce Loire  
À la berceuse voix,  
Je te revois

Dans un jardin féerique,  
Où le troupeau lyrique  
Enchante de tes vers  
Les bosquets verts.

Là, Du Bellay t'honore,  
Et je retrouve encore  
Près de cette belle eau  
Remy Belleau

Et Pontus et Jodelle  
Et Daurat, ton fidèle,  
Et ce chanteur naïf,  
Le vieux Baïf.

Avec eux, ces Déesses,  
Les hautaines Princesses  
Du sang pur des Valois,  
Suivent tes lois

Et servent ton Hélène  
À la suave haleine,  
De qui la lèvre leur  
Semble une fleur,

Et Cassandre, et Marie  
Qui, rêveuse, marie

La rose dans sa main  
Au blanc jasmin.

Mais Vénus parmi l'herbe  
Est aussi là, superbe ;  
Les fleurs, pour la parer,  
Laissent errer

Leurs ombres sur sa joue ;  
Quelquefois elle joue  
Avec l'arc triomphant  
De son enfant

Et les saintes pucelles,  
Qui mêlent d'étincelles  
Et de feux adorés  
Leurs crins dorés,

Levant leurs bras d'albâtre,  
Vous suivent, chœur folâtre  
De votre voix épris,  
Dans ces pourpris.

Mais voici que tu chantes !  
Et tes strophes touchantes  
Déroulent leurs accords  
Divins ; alors,

Ronsard, tout fait silence :  
La fleur qui se balance,  
Le ruisseau clair, l'oiseau  
Et le roseau ;

Le Fleuve à la voix rauque,  
Montrant sa barbe glauque,  
Fait taire les sanglots  
De ses grands flots ;

Dans les cieux qui te fêtent  
Les étoiles s'arrêtent

Et suspendent les airs  
De leurs concerts ;

On n'entend que ton Ode,  
Qu'après toi, dans le mode  
Ancien, le chœur ravi  
Chante à l'envi.

Et chacun s'en récréé,  
Hélène, Cythérée,  
Déesses de la cour,  
Enfant Amour,

Muses aux belles bouches ;  
Et les astres farouches  
Restent silencieux  
Au front des cieux.

Avril 1865.

# Rondels

COMPOSÉS À LA MANIÈRE  
DE CHARLES D'ORLEANS

POÈTE ET PRINCE FRANÇAIS

Père de Louis XII, oncle de François Ier

JUILLET 1875

*Rivière, fontaine et ruisseau  
Portent en livrée jolie,  
Goute d'argent d'orfaverie,  
Chacun s'abille de nouveau,  
Le temps a laissie son manteau.*  
CHARLES D'ORLÉANS,  
*Rondel.*

## À Armand Silvestre

Acceptez, mon cher ami, la dédicace de ces *Rondels*, et puissent-ils vous rendre un peu du plaisir que m'ont donné vos poèmes, si brillants de la glorieuse extase de l'amour. J'essaie encore une fois de ressusciter, après le *Triolet* et la *Ballade*, un de nos vieux rythmes français, dont l'harmonie et dont la symétrie sont charmantes. Des rythmes, n'en invente pas qui veut ; mais c'est quelque chose peut-être que de tirer de l'oubli quelques-uns de ceux que nos aïeux nous ont laissés en bloc, comme un tas de pierreries enfermées dans un coffre, que le féroce XVII<sup>e</sup> siècle a failli jeter à l'eau avec tout ce qui était dedans, sans autre forme de procès.



Le gracieux poème que voici a le mérite encore d'éveiller l'image d'un rimeur qui, quoique prince par-dessus le marché, fut malheureux comme tous ses confrères, et dont le cri mélancolique : *Je suis celui au cœur vestu de noir*, doit retentir dans votre âme. Il a, mon ami, de quoi nous faire songer, vous et moi, car, tandis qu'il évoquera en vous le souvenir de *Beauté morte en droite fleur de jeunesse*, il m'engagera à me souvenir, comme c'est à présent mon devoir, de *Ung vieil homme, lequel Aage s'appelle*.

THÉODORE DE BANVILLE.

Paris, le samedi 10 juillet 1875.

## I Le jour

Tout est ravi quand vient le Jour  
Dans les cieux flamboyants d'aurore.  
Sur la terre en fleur qu'il décore  
La joie immense est de retour.

Les feuillages au pur contour  
Ont un bruissement sonore ;  
Tout est ravi quand vient le Jour  
Dans les cieux flamboyants d'aurore.

La chaumière comme la tour  
Dans la lumière se colore,  
L'eau murmure, la fleur adore,  
Les oiseaux chantent, fous d'amour.  
Tout est ravi quand vient le Jour.

## II La nuit

Nous bénissons la douce Nuit,  
Dont le frais baiser nous délivre,

Sous ses voiles on se sent vivre  
Sans inquiétude et sans bruit.

Le souci dévorant s'enfuit,  
Le parfum de l'air nous enivre ;  
Nous bénissons la douce Nuit,  
Dont le frais baiser nous délivre.

Pâle songeur qu'un Dieu poursuit,  
Repose-toi, ferme ton livre.  
Dans les cieux blancs comme du givre  
Un flot d'astres frissonne et luit,  
Nous bénissons la douce Nuit.

### III

## Le printemps

Te voilà, rire du Printemps !  
Les thyrses des lilas fleurissent.  
Les amantes qui te chérissent  
Délivrent leurs cheveux flottants.

Sous les rayons d'or éclatants  
Les anciens lierres se flétrissent.  
Te voilà, rire du Printemps !  
Les thyrses de lilas fleurissent.

Couchons-nous au bord des étangs,  
Que nos maux amers se guérissent !  
Mille espoirs fabuleux nourrissent  
Nos cœurs gonflés et palpitants.  
Te voilà, rire du Printemps !

### IV

## L'été

Il brille, le sauvage Été,  
La poitrine pleine de roses.

Il brûle tout, hommes et choses,  
Dans sa placide cruauté.

Il met le désir effronté  
Sur les jeunes lèvres décloses ;  
Il brille, le sauvage Été,  
La poitrine pleine de roses.

Roi superbe, il plane irrité  
Dans des splendeurs d'apothéoses  
Sur les horizons grandioses ;  
Fauve dans la blanche clarté,  
Il brille, le sauvage Été.

## V

### L'automne

Sois le bienvenu, rouge Automne.  
Accours dans ton riche appareil,  
Embrase le coteau vermeil  
Que la vigne pare et festonne.

Père, tu rempliras la tonne  
Qui nous verse le doux sommeil ;  
Sois le bienvenu, rouge Automne,  
Accours dans ton riche appareil.

Déjà la Nymphé qui s'étonne,  
Blanche de la nuque à l'orteil,  
Rit aux chants ivres de soleil  
Que le gai vendangeur entonne,  
Sois le bienvenu, rouge Automne

## VI

### L'hiver

Au bois de Boulogne, l'Hiver,  
La terre a son manteau de neige.

Mille Iris, qui tendent leur piège,  
Y passent comme un vif éclair.

Toutes, sous le ciel gris et clair,  
Nous chantent le même solfège ;  
Au bois de Boulogne, l'Hiver,  
La terre a son manteau de neige.

Toutes les blancheurs de la chair  
Y passent, radieux cortège ;  
Les Antiopes de Corrège  
S'habillent de martre et de vair  
Au bois de Boulogne, l'Hiver.

## VII L'eau

Jeanne en riant marchait dans l'Eau,  
Baignant au flot sa jambe nue.  
Sur cette blancheur inconnue  
Frissonnait l'ombre d'un bouleau.

L'alouette par un solo  
Vint célébrer sa bienvenue ;  
Jeanne en riant marchait dans l'Eau,  
Baignant au flot sa jambe nue.

Lorsque sur le front d'Apollo  
Se déchirait soudain la nue,  
Elle folâtrait, l'ingénue,  
Ô gracieux et clair tableau !  
Jeanne en riant marchait dans l'Eau.

## VIII Le feu

J'ai fait allumer un grand Feu,  
Tout est clos, fenêtre et volets.

Je veux lire ; viens, Rabelais ;  
Ce temps-ci m'intéresse peu.

La flamme de rose et de bleu  
Teint ma chambre, comme un palais ;  
J'ai fait allumer un grand Feu,  
Tout est clos, fenêtre et volets.

Foin des gens qui parlent hébreu,  
Foin des songeurs tristes et laids !  
Ô géant qui les immolais,  
Causons, parle-moi, demi-dieu.  
J'ai fait allumer un grand Feu.

## IX La terre

Soumets la Terre,  
Les fleurs, les bois,  
Lyre ! à ta voix,  
À ton mystère.

Que rien n'altère  
Les saintes lois ;  
Soumets la Terre,  
Les fleurs, les bois.

Dompte Cythère !  
Charme à la fois  
Le lys des rois  
Et la panthère,  
Soumets la Terre !

## X L'air

Dans l'Air s'en vont les ailes,  
Par le vent caressées ;

Mes errantes pensées  
S'envolent avec elles.

Aux cieux pleins d'étincelles,  
Vers la nue élancées,  
Dans l'Air s'en vont les ailes  
Par le vent caressées.

Vers des terres nouvelles,  
Sur les rayons bercées,  
Vous fuyez, dispersées,  
Ô blanches colombelles ;  
Dans l'Air s'en vont les ailes !

## XI Le matin

Lorsque s'éveille le Matin  
Au Luxembourg encore désert,  
En chantant dans le gazon vert  
Les oiselets font leur festin.

Les feuilles sont comme un satin  
Des larmes de la nuit couvert,  
Lorsque s'éveille le Matin  
Au Luxembourg encore désert.

Le moineau du quartier Latin,  
Pour qui se donne le concert,  
À des miettes pour son dessert,  
Et folâtre comme un lutin  
Lorsque s'éveille le Matin.

## XII Le midi

Je vais voir, quand il est Midi,  
Les estampes du quai Voltaire,

Fragonard qui ne peut se taire,  
Et Boucher toujours étourdi.

Debucourt est fort applaudi,  
Boilly plaît au célibataire ;  
Je vais voir, quand il est Midi,  
Les estampes du quai Voltaire.

Mais Wateau, nautonier hardi,  
C'est toi surtout, cœur solitaire,  
C'est toi qu'en la triste Cythère  
Où ton soleil a resplendi,  
Je vais voir, quand il est Midi.

### XIII

## Le soir

On cause, chez Victor Hugo,  
Sans redouter nul pianiste.  
Tout flûtiste ou violoniste  
Est reçu là comme Iago.

Vint-il de Siam ou du Congo,  
Pas d'accueil pour le symphoniste ;  
On cause, chez Victor Hugo,  
Sans redouter nul pianiste.

À d'autres *La Reine Indigo*,  
Ce chef-d'œuvre d'un harmoniste.  
Même *Le Petit Ébéniste*,  
Vous aussi *Donna del Lago* :  
On cause, chez Victor Hugo.

### XIV

## La pêche

Le pêcheur, vidant ses filets,  
Voit les poissons d'or de la Loire

Glacés d'argent sur leur nageoire  
Et mieux vêtus que des varlets.

Teints encore des ardents reflets  
Du soleil et du flot de moire,  
Le pêcheur, vidant ses filets,  
Voit les poissons d'or de la Loire.

Les beaux captifs, admirez-les !  
Ils brillent sur la terre noire,  
Glorifiant de sa victoire,  
Jaunes, pourprés et violets,  
Le pêcheur vidant ses filets.

## XV

### La chasse

Les cris des chiens, les voix du cor  
Sonnent dans les bois de Ferrières ;  
L'écho de ces rumeurs guerrières  
Épouvante le frais décor.

Les habits d'écarlate et d'or  
Resplendissent dans les clairières ;  
Les cris des chiens, les voix du cor  
Sonnent dans les bois de ferrières.

Les meutes ont pris leur essor,  
Et le cerf dans les fondrières  
Fuit, sentant leurs dents meurtrières ;  
Mais partout il retrouve encore  
Les cris des chiens, les voix du cor.

## XVI

### Le thé

Miss Ellen, versez-moi le Thé  
Dans la belle tasse chinoise,



Où des poissons d'or cherchent noise  
Au monstre rose épouvanté.

J'aime la folle cruauté  
Des chimères qu'on apprivoise :  
Miss Ellen, versez-moi le Thé  
Dans la belle tasse chinoise.

Là sous un ciel rouge irrité,  
Une dame fière et sournoise  
Montre en ses longs yeux de turquoise  
L'extase et la naïveté :  
Miss Ellen, versez-moi le Thé.

## XVII Le café

Ce bon élixir, le Café  
Met dans nos cœurs sa flamme noire ;  
Grâce à lui, fier de sa victoire,  
L'esprit subtil a triomphé.

Faux Lignon que chantait d'Urfé,  
Tu ne nous en fais plus accroire ;  
Ce bon élixir, le Café  
Met dans nos cœurs sa flamme noire.

Ne faisons qu'un autodafé  
Des vieux mensonges de l'Histoire,  
Et mêlons, sans peur du grimoire,  
À notre vieux sang réchauffé,  
Ce bon élixir, le Café.

## XVIII Le vin

Dans la pourpre de ce vieux Vin  
Une étincelle d'or éclate ;

Un rayon de flamme écarlate  
Brûle en son flot sombre et divin.

Comme dans l'œil d'un vieux Sylvain  
Qu'une Nymphé caresse et flatte,  
Dans la pourpre de ce vieux Vin  
Une étincelle d'or éclate.

Il ne coulera pas en vain !  
À le voir mon cœur se dilate.  
Il n'est pas de ceux qu'on frelate  
Et je lirai comme un devin,  
Dans la pourpre de ce vieux Vin.

## XIX Les étoiles

Les cieux resplendissants d'Étoiles  
Aux radieux frissonnements,  
Ressemblent à des flots dormants  
Que sillonnent de blanches voiles

Quand l'azur déchire ses voiles,  
Nous voyons les bleus firmaments,  
Les cieux resplendissants d'Étoiles  
Aux radieux frissonnements.

Quel peintre mettra sur ses toiles,  
Ô Dieu ! ces clairs fourmillements,  
Ces fournaies de diamants  
Qu'à mes yeux ravis tu dévoiles,  
Les cieux resplendissants d'Étoiles !

## XX La lune

Avec ses caprices, la Lune  
Est comme une frivole amante ;

Elle sourit et se lamente,  
Et vous fuit et vous importune.

La nuit, suivez-la sur la dune,  
Elle vous raille et vous tourmente ;  
Avec ses caprices, la Lune  
Est comme une frivole amante.

Et souvent elle se met une  
Nuée en manière de mante ;  
Elle est absurde, elle est charmante ;  
Il faut adorer sans rancune,  
Avec ses caprices, la Lune.

## XXI

### La paix

La Paix, au milieu des moissons,  
Allaite de beaux enfants nus.  
À l'entour, des chœurs ingénus  
Dansent au doux bruit des chansons.

Le soleil luit dans les buissons,  
Et sous les vieux arbres chenus  
La Paix, au milieu des moissons,  
Allaite de beaux enfants nus.

Les fleurs ont de charmants frissons.  
Les travailleurs aux bras charnus,  
Hier soldats, sont revenus,  
Et tranquilles, nous bénissons  
La Paix, au milieu des moissons.

## XXII

### La guerre

La Guerre, ivre de sa colère,  
Embouche ses clairons sonores ;

Terre, déjà tu te colores  
De ce sang fumant qu'elle flaire.

L'incendie effrayant l'éclaire,  
Comme de rouges météores ;  
La Guerre, ivre de sa colère,  
Embouche ses clairons sonores.

Et pour réclamer leur salaire,  
Ô Dieu ! dans les cieux que tu dores,  
Les vautours, sous l'œil des aurores,  
Suivent de leur vol circulaire  
La Guerre, ivre de sa colère !

## XXIII

### Les métaux

Les Métaux, les divins Métaux  
Que toujours l'homme voit en rêve,  
Ornent la couronne ou le glaive  
De tous les Péchés capitaux.

L'Orgueil jette sur ses manteaux  
Pour cette vie, ô Dieu ! si brève,  
Les Métaux, les divins Métaux  
Que toujours l'homme voit en rêve.

L'or gémit sous les vils râteaux  
Que toujours le banquier soulève,  
Et pour parer les filles d'Ève,  
Nous tourmentons de nos marteaux  
Les Métaux, les divins Métaux.

## XXIV

### Les pierreries

Les flamboyantes Pierreries  
Qui parent les glaives des rois

Et les mors de leurs palefrois,  
Brillent dans les rouges tueries.

La foule, amante des féeries,  
Admire, en ses humbles effrois,  
Les flamboyantes Pierreries  
Qui parent les glaives des rois.

Et, dans les louanges nourries,  
Les Princesses aux regards froids  
Sèment sur leurs corsages droits  
Et sur leurs jupes d'or fleuries  
Les flamboyantes Pierreries.

Juillet 1875.

# Les princesses

JUILLET 1874

## Au lecteur

Ainsi j'ai tenté la folle entreprise d'évoquer en vingt Sonnets les images de ces grandes Princesses aux lèvres de pourpre et aux prunelles mystérieuses, qui ont été à travers les âges le désir et les délices de tout le genre humain, ayant gardé ce privilège d'être adorées comme Déesses et aimées d'amour, alors que les siècles ont dispersé les derniers restes de la poussière qui fut celle de leurs corps superbes.

Les peindre ? La Peinture, l'art des Raphaël, des Rubens et des Véronèse, dont ces figures idéales furent les éternelles inspiratrices et l'aliment inépuisable, ne l'a jamais pu elle-même ; et je m'estime assez bon artiste si j'ai pu faire songer à elles et faire apparaître dans l'esprit de ceux qui me lisent leurs fantômes qui éveillent toutes les idées de triomphe, d'orgueil, d'amour, de joie, de puissance, de sang versé, et de robes d'or éclaboussées de pierreries.

Sans le souvenir de ces femmes toujours entrevues dans la splendeur de l'écarlate et sous les feux des escarboucles, le songeur que ravissent les fêtes de la couleur ne se trouverait-il pas un peu trop dépaysé dans une époque où ni les révolutions, ni le tumulte effréné des guerres civiles, ni les progrès industriels et scientifiques, ni la force même des choses n'ont pu venir à bout de dompter et de détruire ce monstre plus menaçant que la serpente Pytho : la jeune fille des vaudevilles de M. Scribe, qui avec un sourire de romance court après les papillons, en robe de mousseline agrémentée de l'invincible tablier de soie à bretelles roses ?

T.D.

Paris, le 14 juillet 1874.

# Les princesses

*Je laisse à Gavarni, poste des chloroses.  
Son troupeau gazouillant de beautés d'hôpital  
Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses  
Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal.*

CHARLES BAUDELAIRE,  
*L'Idéal.*

Les princesses, miroir des cieux riants, trésor  
Des âges, sont pour nous au monde revenues ;  
Et quand l'Artiste en pleurs, qui les a seul connues,  
Leur ordonne de naître et de revivre encore,

On revoit dans un riche et fabuleux décor  
Des meurtres, des amours, des lèvres ingénues,  
Des vêtements ouverts montrant des jambes nues,  
Du sang et de la pourpre et des agrafes d'or.

Et les Princesses, dont les siècles sont avares,  
Triomphent de nouveau sous des étoffes rares :  
On voit les clairs rubis sur leurs bras s'allumer,

Les chevelures sur leurs fronts étincelantes  
Resplendir, et leurs seins de neige s'animer,  
Et leurs lèvres s'ouvrir comme des fleurs sanglantes.

I

## Sémiramis

*Elle ne voulut jamais se marier légitimement, afin  
de ne pas être privée de la souveraineté ; mais elle  
choisissait les plus beaux hommes de son armée,*

*et, après leur avoir accordé ses faveurs, elle les  
faisait disparaître.*

*DIODORE DE SICILE, Livre  
II, Trad. Ferdinand Hoefler*

Sémiramis, qui règne et dont la gloire éclate,  
Mène après elle, ainsi que le ferait un Dieu,  
Les rois vaincus ; on voit dans une mer de feu  
Les astres resplendir sur sa robe écarlate.

Attentive à la voix du fleuve qui la flatte,  
Elle écoute gémir et chanter le flot bleu,  
En traversant le pont triomphal que par jeu  
Sa main dominatrice a jeté sur l'Euphrate.

Or, tandis qu'elle passe, humiliant le jour,  
Un soldat bactrien murmure, fou d'amour :  
« Je voudrais la tenir entre mes bras, dussé-je,

Après, être mangé tout vivant par des chiens ! »  
Alors Sémiramis, la colombe de neige,  
Tourne vers lui son front céleste et lui dit : « Viens ! »

## II

## Pasiphaé

*Hic crudelis amor tauri, suppostaque furto*

*Pasiphaë...*

*VIRGILE, Énéide, liv. VI.*

Ainsi PASIPHAÉ, la fille du Soleil,  
Cachant dans sa poitrine une fureur secrète,  
Poursuivait à grands cris parmi les monts de Crète  
Un taureau monstrueux au poil roux et vermeil,

Puis, sur un roc géant au Caucase pareil,  
Lasse de le chercher de retraite en retraite,



Le trouvait endormi sur quelque noire crête,  
Et, les seins palpitants, contemplait son sommeil ;  
Ainsi notre âme en feu, qui sous le désir saigne,  
Dans son vol haletant de vertige, dédaigne  
Les abris verdoyants, les fleuves de cristal,  
Et, fuyant du vrai beau la source savoureuse,  
Poursuit dans les déserts du sauvage Idéal  
Quelque monstre effrayant dont elle est amoureuse.

## II Omphale

*Vingt monstres tout sanglants, qu'on ne voit  
qu'à demi,  
Errent en foule autour du rouet endormi :  
Le lion néméen, l'hydre affreuse de Lerne,  
Cacus, le noir brigand de la noire caverne...*  
VICTOR HUGO, *Le Rouet  
d'Omphale.*

Calme et foulant son lit d'ivoire, dont le seuil  
Orné d'or sous les plis de la pourpre étincelle,  
La Lydienne rit de sa bouche infidèle  
Aux princes de l'Asie, et leur fait bon accueil.  
Une massue, espoir des Cyclades en deuil,  
Sur un tapis splendide est posée auprès d'elle.  
L'idole radieuse, et fière d'être belle,  
De ses doigts enfantins y touche avec orgueil.  
Sur son épaule blonde, amoureuse, embaumée,  
Flotte la grande peau du lion de Némée,  
Dont l'ongle impérieux lui tombe entre les seins.  
Son cœur bat de plaisir sous l'horrible dépouille  
Humide et noire encore du sang des assassins :  
Hercule est à ses pieds et file une quenouille.

## IV Ariane

*Et Dionysos aux cheveux d'or épousa la blonde  
Ariadne, fille de Minos, et il l'épousa dans la fleur  
de la jeunesse, et le Kroniôn la mit à l'abri de la  
vieillesse et la fit Immortelle.*

*HÉSIODE, Théogonie. Trad.  
Leconte de Lisle.*

Dans Naxos, où les fleurs ouvrent leurs grands calices  
Et que la douce mer baise avec des sanglots,  
Dans l'île fortunée, enchantement des flots,  
Le divin Iacchos apporte ses délices.

Entouré des lions, des panthères, des lices,  
Le Dieu songe, les yeux voilés et demi-clos ;  
Les Thyades au loin charment les verts îlots  
Et de ses raisins noirs ornent leurs cheveux lisses.

Assise sur un tigre amené d'Orient,  
ARIANE triomphe, indolente, et riant  
Aux lieux même où pleura son amour méprisée.

Elle va, nue et folle et les cheveux épars,  
Et, songeant comme en rêve à son vainqueur Thésée,  
Admire la douceur des fauves léopards.

## V Médée

*Tandis qu'elle coupait cette racine, la terre  
mugit et trembla sous ses pas ; Prométhée lui-*

*même ressentit une vive douleur au fond de ses entrailles, et remplit l'air de ses gémissements.*

*APOLLONIOS, L'Expédition  
des Argonautes, chant III.  
Trad J.-J.-A. Caussin.*

Médée au grand cœur plein d'un amour indompté  
Chante avec l'onde obscure, et le fleuve en délire  
Où ses longs regards voient les étoiles sourire  
Reflète vaguement sa blanche nudité.

Pâle et charmante, près du Phasé épouventé  
Elle chante, et la brise errante qu'elle attire,  
S'unissant à ses vers avec un bruit de lyre,  
Emporte ses cheveux comme un flot de clarté.

Ses yeux brûlants fixés sur le ciel sombre, où flambe  
Une lueur sanglante, elle chante. Sa jambe  
À des éclairs de neige à travers les gazons.

Elle cueille à l'entour sur la montagne brune  
Les plantes dont les sucres formeront des poisons,  
Et son jeune sein luit sous les rayons de lune.

## VI Thalestris

*Il en resta néanmoins dans la Cappadoce une espèce de rejeton qui conserva les mœurs et les sentiments des premières.*

*L'ABBÉ GUYON, Histoire des  
Amazones.*

Les Amazones sur leurs casques aux clous d'or  
Ont une hydre de fer ouvrant sa gueule atroce,  
Ou quelque mufle noir de tigre ou de molosse,  
Ou parfois un vautour au fulgurant essor.

Mais serrant son bel arc géant, comme un trésor,  
Sur son sein de guerrière indocile et féroce,  
La grande THALESTRIS, qui règne en Cappadoce,  
Pour les combats sacrés se pare mieux encore.

Épars et dénoués sur sa riche cuirasse,  
Ses cheveux que le vent furieux embarrasse,  
Débordent au hasard de leur flot souverain

Son cou, fort et superbe entre ceux qu'on renomme,  
Et son casque hideux, sur l'invincible airain,  
Pour exciter l'horreur porte un visage d'homme.

## VII Antiope

*Hélas ! sur tous ces corps à la teinte nacrée  
La Mort a déjà mis sa pâleur azurée,  
Ils n'ont de rose que le sang.  
Leurs bras abandonnés trempent, les mains  
ouvertes,  
Dans la vase du fleuve, entre des algues vertes  
Ou l'eau les soulève en passant*

*THÉOPHILE GAUTIER, Le  
Thermodon.*

Près du clair Ilissos au rivage fleuri  
L'indomptable Thésée a vaincu les guerrières.  
Mourantes, leurs chevaux les traînent dans les pierres :  
Pas un de ces beaux corps qui ne râle meurtri.

Le silence est affreux, et parfois un grand cri  
L'interrompt. Sous l'effort des lances meurtrières,  
On voit des yeux, éteints déjà, sous les paupières  
S'entrouvrir. Tout ce peuple adorable a péri.

ANTIOPE blessée, haletante, épuisée,  
Combat encore. Le sang, ainsi qu'une rosée,  
Coule de ses cheveux et tombe sur son flanc.

Sa poitrine superbe et fière en est trempée,  
Et sa main, teinte aussi dans la pourpre du sang,  
Agite le tronçon farouche d'une épée.

## VIII

### Andromède

*Gentibus innumeris circumque Infraque relictis,  
Æthropum populos, Cephæia conspicit arva,  
Illic immeritam maternæ pendere linguæ  
Andromeden pœnas immitis jusserat Ammon.*

*OVIDE, Métamorphoses, liv.  
IV.*

Andromède gémit dans le désert sans voile,  
Nue et pâle, tordant ses bras sur le rocher.  
Rien sur le sable ardent que la mer vient lécher,  
Rien ! pas même un chasseur dans un abri de toile.

Rien sur le sable, et sur la mer pas une voile !  
Le soleil la déchire, impitoyable archer,  
Et le monstre bondit comme pour s'approcher  
De la vierge qui meurt, plus blanche qu'une étoile.

Âme enfantine et douce, elle agonise, hélas !  
Mais Persée aux beaux yeux, le meurtrier d'Atlas,  
Vient et fend l'air, monté sur le divin Pégase.

Il vient, échevelé, tenant son glaive d'or,  
Et la jeune princesse, immobile d'extase,  
Suit des yeux dans l'azur son formidable essor.

## IX

# Hélène

*Mais ce qui est plus vray semblable en ce cas, et qui est tesmoigné par plus d'auteurs, se fit en ceste sorte : Theseus et Pirithous s'en allèrent ensemble en la ville de Lacedemone, là où ils ravirent Helene estant encore fort jeune, ainsi comme elle dansoit au temple de Diane, surnommée Orthia ; et s'en fuyrent à tout.*

*PLUTARQUE, Theseus. Trad.  
Jacques Amyot.*

Hélène a dix ans ; l'or de sa tête embrasée  
Baigne son col terrible et fier comme une tour.  
Grande ombre, dans la nuit elle rugit d'amour,  
Près d'elle un dur chasseur marche dans la rosée.

Elle ouvre au clair de lune, ainsi qu'une épousée,  
La pourpre où de son sein brille le blanc contour,  
Et les tigres font voir aux petits du vautour  
La fille de Tyndare éprise de Thésée.

Mais près de l'Eurotas aux flots mélodieux  
Ils passent, chevelus et forts comme des Dieux.  
« Ô tueur de lions, dit la princesse blonde,

Guerrier toujours couvert de sang, tu dormiras  
Sur mon sein ; porte-moi dans la forêt profonde. »  
Et le jeune héros l'emporte dans ses bras.

## X

# La reine de Saba

*Sa robe en brocart d'or, divisée régulièrement par des falbalas de perles, de jais et de saphirs, lui*

*serre la taille dans un corsage étroit, rehausse d'applications de couleur, qui représentent les douze signes du Zodiaque. Elle a des patins très hauts, dont l'un est noir et semé d'étoiles d'argent, avec un croissant de lune, – et l'autre, qui est blanc, est couvert de gouttelettes d'or avec un soleil au milieu.*

*GUSTAVE FLAUBERT, La Tentation de saint Antoine.*

La reine Nicosis, portant des pierreries,  
A pour parure un calme et merveilleux concert  
D'étoffes, où l'éclair d'un flot d'astres se perd  
Dans les lacs de lumière et les flammes fleuries.

Son vêtement tremblant chargé d'orfèvreries  
Est fait d'un tissu rare et sur la pourpre ouvert,  
Où l'or éblouissant, tour à tour rouge et vert,  
Sert de fond méprisable aux riches broderies.

Elle a de lourds pendants d'oreilles, copiés  
Sur les feux des soleils du ciel, et sur ses pieds  
Mille escarboucles font pâlir le jour livide.

Et, fière sous l'éclat vermeil de ses habits,  
Sur les genoux du roi Salomon elle vide  
Un vase de saphir d'où tombent des rubis.

## XI Cléopâtre

*Cléopâtre embaumait l'Égypte ; toute nue,  
Elle brûlait les yeux, ainsi que le soleil ;*

*Les roses enviaient l'ongle de son orteil...*  
VICTOR HUGO, *Zim-Zizimi*.

Dans la nuit brûlante où la plainte continue  
Du fleuve pleure, avec son grand peuple éternel  
De Dieux, le palais, rêve effroyable et réel,  
Se dresse, et les sphinx noirs songent dans l'avenue.

La blanche lune, au haut de son vol parvenue,  
Baignant les escaliers élancés en plein ciel,  
Baise un lit rose où, dans l'éclat surnaturel  
De sa divinité, dort CLÉOPÂTRE nue.

Et tandis qu'elle dort, délices et bourreau  
Du monde, un dieu de jaspe à tête de taures  
Se penche, et voit son sein où la clarté se pose.

Sur ce sein, tous les feux dans son sein recelés  
Étincellent, montrant leur braise ardente et rose,  
Et l'idole de jaspe en a les yeux brûlés.

## XII Hérodiade

*Car elle était vraiment princesse : c'était la reine  
de Judée, la femme d'Hérode, celle qui a demandé  
la tête de Jean-Baptiste.*

HENRI HEINE, *Atta Troll*.

Ses yeux sont transparents comme l'eau du Jourdain.  
Elle a de lourds colliers et des pendants d'oreilles ;  
Elle est plus douce à voir que le raisin des treilles,  
Et la rose des bois a peur de son dédain.

Elle rit et folâtre avec un air badin,  
Laisant de sa jeunesse éclater les merveilles.  
Sa lèvre est écarlate, et ses dents sont pareilles  
Pour la blancheur aux lys orgueilleux du jardin.



Voyez-la, voyez-la venir, la jeune reine !  
Un petit page noir tient sa robe qui traîne  
En flots voluptueux le long du corridor.

Sur ses doigts le rubis, le saphir, l'améthyste  
Font resplendir leurs feux charmants : dans un plat d'or  
Elle porte le chef sanglant de Jean-Baptiste.

### XIII

## Messaline

*At Messalina, non alias solutior luxu, adulto  
auctumno simulacrum vindemiæ per domum  
celebrabat. Urgeri prela, fluere lacus ; et feminæ  
pellibus accinctæ assultabant ut sacrificantes vel  
insanientes Bacchæ ; ipsa crine fluxo thyrsus  
quatiens, juxtaque Silius hedera vinctus, gerere  
cothurnos, jacere caput, strepente circum procaci  
choro.*

*TACITE, Annales, liv. XI.*

Furieuse, et toujours en proie à son tourment,  
MESSALINE, que nul festin ne désaltère,  
Ayant sur son épaule une peau de panthère,  
Célèbre la vendange avec son jeune amant.

Elle serre en ses bras de neige éperdument  
Silius, et lui dit : « Je voudrais sans mystère  
Me coucher à tes pieds devant toute la terre ! »  
Et le vin coule à flots dans le pressoir fumant.

Puis, tandis que le chœur danse au bruit de la lyre,  
La Bacchante déchire et brise en son délire  
De noirs raisins pourprés, et laissant à dessein

Leur sang vermeil couler sur ses belles chaussures,  
Elle baise le cou du jeune homme et son sein,  
Et sa bouche affamée y laisse des morsures.

## XIV

### Marguerite d'Écosse

*Marguerite, fille du Roy d'Escosse et femme du Dauphin, passant quelquefois par dedans une salle où estoit endormi sur un banc Alain Charretier secrétaire du Roy Charles, homme docte, Poète et Orateur élégant en la langue françoise, l'alla baiser en la bouche en présence de sa compaignie.*

*GILLES CORROZET, Recueil  
de divers propos des nobles  
et illustres hommes de la  
chrétienté.*

Marguerite d'Écosse, aux yeux pleins de lumière,  
A de douces lueurs sur son visage altier ;  
Bien souvent on la voit tendre vers l'argentier  
Sa blanche main, de tous les bienfaits coutumière.

Avec toute la cour et marchant la première,  
La Dauphine, qui sait l'honneur du gai métier,  
Passe par une salle où dort Alain Chartier  
Comme un bon paysan ferait dans sa chaumière.

Alors d'une charmante et gracieuse humeur,  
Voilà qu'elle se penche et baise le rythmeur,  
Encore qu'il soit d'un air fantastique et bizarre

Et quelque peu tortu comme les vieux lauriers,  
Car il messierait fort de se montrer avare  
Pour payer l'art subtil de tels bons ouvriers.

## XV

### Marie Stuart

*On y menait Marie, pour la récompenser et la distraire, à l'heure où les chiens rentraient et se précipitaient par les portes, par les fenêtres basses, vers leurs loges.*

*J.-M. DARGAUD, Histoire de Marie Stuart.*

À Saint-Germain, devant le fier château, MARIE  
STUART, le front orné de perles et d'or fin,  
Arrive de la chasse avec le roi dauphin,  
Car elle aima toujours la noble vénerie.

Toute la cour l'entoure avec idolâtrie,  
Oubliant pour ses yeux la fatigue et la faim,  
Et François pâlisant, dans un songe sans fin,  
Admire sa blancheur et sa bouche fleurie.

Ronsard dit : « C'est le lys divin, que nul affront  
Ne peut ternir ! » Le roi Henri la baise au front.  
Cependant, elle rit tout bas avec madame

De Valentinois, blonde aux cheveux ruisselants,  
Et ces folles beautés, que le carnage affame,  
Regardent au chenil rentrer les chiens sanglants.

## XVI

### Marguerite de Navarre

*Ainsy disoit ce Poulonnois de la beauté admirable  
de ceste Princesse. Et certes, si des Poulonnois*

*ont esté ravis de telle admiration, il y en a eu bien  
d'autres*

*BRANTÔME, Vie des Dames  
illustrées.*

Marguerite paraît, plus belle que l'espoir  
Du ciel, dans son habit de clinquant et de rose,  
Et l'un des Polonais dit : « Comme je suppose,  
On n'admira Vénus tels yeux dans son miroir !

Je ferais volontiers, sortant de ce manoir,  
Comme ces Turcs ravis qui, sans regret morose,  
Ayant vu la mosquée où Mahomet repose,  
Se font brûler les yeux, ne voulant plus rien voir. »

Brantôme, bon plaisant malgré son air farouche,  
Dit à Ronsard tout bas : « Ô la charmante bouche !  
Quel dieu ne choisirait pour son meilleur festin

Cette double cerise, adorable et vermeille ! »  
Mais la Reine l'entend faire ainsi le mutin,  
Et lui dit : « Vous aimez les fruits, monsieur  
Bourdeille ? »

## XVII Lucrece Borgia

*Il y a au musée d'Anvers un tableau vénitien  
qui symbolise admirablement, à l'insu du peintre,  
cette papauté excentrique. On y voit Alexandre VI  
présentant à saint Pierre l'évêque in partibus de*

*Paphos, qu'il vient de nommer général de ses galères.*

*PAUL DE SAINT-VICTOR,  
Hommes et Dieux.*

Lucrèce Borgia se marie ; il est juste  
Que tous les cardinaux brillent à ce gala,  
Ceux du moins épargnés par la cantarella,  
Ce poison plus cruel que tous ceux de Locuste.

Près d'eux trône César, jeune, féroce, auguste.  
L'évêque de Paphos, vêtu de pourpre, est là ;  
Et le pape, à côté de Giulia Bella,  
Montre, comme un vieux dieu, sa poitrine robuste.

Les parfums de la chair et des cheveux flottants  
S'éparpillent dans l'air brûlant, et comme au temps  
De Caprée, où Tibère épouvantait les nues,

Entrelaçant leurs corps impudiques et beaux,  
Sur les rouges tapis cinquante femmes nues  
Dansent effrontément, aux clartés des flambeaux.

## XVIII

### La princesse de Lamballe

*Pendant la vogue des traîneaux, la Reine en reçut un bleu et or, attelé de chevaux blancs aux harnais de velours bleu, elle le partageait souvent avec la princesse de Lamballe.*

*JAMES DE CHAMBRIER,  
Marie-Antoinette, Reine de  
France.*

Sur la neige, dans un traîneau dont une rêne  
Est d'or et dont l'autre est d'argent, montrant son clair

Sourire, et le satin duveté de sa chair,  
Passe LAMBALLE, assise à côté de la Reine.

On dirait que le vent furieux les entraîne.  
En fourreaux de velours épais garnis de vair,  
Elles volent, dans la blancheur de l'âpre hiver,  
Au galop des petits chevaux noirs de l'Ukraine.

Tout est orgueil, amour, fête, éblouissement  
Dans ce groupe de sœurs glorieux et charmant,  
Et les beaux grenadiers du régiment de Flandre

Admirent cet éclair de jeunesse et de lys,  
Et ces regards d'enfant et cet accord si tendre.  
« Ô têtes folles ! » dit madame de Genlis.

## XIX

### Madame Tallien

*... la Dona Theresia, que Bordeaux a vue passer,  
dans la stupeur, debout sur un char, le bonnet  
rouge sur la tête, une pique à la main, un bras sur  
l'épaule du maître, la Tallien se montre un soir, la  
gorge enserrée dans une rivière de diamants...*

*EDMOND ET JULES DE  
GONCOURT, Histoire de la  
Société française pendant le  
Directoire.*

Cette THERESIA, que le rustre et la gouge  
Ont jadis adorée, une pique à la main  
Et triomphant avec son proconsul romain  
Sur un char, les cheveux couverts du bonnet rouge,

Dédaignant à présent les caresses du bouge,  
Laisse voir ses pieds nus aux ongles de carmin ;  
Sa robe, qui frémit sur son corps surhumain,  
Est comme un tissu d'air tramé, que le vent bouge.

Ses beaux seins, comme avec des éblouissements  
D'astres, sont pris dans un collier de diamants  
Qui les brûle d'un clair scintillement d'étoiles ;

Et victorieux, fiers de leurs boutons vermeils,  
Ils luttent de blancheur avec ces légers voiles,  
Et de splendeur avec ce carcan de soleils.

## XX

### La princesse Borghèse

*Canova avait fait en 1811 une admirable statue,  
modelée sur la princesse Borghèse, qui fut  
envoyée à Turin au prince Borghèse, lequel la tint  
longtemps placée dans son cabinet, et l'envoya  
plus tard à Rome, où elle se trouve encore.*

*M-D.j. Biographie universelle.*

Le précieux joyau de la famille corse,  
La PRINCESSE BORGHÈSE est nue, et le sculpteur  
Voit jaillir devant lui, comme un lys enchanteur,  
Ce jeune corps, brillant de jeunesse et de force.

Les seins en fleur, les plans harmonieux du torse  
Le ravissent, et la lumière avec lenteur  
Vient baigner d'un rayon subtil et créateur  
Les pieds charmants, posés sur un tapis d'écorce.

Et la nymphe que fait renaître Canova,  
C'est Pauline, effaçant l'idéal qu'il rêva,  
Mais c'est aussi Vénus, la grande enchanteresse

Car l'Artiste enivré d'accords mélodieux,  
S'il lui plaît, anoblit le sang d'une princesse  
Et la mêle vivante à la race des Dieux.

Juillet 1874.

# Trente-six ballades joyeuses pour passer le temps

COMPOSÉES À LA MANIÈRE  
DE FRANÇOIS VILLON

EXCELLENT POÈTE

Qui a vécu sous le règne  
du roi Louis le onzième

PAR THÉODORE DE BANVILLE

*À LA MÉMOIRE DU POÈTE ALBERT  
GLATIGNY CE LIVRE EST DÉDIÉ*

*DIZAIN AU LECTEUR*

*Ami lecteur, donne-moi l'accolade,  
Car j'ai pour toi besogné, Dieu merci.  
Comme Villon qui polit sa Ballade  
Au temps jadis, pour charmer ton souci  
J'ai façonné la mienne, et la voici.  
Je ne dis pas que les deux font la paire,  
Et contenter tout le monde et son père  
Est malaise, chacun garde son rang !  
Mais voire ! avec ces rimes, je l'espère,*



## Avant-propos

J'essaie aujourd'hui de rendre à la France une des formes de poème les plus essentiellement françaises qui aient existé, cette *Ballade* de François Villon que Marot garda avec un soin jaloux et que La Fontaine tâchait de ranimer, ne pouvait se décider à laisser mourir, dans un temps où, malgré la réunion des plus grands poètes, s'était perdu le sentiment du Rythme lyrique. La *Ballade* a pour elle la clarté, la joie, l'harmonie chantante et rapide, et elle unit ces deux qualités maîtresses d'être facile à lire et difficile à faire ; car, bien qu'elle pose les problèmes les plus ardues de la versification, contenus tous dans l'obligation d'écrire quatre couplets sur des rimes pareilles, que fournit à grand-peine la langue française, elle a ce mérite infini qu'une *Ballade* bien faite (de Villon) semble au lecteur n'avoir coûté aucun effort et avoir jailli comme une fleur.

Il n'est pas besoin de dire que la langue du XV<sup>e</sup> siècle et celle d'aujourd'hui sont absolument différentes entre elles ; or quiconque transporte des formes de poème d'un idiome dans un autre, doit, comme Horace le fit pour les Grecs, accepter de ses devanciers toutes leurs traditions, même dans le choix des sujets. Ainsi ai-je dû agir, et cependant mon effort fût demeuré stérile si je n'eusse été de mon temps dans le cadre archaïque, et si dans la strophe aimée de Charles d'Orléans et de Villon je n'eusse fait entrer le Paris de Gavarni et de Balzac, et l'âme moderne ! En un mot, j'ai voulu non évoquer la *Ballade* ancienne, mais la faire renaître dans une fille vivante qui lui ressemble, et créer la *Ballade* nouvelle. Si j'ai réussi dans mon entreprise, et plaise à Dieu qu'il en soit ainsi ! j'y aurai bien peu de mérite, venant après les grands lyriques de ce siècle, qui façonnant les esprits comme les rythmes, nous

ont à l'avance taillé et aplani le peu de besogne qu'ils nous ont laissée à achever. Pourtant, je sens en moi une sorte de petit orgueil d'ouvrier, en venant restituer un genre de poème sur lequel Victor Hugo n'a pas mis sa main souveraine : car, en fait de forme à renouveler, il nous a laissé si peu de chose à tenter après lui !

THÉODORE DE BANVILLE.

Juin 1873.

## I Ballade de ses regrets pour l'an mil huit cent trente

Je veux chanter ma ballade à mon tour !  
Ô Poésie, ô ma mère mourante,  
Comme tes fils t'aimaient d'un grand amour  
Dans ce Paris, en l'an nul huit cent trente !  
Pour eux les docks, l'autrichien, la rente,  
Les mots de bourse étaient du pur hébreu ;  
Enfant divin, plus beau que Richelieu,  
Musset chantait, Hugo tenait la lyre,  
Jeune, superbe, écouté comme un dieu.  
Mais à présent, c'est bien fini de rire.

C'est chez Nodier que se tenait la cour.  
Les deux Deschamps à la voix enivrante  
Et de Vigny charmaient ce clair séjour.  
Dorval en pleurs, tragique et déchirante,  
Galvanisait la foule indifférente.  
Les diamants foisonnaient au ciel bleu !  
Passât la Gloire, avec son char de feu,  
On y courait comme un juste au martyre,  
Dût-on se voir écrasé sous l'essieu.  
Mais à présent, c'est bien fini de rire.

Des joailliers connus dans Visapour  
Et des seigneurs arrivés de Tarente

Pour Cidalise ou pour la Pompadour  
Se provoquaient de façon conquérante,  
La brise en fleur nous venait de Sorrente !  
À ce jour d'hui les rimeurs, ventrebleu !  
Savent le prix d'un lys et d'un cheveu ;  
Ils comptent bien ; plus de sacré délire !  
Tout est conquis par des fesse-Mathieu :  
Mais à présent, c'est bien fini de rire.

#### ENVOI

En ce temps-là, moi-même, pour un peu,  
Féru d'amour pour celle dont l'aveu  
Fait ici-bas les Dante et les Shakespeare,  
J'aurais baisé son brodequin par jeu !  
Mais à présent, c'est bien fini de rire.

Janvier 1862.

## II

### Ballade des belles Chalonnaises

Pour boire j'aime un compagnon,  
J'aime une franche gaillardise,  
J'aime un broc de vin bourguignon,  
J'aime de l'or dans ma valise,  
J'aime un verre fait à Venise,  
J'aime parfois les violons ;  
Et sur tout, pour faire à ma guise,  
J'aime les filles de Châlons.

Ce n'est pas au bord du Lignon  
Qu'elles vont laver leur chemise.  
Elles ont un épais chignon  
Que tour à tour frise et défrise  
L'aile du vent et de la brise :  
De la nuque jusqu'aux talons,  
Tout le reste est neige et cerise,  
J'aime les filles de Châlons

Même en revenant d'Avignon  
On admire leur vaillantise.  
Le sein riche et le pied mignon,  
L'œil allumé de convoitise,  
C'est dans le vin qu'on les baptise.  
Vivent les cheveux drus et longs !  
Pour avoir bonne marchandise,  
J'aime les filles de Châlons !

#### ENVOI

PRINCE, un chevreau court au cytise !  
Matin et soir, dans vos salons  
Vous raillez ma fainéantise :  
J'aime les filles de Châlons.

Janvier 1862.

### III

## Ballade de la bonne doctrine

La gloriole est une viande creuse.  
Rire à des yeux emplis de diamants,  
Baiser le front d'une vierge amoureuse,  
Être ébloui par les bleus firmaments,  
Fuir la douleur entre des bras charmants,  
Boire un vin vieux bien vierge de teinture,  
Aimer une humble et forte créature,  
Dormir son saoul sur un bon matelas,  
Sur les murs nus clouer de la peinture,  
C'est le moyen d'avoir joie et soulas.

Pleurer d'amour dans la nuit ténébreuse,  
Voir un beau sein tout chargé d'ornements,  
Cueillir la rose avec la tubéreuse,  
Causer de rien, comme font les amants,  
Tailler la pourpre en nobles vêtements,  
Être ravi par l'humaine structure,  
Sucer le lait de la mère Nature,

Quand l'or s'en va ne pas crier : Hélas !  
Prendre en tout temps Rabelais pour lecture,  
C'est le moyen d'avoir joie et soulas.

Mordre en vainqueur la pomme savoureuse,  
Oùir au loin le bruit des instruments,  
Rêver aux jours où rayonnait Chevreuse,  
Errer superbe au pays des romans,  
Chérir le calme et ses enchantements,  
Louer la grâce à la riche ceinture,  
Tenir son cœur tout prêt à l'aventure,  
Au mois d'avril fumer près des lilas,  
Polir des vers pour la race future,  
C'est le moyen d'avoir joie et soulas.

#### ENVOI

PRINCE, je fuis le monde et sa torture.  
Je resterai (Dieu veille à ma pâture !)  
Épris des vers, des lys, des falbalas,  
Tranchons le mot, de la littérature  
C'est le moyen d'avoir joie et soulas

Janvier 1862.

## IV

### Ballade en l'honneur de sa mie

Je ne vois que marionnettes  
Comme celles de Fagotin.  
L'un est amoureux des planètes,  
Cet autre court dès le matin  
Pour un bracelet florentin  
Ou pour un livre d'alchimie.  
Moi qui me fie à mon destin,  
Je ne veux du tout que ma mie.

On peut s'aller pendre aux sonnettes  
Pour obtenir un picotin ;

On peut débiter des sornettes  
Avec l'aplomb d'un libertin ;  
On peut s'enivrer au festin ;  
On arrive à l'Académie  
Avec un livre clandestin ;  
Je ne veux du tout que ma mie.

Ils se pâment pour des nonnettes  
Qui font leur babil enfantin  
À la façon des serinettes.  
Pourvu qu'elles aient l'air mutin,  
Des hommes de Romorantin  
Couvrent la plus sèche momie  
De diamants et de satin ;  
Je ne veux du tout que ma mie.

#### ENVOI

Que Rothschild garde son butin,  
Leverrier son astronomie,  
Et monsieur Nisard son latin,  
Je ne veux du tout que ma mie.

Janvier 1862.

## V

### Ballade pour une amoureuse

Muse au beau front, muse sereine,  
Plus de satire, j'y consens.  
N'offensons pas avec ma haine  
Le calme éther d'où tu descends.  
Je chante en ces vers caressants  
Une lèvre de pourpre, éclose  
Sous l'éclair des cieux rougissants,  
Ici tout est couleur de rose.

Ma guerrière a le front d'Hélène.  
Son long regard aux feux puissants

Resplendit comme une phalène.  
Tout est digne de mes accents :  
Là, sur ces contours frémissants  
Où le rayon charmé se pose,  
La neige et les lys fleurissants ;  
Ici tout est couleur de rose.

Quelle tendre voix de sirène,  
Au soir, aux astres pâissants  
Dira la blancheur de ma reine ?  
Éteignez-vous, cieux languissants !  
Ô chères délices ! je sens  
Se poser sur mon front morose  
Les longs baisers rafraîchissants !  
Ici tout est couleur de rose.

#### ENVOI

Que de trésors éblouissants  
Et dignes d'une apothéose !  
Fleurs splendides, boutons naissants,  
Ici tout est couleur de rose.

Juin 1862.

## VI

### Ballade de sa fidélité à la poésie

Chacun s'écrie avec un air de gloire :  
« À moi le sac, à moi le million !  
Je veux jouir, je veux manger et boire.  
Donnez-moi vite, et sans rébellion,  
Ma part d'argent ; on me nomme Lion. »  
Les Dieux sont morts, et morte l'allégresse.  
L'art défleurit, la muse en sa détresse  
Fuit, les seins nus, sous un vent meurtrier,  
Et cependant tu demandes, maîtresse,  
Pourquoi je vis ? Pour l'amour du laurier.

Ô Piéride, ô fille de Mémoire,  
Trouvons des vers dignes de Polhon !  
Non, mon ami, vends ta prose à la foire.  
Il s'agit de bien chanter Ilion !  
Cours de ce pas chez le tabellion.  
Les coteaux verts n'ont plus d'enchanteresse ;  
On ne va plus suivre la Chasseresse  
Sur l'herbe fraîche où court son lévrier.  
Si, nous irons, ô Lyre vengeresse.  
Pourquoi je vis ? Pour l'amour du laurier.

Et Galatée à la gorge d'ivoire  
Chaque matin dit à Pygmalion :  
Oui, j'aimerai ta barbe rude et noire,  
Mais que je morde à même un galion !  
Il est venu, l'âge du talion :  
As-tu de l'or ? voilà de la tendresse,  
Et tout se vend, la divine caresse  
Et la vertu ; rien ne sert de prier ;  
Le lait qu'on suce est un lait de tigresse.  
Pourquoi je vis ? Pour l'amour du laurier.

#### ENVOI

Siècle de fer, crève de sécheresse ;  
Frappe et meurtris l'Ange à la blonde tresse.  
Moi, je me sens le cœur d'un ouvrier  
Pareil à ceux qui florissaient en Grèce.  
Pourquoi je vis ? Pour l'amour du laurier.

Juillet 1862.

## VII

### Ballade à la gloire du Lys

Muse au front d'or, farouche Aganippide,  
Je chanterai le Lys, aux dieux pareil,  
Le Lys charmant, le Lys au cœur splendide.



Dès qu'il fleurit, la Nature en éveil,  
Comme à son roi, lui demande conseil.  
Couche de nacre où s'éveille l'Aurore,  
Noble palais que bat la mer sonore,  
Blanc coudrier qui sait plaire à Phyllis,  
Pommier en fleur qui de rayons se dore,  
Rien n'est pareil à la gloire d'un Lys.

La nuit, au bord de la source limpide,  
Le Lys s'endort d'un superbe sommeil,  
Près du flot bleu qui doucement se ride.  
Tel, en songeant, dort sous un dais vermeil  
Un roi d'Asie en son riche appareil.  
Neige étendue aux rives du Bosphore,  
Clair vêtement qu'un sein aigu colore,  
Temple de Tyr ou d'Héliopolis,  
Lotus divin dont le flot se décore,  
Rien n'est pareil à la gloire d'un Lys.

Tel ô guerrière, ô blanche Tyndaride,  
Le sable est fier de baiser ton orteil,  
Le Lys joyeux, riant, de pleurs humide,  
Se dresse, orgueil du monde, à son réveil,  
Et respandit dans l'éclair du soleil.  
Perle gisant dans l'or du sable more,  
Urne que tient la svelte choéphore.  
Marbre vivant ciselé par Scyllis,  
Nymphé au beau sein compagne du centaure,  
Rien n'est pareil à la gloire d'un Lys.

#### ENVOI

Lys exalté, grande fleur, je t'adore.  
Cygne rêvant, contour pur de l'amphore,  
Nuit d'argent, voile éthéré des wilis,  
Col de Vénus, pieds nus de Terpsichore,  
Rien n'est pareil à la gloire d'un Lys.

juin 1862.

## VIII

### Ballade sur la gentille façon de rose

Rose est toute caprice, et moi  
J'adore son œil qui pétille,  
Et je sens des bonheurs de roi  
Rien qu'à lui baiser la cheville.  
Elle s'habille, elle babille,  
M'appelle avec son regard bleu,  
Et puis s'enfuit comme une anguille :  
Jamais ne vîtes si beau jeu.

Je marche, comme à Fontenoy,  
Contre la folle qui frétille,  
Et la voici presque en émoi.  
Puis elle s'envole et grappille  
Une praline à la vanille :  
On dirait que je parle hébreu !  
La bonne heure qu'elle gaspille !  
Jamais ne vîtes si beau jeu.

Je veux la quereller, ma foi !  
Mais sa colère est si gentille !  
Allons, c'est moi qui fais la loi,  
Je la caresse et je la pille.  
Mais elle remet sa mantille,  
M'effleure de sa lèvre en feu,  
Et pleure pour ma peccadille :  
Jamais ne vîtes si beau jeu.

#### ENVOI

Je baise une larme qui brille,  
Un bout de dentelle, un cheveu ;  
Elle rit, la méchante fille !  
Jamais ne vîtes si beau jeu.

Février 1862.

## IX

### Ballade pour sa commère

Le beau baptême et la belle commère !  
Quels jolis yeux ! disaient les assistants.  
On rôtissait les bœufs entiers d'Homère  
Et l'on ouvrait la porte à deux battants.  
Bonne Alizon ! même après tant de temps,  
Quand je la vois, mon âme en est tout aise.  
Elle a des yeux d'enfer, couleur de braise,  
Et le sein rose et des lys à foison ;  
Elle est savante avec ses airs de niaise.  
Le bon dieu gard' ma commère Alizon !

En ce temps-là, mordant l'écorce amère,  
Dans mon pays de forêts et d'étangs,  
J'étais encore un coureur de chimère.  
Elle, on eût dit un matin de printemps !  
Mais, à la fin, voici qu'elle a trente ans.  
Ses grands cheveux sont blonds, ne vous déplaie !  
Et longs et fins, et lourds, par parenthèse,  
À n'y pas croire. Ô la riche toison !  
À la tenir on sait ce qu'elle pèse.  
Le bon dieu gard' ma commère Alizon !

Oh ! comme fuit cette enfance éphémère !  
Mon Alizon, dont les cheveux flottants  
Étaient si fous, regarde, en bonne mère,  
Ses petits gars, forts comme des titans,  
Courir pieds nus dans les prés éclatants.  
Elle travaille, assise sur sa chaise.  
Ne croyez pas surtout qu'elle se taise  
Plus qu'un oiseau dans la belle saison,  
Et sa chanson n'est pas la plus mauvaise.  
Le bon dieu gard' ma commère Alizon !

ENVOI

Avec un rien, on la fâche, on l'apaise.  
Les belles dents à croquer une fraise !  
J'en étais fou pendant la fenaison.  
Elle est mignonne et rit quand on la baise,  
Le bon dieu gard' ma commère Alizon !

Juin 1862.

X

## Ballade pour célébrer les pucelles

Puisque Paris, fou de poudre de riz,  
Veut qu'on se plâtre en manière de cygne,  
Et qu'il a fait ses plaisirs favoris  
De ces gotons qui se peignent un signe,  
Je tourne bride et change ma consigne.  
Loue avec nous, Amour, méchant garçon,  
La gerbe d'or qui sera ta moisson ;  
Viens, lorsqu'on suit les saintes jouvencelles  
Qui vont tressant leurs voix à l'unisson,  
Il sied de boire en l'honneur des pucelles.

Le parfumeur vend les Jeux et les Ris  
Et sous les yeux on se trace une ligne.  
On badigeonne un front comme un lambris ;  
C'est trop de luxe et je m'en sens indigne.  
Qu'on me ramène à la feuille de vigne !  
Oh ! quelle gloire, ignorer sa leçon !  
Balbutier l'immortelle chanson !  
Rien n'est cruel et divin comme celles  
Que fait rougir un timide frisson :  
Il sied de boire en l'honneur des pucelles.

Les vierges sont des cœurs et des esprits,  
Et la candeur sereine les désigne.  
Leurs francs appas sont comme un gai pour pris  
Jonché de rose et de blancheur insigne ;

Le lys les nomme et la neige les signe.  
Leurs bras polis sont froids comme un glaçon  
Et le Désir niche dans le buisson  
De leurs cheveux, où brillent des parcelles  
D'or, ouvragé d'une riche façon.  
Il sied de boire en l'honneur des pucelles.

#### ENVOI

Il faut se rendre et leur payer rançon,  
Lorsque Vénus, guidant son enfançon,  
Dans leurs yeux noirs jette des étincelles.  
Le vin bouillonne ; allons, verse, échançon,  
Il sied de boire en l'honneur des pucelles.

Avril 1862.

## XI

### Ballade en faveur de la poésie dédaignée

Toi qui tins la lyre et le glaive,  
Et qui marchais, rouge d'éclairs,  
Dans l'action et dans le rêve,  
Ô rude forgeron des vers  
Qui faisaient tressaillir les mers,  
Âme de héros courroucée  
Qui t'exhalais en hymnes fiers,  
Où dors-tu, grande ombre d'Alcée ?

Viens parmi nous ! combats sans trêve.  
Il en faut de ces cris amers  
Que tu répandais sur la grève.  
La Muse, ivre des maux soufferts,  
S'en va cacher dans les déserts  
Sa lyre pour jamais blessée.  
Toi que ravirent ses concerts,  
Où dors-tu, grande ombre d'Alcée ?

Ton laurier perd sa mile sève,  
Ô maître, par ses flancs ouverts.  
Reviens, comme un dieu qui se lève  
Pour guérir ceux qui te sont chers,  
Abriter sous tes rameaux verts  
Le martyre de la Pensée  
Que déchirent ces noirs hivers.  
Où dors-tu, grande ombre d'Alcée ?

#### ENVOI

Que ton courroux brûle mes chairs !  
Donne-moi ta haine amassée  
Sur la terre et dans les enfers.  
Où dors-tu, grande ombre d'Alcée ?

Décembre 1861.

## XII

### Ballade de Banville aux enfants perdus

Je le sais bien que Cythère est en deuil !  
Que son jardin, souffleté par l'orage,  
Ô mes amis, n'est plus qu'un sombre écueil  
Agonisant sous le soleil sauvage.  
La solitude habite son rivage.  
Qu'importe ! allons vers les pays fictifs !  
Cherchons la plage où nos désirs oisifs  
S'abreuveront dans le sacré mystère  
Fait pour un chœur d'esprits contemplatifs :  
Embarquons-nous pour la belle Cythère.

La grande mer sera notre cercueil ;  
Nous servirons de proie au noir naufrage,  
Le feu du ciel punira notre orgueil  
Et l'aquilon nous garde son outrage.  
Qu'importe ! allons vers le clair paysage !  
Malgré la mer jalouse et les récifs,

Venez, partons comme des fugitifs,  
Loin de ce monde au souffle délétère.  
Nous dont les cœurs sont des ramiers plaintifs,  
Embarquons-nous pour la belle Cythère.

Des serpents gris se traînent sur le seuil  
Où souriait Cypris, la chère image  
Aux tresses d'or, la vierge au doux accueil !  
Mais les Amours sur le plus haut cordage  
Nous chantent l'hymne adoré du voyage.  
Héros cachés dans ces corps maladifs,  
Fuyons, partons sur nos légers esquifs,  
Vers le divin bocage où la panthère  
Pleure d'amour sous les rosiers lascifs :  
Embarquons-nous pour la belle Cythère.

#### ENVOI

Rassasons d'azur nos yeux pensifs !  
Oiseaux chanteurs, dans la brise expansifs,  
Ne souillons pas nos ailes sur la terre,  
Volons, charmés, vers les Dieux primitifs !  
Embarquons-nous pour la belle Cythère.

Mai 1862.

### XIII

## Ballade pour la servante du cabaret

Ami, partez sans moi ; l'Amour vous suit  
Pour faire fête à votre belle hôtesse.  
Vous dites donc qu'on aura cette nuit  
Souper au vin du Rhin, grande liesse  
Et cotillon chez une poétesse.  
Que j'aime mieux dans les quartiers lointains,  
Au grand soleil ouvert tous les matins,  
Ce cabaret flamboyant de Montrouge  
Où la servante a des yeux libertins !  
Vive Margot avec sa jupe rouge !

On peut trouver là-bas, si l'on séduit  
Quelque farouche et svelte enchanteresse,  
Un doux baiser pris et donné sans bruit,  
Même, au besoin, un soupçon de caresse ;  
Mais, voyez-vous, Margot est ma déesse.  
J'ai tant chéri ses regards enfantins,  
Et les boutons de rose si mutins  
Qu'on voit fleurir dans son corset qui bouge !  
Sa lèvre est folle et ses cheveux châains :  
Vive Margot avec sa jupe rouge !

J'ai quelquefois grimpé dans son réduit  
Où le vieux mur a vu mainte prouesse.  
Elle est si rose et si fraîche au déduit,  
Quand rien ne gêne en leur rude allégresse  
Son noble sang et sa verte jeunesse !  
Le lys tremblant, la neige et les satins  
Ne brillent pas plus que les blancs tétins  
Et que les bras de cette belle gouge.  
Pour égayer l'ivresse et les festins,  
Vive Margot avec sa jupe rouge !

#### ENVOI

PRINCE, chacun nous suivons nos destins.  
Restez ce soir dans les salons hautains  
De Cidalise, et je retourne au bouge,  
Aux gobelets, aux rires argentins.  
Vive Margot avec sa jupe rouge !

Février 1862.

## XIV

### Ballade pour une aux cheveux dorés

Cypris comme toi, fleur d'amour,  
Eut cet adorable enjouement,  
Cette lèvre dont le contour  
M'attire comme un doux aimant,



Et tout ce resplendissement  
D'un incomparable trésor,  
Prunelles de clair diamant,  
Sourcils d'ébène et frisons d'or.

Tes cheveux, en chaque détour,  
Ont comme le bruissement  
Du flot bleu qui baigne la tour.  
En toi, pour des regards d'amant  
Tout est le miracle charmant  
Que ton âme embellit encore,  
Roses, neiges, enchantement,  
Sourcils d'ébène et frisons d'or.

Et tout nous ravit tour à tour,  
Roses faites d'embrassement,  
Cheveux plus vermeils que le jour,  
Sein plus blanc que le pur froment,  
Yeux profonds, qu'emplit fièrement  
De lumière un profond décor  
D'étoiles et de firmament.  
Sourcils d'ébène et frisons d'or.

#### ENVOI

Ô chère joie ! ô cher tourment !  
Ma strophe au gracieux essor  
Mêle, en son éblouissement,  
Sourcils d'ébène et frisons d'or.

Février 1861.

## XV

### Ballade pour trois sœurs qui sont ses amies

Ce sont trois sœurs, trois blondes, mais Lucy  
Est un peu fauve, et Lise est un peu rousse.  
Jeanne au beau front par le doute obscurci

Est la plus fière, et Lucy la plus douce.  
Dans le jardin, sur un tapis de mousse,  
Nous devisons comme des écoliers ;  
Ce sont parfois des contes par milliers,  
Puis je sertis de folles rimes, voire  
Des madrigaux pour leurs petits souliers.  
Et Marinette est là qui verse à boire.

Lucy me fait songer et Jeanne aussi ;  
Et qu'un rayon de lumière éclabousse  
Le front vermeil de Lise, me voici  
Charmé : l'Amour, ayant vidé sa trousse,  
Trouve à souhait des traits que rien n'émousse  
Dans ses grands yeux pensifs et singuliers.  
Lucy soupire et me dit : Vous parliez,  
Parlez encore ; trouvez-nous quelque histoire.  
Le soleil rit sur les blancs escaliers,  
Et Marinette est là qui verse à boire.

Lise est ma joie et mon plus cher souci,  
Lucy m'attire et Jeanne me repousse,  
Mais je l'adore, et j'ai le cœur transi  
Dès qu'elle pleure et qu'elle se courrouce  
Pour un baiser sur l'ongle de son pouce.  
Puis, en jouant avec ses lourds colliers,  
Je dis à Lise : Enfant, si vous vouliez !  
Elle répond : Ami, songe à la gloire.  
Lucy me cueille un fruit des espaliers,  
Et Marinette est là qui verse à boire.

#### ENVOI

PRINCE, une fois il faut que vous alliez  
Dans ce jardin, pour voir humiliés  
L'or, le saphir, les diamants, l'ivoire,  
Tous les rubis de vos fins joailliers,  
Et Marinette est là qui verse à boire.

Avril 1862.

## XVI

### Ballade sur les hôtes mystérieux de la forêt

Il chante encore, l'essaim railleur des fées,  
Bien protégé par l'épine et le houx  
Que le zéphyr caresse par bouffées.  
Diane aussi, l'épouvante des loups,  
Au fond des bois cache son cœur jaloux.  
Son culte vit dans plus d'une chaumière.  
Quand les taillis sont baignés de lumière,  
À l'heure calme où la lune paraît,  
Échevelée à travers la clairière,  
Diane court dans la noire forêt.

De nénufars et de feuilles coiffées,  
La froide nixe et l'ondine aux yeux doux  
Mènent le bal, follement attifées,  
Et près du nain, dont les cheveux sont roux,  
Les sylphes verts dansent et font les fous.  
On voit passer une figure altièrè,  
Et l'on entend au bord de la rivière  
Un long sanglot, un soupir de regret  
Et des pas sourds qui déchirent du lierre :  
Diane court dans la noire forêt.

Diane, au bois récoltant ses trophées,  
Entend le cerf gémissant fuir ses coups  
Et se pleurer en plaintes étouffées.  
Un vent de glace a rougi ses genoux ;  
Ses lévriers, ivres de son courroux,  
Sont accourus à sa voix familière.  
La grande Nymphè à la fauve paupière  
Sur son arc d'or assujettit le trait ;  
Puis, secouant sa mouvante crinière,  
Diane court dans la noire forêt.

## ENVOI

PRINCE, il est temps, fuyons cette poussière  
Du carrefour, et la forêt de pierre.  
Sous le feuillage et sous l'antre secret,  
Nous trouverons la ville hospitalière ;  
Diane court dans la noire forêt.

Novembre 1861.

## XVII

### Ballade pour annoncer le printemps

Elle frémit, la brise pure,  
Dans ce beau jardin de féerie  
Où le ruisseau jaseur murmure.  
Le printemps affolé varie  
Sa merveilleuse broderie,  
L'eau chante sous les passer elles ;  
Tout tressaille dans la prairie  
À la façon des tourterelles.

Les arbres dans l'allée obscure  
Où babille la causerie  
Laissent leur jeune chevelure  
Flotter avec coquetterie.  
C'est le temps où le ciel vous crie  
D'oublier chagrins et querelles,  
Et de vivre en galanterie  
À la façon des tourterelles.

L'insecte court dans la verdure.  
Le bois est plein de rêverie ;  
La nymphe a quitté sa ceinture,  
Le sylphe avec idolâtrie  
Baise la pelouse fleurie,  
Les fleurs ont ouvert leurs ombrelles ;  
Enfants, il faut qu'on se marie  
À la façon des tourterelles.

## ENVOI

La colombe murmure et prie  
Et chuchote sur les tourelles :  
Mariez-vous, belle Marie,  
À la façon des tourterelles

Avril 1862

## XVIII Ballade en quittant le Hâvre-de-Grace

Enfin je pars et voici le navire.  
Adieu, Paris joyeux ! adieu, tombeau !  
Vis sans savoir que Misère soupire,  
Maigre, et saignant sur son vieil escabeau,  
Et ses seins nus mal couverts d'un lambeau.  
Vis dans ta haine et dans ton avarice ;  
Moi, je m'envole au gré de mon caprice.  
La voile s'enfle, éprise de l'éther,  
Et, délivré, j'invoque ma nourrice,  
La mer aux flots tumultueux, la mer !

Adieu, prison où pleura mon martyr !  
Adieu, Gobsecks à l'âme de corbeau !  
La vague est là qui me berce et m'attire ;  
L'archer divin, jeune, féroce et beau,  
A sur la mer secoué son flambeau.  
Dans sa splendeur, comme une impératrice,  
Elle sourit, la grande séductrice ;  
Et je respire, ivre du gouffre amer,  
Pour que son souffle odorant me guérisse,  
La mer aux flots tumultueux, la mer !

J'entends passer comme un accord de lyre.  
Ô lovelace en habit bleu barbeau,  
Féru d'amour pour une tirelire,

Paris, adieu ! garde tes Mirabeau,  
Et Ferraris et Juliette Beau !  
Amuse-toi ; que ton été fleurisse.  
J'ai sous mes pieds la sainte inspiratrice  
Dont l'âpre haleine a pénétré ma chair,  
La grande mer, la mer consolatrice,  
La mer aux flots tumultueux, la mer !

#### ENVOI

Toi, cœur blessé, ferme ta cicatrice.  
L'algue éplorée aux verts cheveux lambrisse  
Le roc ; je vois briller au soleil clair  
La verte plaine où le flot se hérissé,  
La mer aux flots tumultueux, la mer !

Mai 1862.

## XIX

### Ballade pour une guerrière de marbre

Toi qu'au beau temps appelé Renaissance  
Un statuaire, habile ciseleur,  
En ce château fit par réminiscence  
Des anciens Grecs, vierge à la lèvre en fleur,  
Vois le soleil qui baise ta pâleur.  
Puisque son œil amoureux te festoie,  
Que devant lui ta chevelure ondoie !  
Montre ton corps superbe au fier dessin,  
Et, sous le vent caressant qui tournoie,  
Souris, Guerrière, et fais voir ton beau sein.

Ah ! la splendeur de ton adolescence  
Et ton regard terrible et cajoleur  
Éveilleront par leur seule puissance  
Le geai folâtre et le merle siffleur  
Et tout le gai renouveau querelleur.  
Car, pour revivre, il suffit qu'on te voie !  
Dans le feuillage adouci qui verdoie

Et de qui l'ombre emplit le clair bassin,  
Que ta blancheur sous les rayons chatoie !  
Souris, Guerrière, et fais voir ton beau sein.

Fais resplendir en leur magnificence,  
Pour cet Avril ruisselant de chaleur,  
Tes charmes nus, dont la sainte innocence  
Fait oublier le crime et la douleur.  
Malgré le doux printemps ensorceleur,  
Notre âge affreux sous la tristesse ploie ;  
Cette Euménide a fait de lui sa proie,  
Il est malade, il veut un médecin.  
Ah ! pour guérir le mal qui le foudroie,  
Souris, Guerrière, et fais voir ton beau sein.

#### ENVOI

Reine, prodigue à l'astre qui flamboie  
Ce sein aigu qui brilla devant Troie !  
Quoi qu'en ait dit notre siècle malsain,  
Rien ici-bas n'est divin, que la joie :  
Souris, Guerrière, et fais voir ton beau sein.

À la Villa, Avril 1869.

## XX

### Double ballade pour les bonnes gens

Le temps où j'accorde ces rimes  
Est meilleur pour le financier  
Que pour les vertus magnanimes.  
Je regarde négociier  
Au milieu d'un luxe princier  
Tous les gens de sac et de corde,  
Le traitant, le juif et l'huissier :  
Dieu fasse aux bons miséricorde !

Muse, quittons les blanches cimes  
Où nous osions balbutier.

Parlons crédit, report et primes !  
Le sort ne se veut soucier  
Que du changeur et du boursier ;  
Partout la haine et la discorde ;  
Les cœurs sont de neige et d'acier,  
Dieu fasse aux bons miséricorde !

C'en est fait des strophes sublimes :  
Le réalisme et l'art grossier  
Sont venus pour punir nos crimes  
Le fils d'Homère est besacier.  
Le biographe carnassier  
N'a pas de répit qu'il ne morde ;  
Tartuffe veut officier :  
Dieu fasse aux bons miséricorde !

Basile a quatre pseudonymes.  
Je vois Judas paperassier  
Vendre son Dieu pour des centimes.  
Ô doux Orphée, un épicier  
Dont la police a le dossier  
Parle morale avec sa horde  
Et vient pour te supplicier.  
Dieu fasse aux bons miséricorde !

Mais quoi ! tant que tu nous animes,  
Génie, ô maître, ô justicier,  
Reprenons les savantes limes !  
Puisque notre cher devancier  
Nous verse le suc nourricier,  
Que l'enthousiasme déborde !  
Reviens, Amour, divin sorcier !  
Dieu fasse aux bons miséricorde !

Art, Pensée, ô blanches victimes,  
Cygnes qu'on veut asphyxier,  
Ne tombez pas vers les abîmes !  
Pégase ailé, brillant coursier,



Viens ! Que pour nous initier  
Cypris renaisse, et qu'elle torde  
Ses cheveux d'or sur le glacier !  
Dieu fasse aux bons miséricorde !

Mai 1869.

## XXI

### Ballade pour les Parisiennes

On voit partout, chez les Teutons  
Et chez le Mormon polygame,  
Des Iris et des Jeannetons  
Fort dignes de l'épithalame ;  
Et Vienne a, tout comme Bergame,  
Des anges dont on est épris ;  
Quant à ce qu'on nomme : la femme,  
C'est un article de Paris.

Elle est bouchère, et nous, moutons.  
C'est le plus divin amalgame  
De lys, de roses, de festons.  
Il ne faut pas qu'on la diffame !  
Elle ment comme un vrai programme ;  
Pour sa folle dent de souris,  
Malheur à tout ce qu'elle entame :  
C'est un article de Paris.

Avec ses appétits gloutons  
Et sous son linge à fine trame,  
Elle avale des feuilletons  
Et se délecte au mélodrame.  
Celle pour qui tomba Pergame  
Changeait moins souvent de maris  
Qu'elle, soit dit sans épigramme !  
C'est un article de Paris.

ENVOI

Je ne saurais changer de gamme :  
La femme est un joyau de prix  
Qui vaut son pesant d'or ; mais, dame !  
C'est un article de Paris.

Mai 1869.

## XXII

### Double ballade des sottises de Paris

C'est un étrange bacchanal  
Dans ce Paris vraiment baroque  
Où règne le petit journal,  
Et qu'une drôlesse provoque  
En lui laissant voir sous sa toque  
Des cheveux d'un cuivre vermeil  
Comme le bon or qu'elle croque.  
Moi, j'en ris, les jours de soleil.

Être probe est original  
Dans cette Babel équivoque  
Où, malgré le Code pénal,  
Chacun suit les mœurs de l'époque ;  
Où Scapin remplace Archiloque,  
Mais où Pindare, aux Dieux pareil,  
Souperait d'un œuf à la coque.  
Moi, j'en ris, les jours de soleil.

Dans ce pêle-mêle vénal,  
Qu'est-ce que l'honneur ? Une loque  
Pour amuser le tribunal,  
Qu'agite, pendant son colloque,  
L'avocat, soufflant comme un phoque  
Le pauvre juge, en son sommeil.  
Entend ces cris de ventriloque.  
Moi, j'en ris, les jours de soleil.

La Bête au regard virginal  
Que tout millionnaire invoque,

Prodigue son amour banal  
Et chacun s'en emberlucoque.  
C'est pour elle qu'on se disloque,  
Et tous les cœurs sont en éveil  
Dès que frémit sa pendeloque.  
Moi, j'en ris, les jours de soleil.

Au sein d'un tumulte infernal  
Ce sont partout glaives qu'on choque,  
Torches qui servent de fanal,  
Mépris solide et réciproque,  
Mensonges que la Haine évoque,  
Idiots dont on prend conseil,  
Maîtres qu'on flatte et qu'on révoque :  
Moi, j'en ris, les jours de soleil.

Comme une image d'Épinal,  
Flamboie en sa riche défroque  
Devant le café Cardinal  
Ce cruel Paris, qui se moque  
Des sauvages de l'Orénoque,  
Et dont le superbe appareil  
Indignait Thomas Vireloque :  
Moi, j'en ris, les jours de soleil.

Juin 1869.

## XXIII

### Ballade à Georges Rochegrosse

La sottise partout fait rage.  
Bienheureux qui s'est abstenu  
D'ouïr maint et maint personnage  
Dont l'esprit a pour revenu  
Le banal et le convenu :  
Que le Diable serre leurs gorges !  
Puisque te voilà prévenu,  
Souviens-toi bien de cela, Georges.

Si tu veux vivre en homme sage,  
Lorsque l'âge sera venu,  
Fuis l'oisif et son bavardage,  
Le rêveur au cerveau cornu  
Et l'imbécile parvenu ;  
Car tous ces gens-là font leurs orges  
En pillant l'artiste ingénu.  
Souviens-toi bien de cela, Georges.

Pour les filles au cœur volage  
Qui s'en vont, le sein demi-nu,  
Avec une fleur au corsage,  
Fuis cette gent trotte-menu.  
Car Amour, forgeron connu,  
Pour leurs yeux martèle en ses forges  
Plus d'un trait subtil et ténu.  
Souviens-toi bien de cela, Georges.

#### ENVOI

Il faut les fuir au bois chenu  
Des merles et des rouges-gorges,  
Ou dans le travail continu :  
Souviens-toi bien de cela, Georges.

Juillet 1869.

## XXIV

### Ballade à sa femme, Lorraine

Mon cher amour, c'est presque à Domremi  
Que te berça la plaine bocagère,  
D'où ton courage et ton cœur affermi  
Car tu naquis, ô bonne ménagère,  
Dans le pays de la grande Bergère.  
Comme au travail jamais tu ne pleuras  
Ta peine rude et ne désespéras,  
Dans la maison, régente et souveraine,

Tu fais tout luire, et toujours tu seras  
D'un vaillant cœur, ô ma bonne Lorraine.

Quand nos Iris au teint pauvre et blêmi,  
Pour garder mieux leur beauté d'étagère,  
Traînent leurs pas d'un bel air endormi,  
Toi, tu fais tout, lingère et boulangère,  
D'une main forte à la fois et légère.  
Tu sais aussi confire les cédrats  
Et rendre nets les planchers et les draps  
Comme faisaient ta mère et ta marraine ;  
Mais je te vois bâiller aux opéras  
D'un vaillant cœur, ô ma bonne Lorraine.

Pour la douleur dont j'ai souvent gémi,  
Elle s'enfuit, vision mensongère !  
Grâce à toi seule et sous ton souffle ami,  
Elle s'en va d'une aile passagère,  
Et je l'oublie ainsi qu'une étrangère.  
Vrai médecin, ignorant le fatras,  
(Car tu guéris mon mal, sans embarras,  
En le domptant par ta vigueur sereine.)  
Pour le charmer, tu me prends dans tes bras  
D'un vaillant cœur, ô ma bonne Lorraine.

#### ENVOI

Chère âme en feu, qui me transfiguras,  
Que le bonheur, sans nous trouver ingrats,  
Devant nos pas comme un collier s'égrène.  
Je t'aimerai, comme tu m'aimeras,  
D'un vaillant cœur, ô ma bonne Lorraine.

Juillet 18. .

## XXV Ballade de la belle Viroise

Regardez-la, cette fille de Vire  
Bonne à porter les sacs de son moulin !

Elle ravit avec son large rire  
Tout le pays d'Olivier Basselin ;  
Elle a l'air brave et le geste malin  
Et la noblesse au front, bien que vilaine,  
Et le sein droit, sans corset de baleine.  
Elle babille ainsi qu'un moineau franc ;  
Le vent la baise et boit sa fraîche haleine,  
Ô lèvres rouges, ô belle fleur de sang !

Cette beauté qui jamais ne soupire  
Court par les champs comme un jeune poulain  
Et chante et mange, et folâtre et respire.  
Même elle vide avec Pierre et Colin  
Son pot de cidre écumeux et tout plein.  
Dans le manoir dont elle est châtelaine  
On ne vit-on ruolz ni porcelaine ;  
Mais ses dents sont de neige, et bien en rang  
Comme s'en vont les agneaux dans la plaine.  
Ô lèvres rouges, ô belle fleur de sang !

L'ennui, ce mal affreux qui nous déchire,  
N'est pas connu de son cœur masculin.  
Notre Viroise au ruisseau qui l'admire  
Lave ses pieds dans le flot cristallin ;  
Puis, sous l'ardent soleil à son déclin,  
Par le sentier fleuri de marjolaine,  
Laisant flotter son cotillon de laine  
Sur la rondeur de son robuste flanc,  
Elle s'en va, chantant de sa voix pleine.  
Ô lèvres rouges, ô belle fleur de sang !

#### ENVOI

PRINCE, la bouche en fleur de Madeleine  
Pâlit d'amour parfois, jamais de haine.  
Le magister, assis sur un vieux banc,  
En la voyant dit : C'est la grecque Hélène,  
Ô lèvres rouges, ô belle fleur de sang !

Juillet 1869

## XXVI

### Ballade sur lui-même

Assembleur de rimes, Banville,  
C'est bien que les chardonnerets  
Chantent dans les bois de Chaville ;  
Mais veux-tu chez les Turcarets  
Emplir ton coffre et tes coffrets ?  
Plante-là ton rêve féerique !  
C'est bien dit, mais je ne saurais,  
Je suis un poète lyrique.

Je puis encore charmer la ville  
Avec la flûte de Segrais ;  
Mais exercer un art servile,  
Comment l'oserions-nous, pauvrets !  
Si je le pouvais, j'aimerais  
La toile-cuir et l'Amérique,  
Mais de quoi servent les regrets ?  
Je suis un poète lyrique.

Mon allure est trop peu civile.  
Toujours (autrement je mourrais,)  
Fuyant toute besogne vile,  
Je retourne aux divins retraits,  
Comme, fuyant l'impur marais,  
À travers la nue électrique  
L'oiselet retourne aux forêts ;  
Je suis un poète lyrique.

#### ENVOI

PRINCE, voilà tous mes secrets,  
Je ne m'entends qu'à la métrique ;  
Fils du dieu qui lance des traits,  
Je suis un poète lyrique.

Juillet 1869.

## XXVII

### Ballade de l'amour bon ouvrier

Le monde est plein de compagnons habiles,  
De ciseleurs, de rudes artisans  
Forgeant le fer ou les métaux fragiles,  
Faiseurs d'outils et de bijoux plaisants,  
Tenant la lime ou les marteaux pesants.  
D'autres, chanteurs, histrions, folle race,  
Ayant des tours nombreux en leur besace,  
Vont mariant la flûte et le tambour ;  
Mais entre tous, quelque ouvrage qu'il fasse,  
Le plus subtil ouvrier, c'est Amour.

Il fait errer les zéphyr indociles  
Dans les cheveux des filles de seize ans,  
Il enrubanne Églé dans les idylles,  
Fauche la gerbe avec les paysans  
On fait piaffer les chevaux alezans,  
Baisse les yeux ou danse la cordace.  
Il fait des ducs avec la populace  
Et des bergers avec des gens de cour ;  
Glaçant la flamme, il échauffe la glace :  
Le plus subtil ouvrier, c'est Amour.

Nous le voyons avec ses doigts agiles  
Cousant l'habit vermeil des courtisans  
Où, fier sculpteur, pétrissant les argiles ;  
Gueux qui mendie ou donneur de présents,  
Sinistre, ou gai comme des vers luisants.  
Pêcheur, il prend tout poisson dans sa nasse ;  
Archer folâtre, il atteint dans sa chasse  
Buse et colombe, alouette et vautour.  
Joueur de luth, on le fête au Parnasse :  
Le plus subtil ouvrier, c'est Amour.

ENVOI



Prince, Amour vaut Tartuffe et Lovelace,  
Comédien et roi de la grimace,  
Soldat, mercier, diplomate et pastour,  
Il est tout ; nul métier ne l'embarrasse.  
Le plus subtil ouvrier, c'est Amour.

Juillet 1865.

## XXVIII

### Ballade du Rossignol

Sous les berceaux touffus, près de la rive,  
Deux amoureux, couple jeune et charmant,  
Passent. Il est heureux, elle est pensive.  
La bien-aimée a souri tendrement,  
Dans ses yeux noirs brille un noir diamant.  
C'est l'heure émue, ardente, électrisée !  
Pour sa compagne auprès de lui posée,  
Au vaste azur qu'a mesuré son vol,  
Lançant, joyeux, sa voix divinisée,  
Au fond des bois chante le rossignol.

La bien-aimée, âme fière et captive,  
Laisse tomber ses bras languissamment.  
Elle frémit comme une sensitive.  
Devant ses yeux tout n'est qu'enchantement.  
La blanche lune éclaire à ce moment  
Sa main d'enfant, par les lys jalouée.  
Dans les rameaux, sur la rive opposée,  
Semblant alors égrener sur le sol  
Sa strophe d'or de mille feux croisée,  
Au fond des bois chante le rossignol.

Ils parlent bas, et la brise furtive  
Touche leurs fronts délicieusement.  
Pâle de joie et cependant craintive,  
La bien-aimée, au Lord du flot dormant

Vient, et se penche au bras de son amant.  
L'aile du feu des astres arrosée,  
Et frémissante et par le vent baisée,  
Fier, célébrant son triomphe, le col  
Dans la lumière et baigné de rosée,  
Au fond des bois chante le rossignol.

#### ENVOI

Le chant éclate en brillante fusée,  
Et, s'enivrant de lumière irisée,  
L'oiseau dérobe aux cieux, par un doux vol,  
Les traits divins de son hymne embrasée.  
Au fond des bois chante le rossignol.

Juillet 1869

## XXIX

### Ballade de Victor Hugo père de tous les rimeurs

En ce temps dédaigneux, la Rime  
À force amants et chevaliers.  
Ces chanteurs, pour qu'on les imprime,  
Accourent chez nos hôteliers  
De Voyron, pays des toiliers,  
D'Auch, de Nuits, de Gap ou de Lille,  
Et nous en avons par milliers,  
Mais le père est là-bas, dans l'île.

Les uns devant le mont sublime  
Bâtissent de grands escaliers  
Qui vont jusqu'à la double cime ;  
Ceux-là, comme des oiselières,  
Prennent des rythmes singuliers,  
Où rejoignent l'abbé Delille  
Par le chemin des écoliers ;  
Mais le père est là-bas, dans l'île.

D'autres encore tiennent la lime ;  
D'autres, s'adossant aux piliers,  
Heurtent la sottise unanime  
De leurs fronts, comme des béliers :  
D'autres, effrayant les geôliers  
Du grand cri de Rouget de l'Isle,  
Brisent nos fers et nos colliers ;  
Mais le père est là-bas, dans l'île.

#### ENVOI

Gautier parmi ces joailliers  
Est prince, et Leconte de Lisle  
Forge l'or dans ses ateliers ;  
Mais le père est là-bas, dans l'île.

Août 1869.

### XXX

## Ballade de la Sainte Buverie

Hume le piot sans trêve, biberon.  
Le Tourangeau, le poète au grand cœur,  
Maître François, le sage vigneron  
Qui parmi nous fut comme un dieu vainqueur,  
Maître François, riant, joyeux, moqueur,  
Comme un Bacchus debout sur son pressoir,  
Écrase encore le raisin du terroir  
Et du sang rose emplit son broc divin.  
As-tu soif ? bois la vie et bois l'espoir,  
C'est Rabelais qui nous verse du vin.

Nous boirons tous, l'ouvrier, le patron  
Et l'usurier de nos sous escroqueur,  
Et le soldat qu'emporte le clairon !  
Donc, tais en paix ton commerce, troqueur,  
Et toi, noircis tes feuilles, chroniqueur.  
Fume l'andouille et garnis le saloir,

Bon paysan courbé sous le devoir,  
Ou travailleur des bois, rude sylvain  
Toujours cognant sous le feuillage noir :  
C'est Rabelais qui nous verse du vin.

Qui que tu sois, artisan, bûcheron,  
Humble mercier fait pour chanter le chœur  
Sur le théâtre où déclame Néron,  
Même valet d'écurie ou piqueur,  
Tu goûteras à la rouge liqueur.  
Quand tu serais, en ton pauvre manoir,  
Plus altéré que ne l'est vers le soir  
D'un jour de juin, le sable d'un ravin,  
Nargue la soif, car tu n'as qu'à vouloir,  
C'est Rabelais qui nous verse du vin.

#### ENVOI

PRINCE, la France enivrée a pu voir  
Le flot sacré dans son verre pleuvoir.  
Buvons encore ! nous n'aurons pas en vain  
Soif de gaîté, d'amour et de savoir,  
C'est Rabelais qui nous verse du vin.

Septembre 1869.

## XXXI

### Ballade à sa mère madame Élisabeth Zélie de Banville

Toujours charmé par la douceur des vers,  
Ne pense pas que je m'en rassasie.  
Même à cette heure, en dépit des hivers,  
J'ai sur la lèvre un parfum d'ambrosie.  
Né pour le rythme et pour la poésie,  
Dans nos pays, où, tenant son fuseau,  
Le long des prés où chante un gai ruisseau  
Va la bergère au gré de son caprice,

Je surprénais les soupirs du roseau,  
Tu le sais, toi, ma mère et ma nourrice

Tout a son prix ; mais hors les lauriers verts,  
Je puis encore tout voir sans jalousie,  
Car chanter juste en des mètres divers  
Serait ma loi, si je l'avais choisie.  
Quand m'emporta la sainte frénésie,  
Parfois, montant Pégase au fier naseau,  
J'ai de ma chair laissé quelque morceau  
Parmi les rocs ; plus d'une cicatrice  
Marquait alors mon front de jouvenceau,  
Tu le sais, toi, ma mère et ma nourrice.

Et je me crois maître de l'univers !  
Car pour orner ma riche fantaisie,  
J'ai des rubis en mes coffres ouverts,  
Tels qu'un avare ou qu'un sultan d'Asie.  
Foin de l'orgueil et de l'hypocrisie !  
Comme un orfèvre, avec le dur ciseau  
Dont mainte lime affûte le biseau,  
Je dompte l'or sous ma main créatrice,  
Car une fée enchantait mon berceau,  
Tu le sais, toi, ma mère et ma nourrice.

#### ENVOI

MA MÈRE, ainsi j'aurai fui tout réseau,  
N'étant valet, seigneur ni damoiseau.  
(Que de ce mal jamais je ne guérisse !)  
J'aurai vécu libre comme un oiseau,  
Tu le sais, toi, ma mère et ma nourrice.

19 Novembre 1859

## XXXII

### Ballade à la louange des roses

Je veux encore d'un vers audacieux  
Louer la fleur adorable et sanglante

Qui dit : Amour ! sous l'œil charmé des cieux ;  
La fleur qui semble une lèvre vivante  
Et qui nous baise, et dont la couleur chante  
Dans ses rougeurs un bel hymne idéal.  
Par ce matin vermeil de Floréal,  
Je veux chanter le calice où repose  
L'enivrement du parfum nuptial.  
Sur toutes fleurs je veux louer la Rose.

La Rose ouvrait son cœur délicieux.  
Dans les sentiers où verdissait l'acanthé  
Tu la rougis de ton sang précieux,  
Reine de Cypre, ô Cypris triomphante !  
La violette est sa pâle servante.  
Le chaste lys près du flot de cristal  
Reste épris d'elle, et n'est que le vassal  
De sa splendeur suave et grandiose,  
Et l'astre seul croit qu'il est son égal.  
Sur toutes fleurs je veux louer la Rose

Sans déridier le Roi silencieux,  
Vivant rubis, une Rose galante  
Égayé, au sein du palais soucieux,  
Les cheveux blonds de la petite Infante.  
Et cependant, sans voir son épouvante,  
Pareil lui-même au sombre Escurial,  
Son père au front livide et glacial  
Se tient auprès d'une fenêtre close,  
Pâle à jamais de son ennui royal.  
Sur toutes fleurs je veux louer la Rose.

#### ENVOI

PRINCE, un divin poète oriental  
Chanta jadis pour son pays natal  
Ma fleur de pourpre et son apothéose.  
Tel, après lui, dans un chant triomphal,  
Sur toutes fleurs je veux louer la Rose.

Mai 1869.

## XXXIII

### Ballade pour les chanteurs

Soyons sérieux ou bouffons,  
Mais chantons ! Luth ou flageolet,  
C'est par là que nous triomphons,  
Prenant les âmes au filet.  
Lion fauve, doux agnelet  
Et rochers à qui maintes fois  
Orphée en leur langue parlait,  
Tout cède au charme de la voix.

Jeannettes que nous attifons,  
Lindors triés sur le volet,  
Banquier maniant ses chiffons,  
Soudard tenant son pistolet,  
Moine disant son chapelet,  
Amour qui de ses petits doigts  
Sans façon nous prend au collet.  
Tout cède au charme de la voix.

Chantons sous les ardents plafonds  
Où l'or pompeux met son reflet,  
Ou dans les bocages profonds  
Comme fait le rossignolet,  
Mais chantons ! Duc ou Jodelet,  
Orgueil indomptable des rois  
Et fillette à l'esprit follet,  
Tout cède au charme de la voix.

#### ENVOI

PRINCE, je suis votre valet !  
Vous aimez Lyse, je le vois ;  
Eh bien, chantez ! car, s'il vous plaît,  
Tout cède au charme de la voix.

Juillet 1869.

## XXXIV

### Ballade de la joyeuse chanson du cor

Ainsi qu'un orage tonnant  
À la voix des magiciens,  
Le cor éveille, en résonnant  
Sur les coteaux aériens,  
Le chœur des vents musiciens.  
Sonnez, piqueurs galonnés d'or !  
Parmi les aboiements des chiens  
Qu'il est joyeux le chant du cor !

Dans le clair matin rayonnant,  
Plus d'ennuis et plus de liens  
Au bois sauvage et frissonnant  
Qui n'a que des loups pour gardiens !  
Éclatez, cris olympiens,  
Encore ! encore ! encore ! encore !  
Ô chasseurs, francs bohémiens,  
Qu'il est joyeux le chant du cor !

Le soleil embrase, en tournant,  
Les gorges de ces monts anciens,  
Et l'on croit y voir maintenant  
Briller cent rubis indiens.  
Ô sanglier géant, tu viens  
Tomber dans ce riche décor :  
Hurrah ! bons chiens patriciens !  
Qu'il est joyeux le chant du cor !

#### ENVOI

PRINCE, les beaux tragédiens  
Que ces chiens au rapide essor,  
Et dans les vents éoliens  
Qu'il est joyeux le chant du cor !

Octobre 1869.



## XXXV

### Ballade à la Sainte Vierge

Vierge Marie ! après ce bon rimeur  
François Villon, qui sut prier et croire,  
Et qui jadis, malgré sa folle humeur,  
Fit sa ballade immortelle à ta gloire,  
le chanterai ton règne et ta victoire.  
Ton diadème éclate avec fierté  
Et sur ton front il rayonne, enchanté.  
Mille astres d'or frissonnent sur tes voiles.  
Tu resplendis, ô Lys de pureté,  
Dame des Cieux, dans l'azur plein d'étoiles.

Mère sans tache, entends notre clameur  
Et sauve-nous du mirage illusoire !  
Vierge, à travers le monde et sa rumeur  
Guide nos pas tremblants dans la nuit noire.  
Luis, Porte d'Or ! Apparais, Tour d'Ivoire !  
Toujours le Mal, avec peine évité,  
Poursuit notre ombre, et dans l'obscurité  
Pour nous meurtrir ce chasseur tend ses toiles.  
Aide-nous, toi dont le Fils a lutté,  
Dame des Cieux, dans l'azur plein d'étoiles !

Conduis le faible ! Éveille le dormeur !  
Parfois le sombre Océan sans mémoire  
Rit à nos yeux troublés, comme un charmeur  
Et montre un flot calme et rayé de moire  
Comme une source où la biche vient boire ;  
Puis il devient un gouffre épouvanté !  
Quand le marin sent l'orage irrité  
Briser ses mâts et déchirer ses voiles,  
Tu fais pour lui briller une clarté,  
Dame des Cieux, dans l'azur plein d'étoiles !

ENVOI

REINE DE GRACE, et Reine de Bonté,  
Aide et soutiens notre fragilité.  
Fuyant l'abîme affreux que tu nous voiles,  
Fais que notre âme arrive en liberté,  
Dame des Cieux, dans l'azur plein d'étoiles !

Mai 1869.

## XXXVI

### Ballade au lecteur, pour finir

Gentil lecteur, vide ton verre un peu  
Et lis encore cette dernière page.  
J'ai vu briller le front vermeil du Dieu  
Aux flèches d'or, que nul en vain n'outrage ;  
Fou de splendeur, j'ai suivi ce mirage,  
Et c'est pourquoi je te donne ceci.  
Vois, ce n'est pas le fait d'un cœur transi,  
Car en ce temps de fous et de malades,  
Grâce à la Muse, et je lui dis merci,  
J'ai composé mes trente-six ballades.

D'autres chanteurs, épris du même jeu,  
Vers l'âpre cime où s'éveille l'orage  
Ont comme moi, sous les éclairs de feu,  
Cherché longtemps avec un grand courage  
Ces diamants inconnus à notre âge.  
Clément Marot, puis La Fontaine aussi,  
Après Villon, s'en mêlèrent ainsi ;  
Mais plus heureux que ces fiers Encelades  
Ou qu'un mineur qui trouve le Sancy,  
J'ai composé mes trente-six ballades.

Folâtement, comme j'en ai fait vœu,  
Pour ton plaisir j'ai fini cet ouvrage.  
Avec ta mie errant sous le ciel bleu,  
Emporte-le dans la forêt sauvage

Où l'herbe pousse, et lisez sous l'ombrage.  
Au fond du bois par le soir obscurci,  
Le rossignol tremblant donne le *si*  
De Tamberlick dans toutes ses roulades ;  
Mais, tu l'entends, moi je leur donne aussi,  
J'ai composé mes trente-six ballades.

#### ENVOI

AMI LECTEUR, qui seul fais mon souci,  
Ne va point dire : Il n'a pas réussi  
Même à gravir par maintes escalades  
Le double mont ; je te répondrais : Si,  
J'ai composé mes trente-six ballades.

Octobre 1869.

# Histoire de la ballade

PAR CHARLES ASSELINEAU

## *DIZAIN À VILLON*

*Pauvre Villon, dont la mémoire fut  
Navrée, hélas ! comme une Iphigénie,  
Tant de menteurs s'étant mis à l'affût,  
Dans ta légende absurde, moi je nie  
Tout, grand aïeul, hors ton libre génie.  
Ô vagabond dormant sous le ciel bleu,  
Qui vins un jour nous apporter le feu  
Dans ta prunelle encore épouvantée,  
Ce vol hardi, tu ne l'as fuit qu'à Dieu :  
Tu fus larron, mais comme Prométhée*  
21 juin 1853

Il en est des genres littéraires comme des livres : ils ont leurs destinées.

Les uns s'épanouissent et se perpétuent sur le sol où ils sont nés. D'autres, importés de l'étranger, s'implantent et prospèrent, deviennent nationaux et populaires.

Il en est d'autres encore qui n'ont qu'une saison d'un demi-siècle ou d'un quart de siècle, et qui meurent avec la génération qui les a pris en faveur.

D'autres enfin ont, comme dit le Maître, leurs « pertes du Rhône », apparaissent et disparaissent selon des lois mystérieuses et fatales que la critique historique a mission de découvrir et d'expliquer.

En France, où la mobilité du caractère national soumet toutes choses à l'alternative, où le goût est infini dans ses variations et dans ses *modes*, ces vicissitudes sont plus fréquentes que partout ailleurs. Dans les arts une loi générale préside à ces évolutions, loi de compensation et d'équilibre entre les deux

sources principales du génie français, l'imagination et la raison, ou, pour nous conformer au langage de la polémique actuelle, le *bon sens* et le sens artiste.

Toute l'histoire de notre littérature, notamment, roule entre ces deux termes : revanches perpétuelles de l'esprit de raisonnement sur le génie poétique, et de celui-ci sur celui-là.

Les époques artistes s'inquiètent de la langue et des formes, remontent l'instrument poétique, renouvellent le matériel des moyens d'expression.

Les époques de raisonnement démontrent, enseignent, discutent, propagent, grandes aussi dans leur inquiétude du vrai, dans leur amour expansif de l'humanité et du bien.

Lorsque, au commencement de ce siècle, on sentit la nécessité de rendre à la langue poétique l'énergie et l'éclat qu'elle avait perdus pendant cent cinquante ans de discussions et de luttes, on se retourna naturellement vers les époques de poésie florissante. On alla rechercher la tradition de l'art oubliée près des derniers lyriques, ceux de la Renaissance et du règne de Louis XIII. Le besoin de regagner de la souplesse et de la précision fit reprendre en goût les vieux rythmes, exercices de la rime et de la mesure. Le Sonnet, le Rondeau abandonnés après Voiture et La Fontaine reparurent ; le Triolet même retrouva des dévots. La Ballade seule fut négligée, ou plutôt fut omise, non par dédain, j'aime à le croire, mais par mégarde, ou du moins, par malentendu. On passa près d'elle sans la reconnaître.

Délaissée dès le XVII<sup>e</sup> siècle, au temps de Molière, alors que le Rondeau et le Sonnet florissaient encore, la Ballade n'était pas seulement oubliée ; elle était méconnue. Elle n'avait eu ni un Benserade, ni un Voiture pour illustrer son déclin. Une étrangère avait pris sa place, et l'avait si bien remplacée, qu'on ne la connaissait plus.

Clairs de lune, châteaux en ruine hérissant les monts, lacs mystérieux hantés par les Elfes, chevaliers-fantômes surgissant visière baissée dans l'oratoire des châtelaines, coursiers infernaux emportant au galop les amants parjures, amoureuses Ondines tapies dans les roseaux, spectres, apparitions, vampires, échos fallacieux, couvents profanés,

chasseurs aventureux trouvés morts un matin dans la clairière, Dieu sait de quelle faveur vous avez joui de 1820 à 1835 ! Dieu sait le compte des têtes que vous avez tournées, des cœurs que vous avez fait battre, et aussi avec quelle ardeur tu as été courtisée et poursuivie de roc en roc, le long de ton vieux fleuve, toi, Lorelei ! fée capricieuse et fugitive des bords du Rhin, Muse de la BALLADE ALLEMANDE ! Tout fut Ballade alors : la jeune fille filant son rouet, le vieux seigneur pleurant son fils mort à la bataille, le châtiment des soldats blasphémateurs emportés par le diable, le voyageur égaré par le feu-follet pendant la nuit, le sabbat des moines sacrilèges dans le cloître abandonné ! Tout s'en mêla, le piano comme la lyre, et le pinceau, et le crayon. Pas de tableau sans tour féodale et sans fantôme, pas de chant qui n'eût pour accompagnement le *trap-trap* infernal, ou le tintement de la cloche maudite, ou le vol tourbillonnant des esprits. Et ni le poète, ni le musicien, ni le peintre ne se doutaient qu'ils intronisaient un bâtard, et que ce genre nouveau, que cette importation étrangère qu'ils fêtaient avec enthousiasme n'était au fond que la *Romance*.

Remarquons en passant que ces prétendues Ballades allemandes s'appellent proprement des *Lieds* (Lieder), mot qui se traduirait exactement en français par celui de *Lai*, d'où l'on a tiré Virelai, et qui caractérisa pendant le moyen âge un genre de poésie particulier, analogue au conte ou au fabliau : *Lai de la Dame de Fael*, *Lai du Rossignol*, *Lai d'Aristote*, etc. (Voir notamment les poésies de Marie de France éditées par De Roquefort, Paris, 1832.)

Les Allemands, plus fidèles que nous à l'étymologie, ont donné le nom de Lieder à des chansons historiques ou légendaires, plaintes quelquefois, en stances et sans refrain, où l'on retrouve le ton et le genre des anciens *Lais* français du XIII<sup>e</sup> siècle.

Les Ballades de Goethe sont des Lieder ; celles de Bürger s'appellent simplement Poésies (gedichte) ; celles de Schiller sont ou des Lieder, ou des Chants (gesange). Si les uns et les autres ont quelquefois donné pour sous-titre à leurs poèmes le mot : *Ballade*, c'est un effet de la même confusion qui a

fait attribuer vulgairement ce nom à de certaines cantilènes ou complaintes populaires, par exemple à la complainte du *Juif-Errant* ; et c'est une fantaisie qui n'engage à rien en français.

Et voilà comment une bouffée d'air allemand poussée par les vents du Rhin est venue chez nous obscurcir une question d'étymologie et a effacé du répertoire poétique un des plus anciens genres nationaux.

Le vieux genre français protestait cependant, publiquement et en pleine lumière de lustre, chaque fois qu'au Théâtre-Français on jouait *Les Femmes savantes*, et que Vadius, sollicité par Philaminte de manifester son génie, toussait en déroulant son cahier : – *Hum ! c'est une Ballade ; et je veux que tout net vous m'en...* Pourquoi une Ballade ? L'auteur le savait ; le public ne le savait plus. Ce n'est pas sans raison que Molière, voulant présenter son Vadius comme le type accompli du pédant, en fait un rimeur de Ballades, de préférence à tout autre poème. Le Sonnet était encore trop goûté, malgré les Cotins et les Orontes, le Rondeau trop bien en cour avec Benserade, Voiture et Sarrazin. La Ballade seule était un genre assez archaïque, assez *passé de mode* et *suranné*, comme dit Trissotin, pour agréer à un amateur de vieilleries, à un cuistre en *us*, bardé de grec et de latin. Ménage, l'original présumé du personnage de Vadius, Ménage qui, en horreur du langage vulgaire, célébrait ses amours en italien et en grec, se serait peut-être permis le français dans la Ballade ; il serait même surprenant qu'il ne l'eût pas fait. Mais quel trait à ajouter à la physionomie d'un pédant, que de lui faire réciter une complainte, ou une romance ! Le public du Théâtre-Français ne se le dissimulait pas ; et, faute de le comprendre, il perdait une nuance du caractère comique.

Si Vadius n'eût pas été si rudement interloqué par son introducteur, ce n'est pas une romance qu'il eût récitée, ni une complainte, ni quoi que ce soit en stances d'un nombre indéterminé, de coupe et de mesure arbitraire. Il eût défilé de sa voix chevrotante trois strophes d'égale longueur et de même mesure, correctement composées sur les mêmes rimes, et les eût couronnées, en guise de bouquet, d'une demi-strophe

adressée sous le titre d'Envoi à Philaminte ou à Bélise où il eût accumulé, marié et fondu toutes les grâces de son éloquence et toutes les finesses de son esprit. Surtout il eût fait briller son adresse en ramenant heureusement à la fin de chaque strophe et de l'Envoi un même vers, refrain de ses doléances ou de son espoir. Il se fût bien gardé en outre d'entrelacer capricieusement les rimes masculines et les féminines, sachant que leur ordre est déterminé par des principes rigoureux desquels dépend la perfection de la Ballade. Voilà ce qu'aurait fait Vadius, en poète exact et instruit des bonnes traditions ; et ainsi il eût rectifié d'avance la définition du dictionnaire de l'Académie qui, au mot Ballade, n'indique ni le nombre des strophes, ni leur mesure, et qui ne parle pas de l'Envoi.

Il va sans dire que cette Ballade supposée n'eût eu d'autre ridicule que celui de son auteur, de même que le Sonnet du carrosse ne fait rire qu'aux dépens de Trissotin.

La Ballade est donc un genre spécial, ayant sa forme propre, ses lois fixes et inviolables. C'est de plus un genre national, né du sol, non moins que le Rondeau *né gaulois*, ni que le Sonnet, invention des vieux trouvères, rapporté, et non apporté, de Florence par Du Bellay. Peut-être même est-elle l'aînée de l'un et de l'autre ?

Le premier traité de poétique imprimé en français, celui de Henri de Croÿ, publié par Antoine Vérard, en 1493, en donne les règles précises qui n'ont pas varié depuis. Ces règles sont les mêmes que nous avons rappelées tout à l'heure, pour les faire appliquer au pédant Vadius. Pourtant le précepteur du XV<sup>e</sup> siècle est autrement explicite et autrement minutieux que nous ne l'avons été. Il reconnaît d'abord trois espèces ou trois variétés de Ballades, Ballade *commune*, *Ballade balladante* et *Ballade fratrisée*. De ces trois variétés la Ballade commune est le type. C'est par celle-là qu'il commence, et c'est sous ce nom qu'il développe les règles compliquées qu'une monographie ne saurait se dispenser de citer, au moins en résumé :

« Ballade commune doit avoir refrain et trois couplets et Envoy de Prince, duquel refrain se tire toute la substance de la Ballade... Et doit chacun couplet par rigueur d'examen avoir



*autant de lignes que le refrain contient de syllabes.* Si le refrain a huit syllabes, la Ballade doit être formée de vers huitains. Si le refrain a neuf syllabes, les couplets seront de neuf lignes, etc. » Ce n'est pas tout : de même que l'étendue du refrain gouverne l'étendue de la strophe, de même le plus ou moins de longueur de la strophe régit et modifie la correspondance et l'entrelacement des rimes : dans la strophe de huit vers, les rimes sont simplement croisées ; dans celle de neuf vers, et au-delà, les quatre premiers vers seulement sont en rimes croisées, le reste, suivant le précepte de Henri de Croï, doit se régler ainsi qu'il suit : « Les cinquième, sixième et huitième vers sont de pareilles terminaisons, différentes aux premières, et le septième et le neuvième pareils et distingués à tous autres. » Dans la strophe de dix vers, « le cinquième rimerà avec le quatrième ; les sixième, septième et neuvième sont de pareille terminaison ; le huitième et le dixième égaux en consonance. » Enfin, « si le refrain a six syllabes, les couplets seront de onze lignes, les quatre premières se croisant, la cinquième et la sixième pareilles en rimes ; les septième, huitième et dixième égales en consonance, les neuvième et onzième de pareille termination. – Et est aussi à noter que tout renvoi a son refrain pareil comme les autres couplets ; mais il ne contient que cinq lignes au plus, et prend ses terminaisons selon les dernières lignes desdits couplets. » J'omets, pour ne pas compliquer davantage cet écheveau de menus préceptes, les indications relatives aux Ballades balladantes, fratrisées et redoublées, qui toutes dérivent de la Ballade commune. Les curieux les pourront aller chercher dans le livre d'Henri de Croï, heureusement réimprimé, comme je l'ai dit en note, au commencement de ce siècle. On peut néanmoins juger de l'importance de la Ballade au XV<sup>e</sup> siècle par l'étendue qui lui est accordée dans un traité de poétique où le Rondeau n'est encore que le Rondeau simple, le *Rondel* de Charles d'Orléans, et où le Sonnet n'est même pas nommé.

Le Sonnet en effet n'a eu tout son lustre qu'au siècle suivant ; et ce n'est guère qu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle que le Rondeau a reçu sa forme définitive. La Ballade les a précédés l'un et

l'autre de deux cents ans dans la gloire. Le XIV<sup>e</sup> siècle fut sa période d'éclat et d'honneur. Elle est alors le genre préféré et adopté, le genre des genres, le patron classique et populaire de l'inspiration poétique. On faisait des rimes sous le titre de *Livre des cent ballades*, signées de noms divers et quelquefois illustres. L'un de ces recueils, signalé par M. Paulin Paris, porte les noms de Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, Philippe d'Artois, Jean Boucicaut, Duc d'Orléans, Duc de Berry, La Trémouille, Bucy, le bâtard de Coucy, etc. Au moment où Antoine Vérard imprimait l'*Art et Science de rhétorique*, la Ballade avait déjà ses illustrateurs, Jean de Lescurel, Guillaume de Machault, Jean Froissart l'historien, Eustache Deschamps, Christine de Pisani, Alain Chartier, Charles d'Orléans, Villon, Henri Baude, Guillaume Crétin, Roger de Collerye, auxquels devaient se joindre au siècle suivant Clément Marot, et plus tard Voiture, Sarrazin et La Fontaine.

Henri de Croï, il est vrai, ne dit rien de l'origine de la Ballade, et n'en nomme point l'inventeur. Mais en ces temps anciens, on le sait, il n'y a point d'inventeurs ; le poète et l'artiste s'appelaient multitude. Poèmes et cathédrales étaient l'œuvre de tous et du temps.

L'opinion commune des érudits est que ces anciens rythmes français, Sonnet, Rondeau, Ballade, etc., ont été mesurés, calqués sur des airs notés, airs à chanter ou à danser. Sonnets, rondes, ballets ont effectivement le même sens, de chant ou de danse. Il y a eu là quelque chose d'analogue au système poétique des Grecs et des Arabes, dont les rythmes poétiques se ramènent tous à un certain nombre de types et de patrons, de « timbres », comme auraient dit les anciens vaudevillistes du Caveau.

C'est au reste le sentiment exprimé par Estienne Pasquier, dans ses *Recherches*, à propos du Sonnet, mot que les Italiens, dit-il, *ont repris de notre ancien estoc* : – « Ode grec et Sonnet italien ne signifient autre chose que chanson. »

Il n'est pas jusqu'à « mot » lui-même qui n'ait eu temporairement, il est vrai, le même sens, au témoignage d'Huet, évêque d'Avranches dans ses *Dissertations* : – « *Mot*

*et son*, dit-il, signifiaient autrefois la parole et le chant dont était composée la chanson ; *mot* a depuis passé au chant, témoin *motet... »*

On sait par trop d'exemples que les anciens rythmes, devenus plus tard purement littéraires, se chantaient primitivement. Gérard de Nerval a déjà relevé le passage du *Roman comique*, où une servante d'auberge chante en lavant sa vaisselle une Ode du « vieux Ronsard ». Colletet, dans son *Art poétique*, cite un Sonnet d'Ollivier de Magny dont « toute la cour du roy Henry second fist tant d'estime, que tous les musiciens de son temps, jusqu'à Rolland de Lassus, travaillèrent à le mettre en musique, et le chantèrent mille fois avec un grand applaudissement du Roy et des princes. »

Saint-Amand, dans le petit traité historique qui précède les *Nobles Triolets*, opine que ce nom leur a été donné autant parce qu'ils se chantaient à trois (en trio), selon la vieille mode du théâtre, qu'à cause du vers qui s'y répète trois fois.

Y eût-il de l'équivoque sur ce point au sujet du Triolet, ou du Sonnet même, il ne saurait y en avoir pour la Ballade dont le nom dénonce trop clairement l'origine : ballets, danses.

C'est donc sur un air noté, connu, populaire, sur un air à danser qu'aura été réglé cet entrelacement de rimes que Boileau déclare capricieuses, lui qui pourtant trouvait de la naïveté dans la complication du Rondeau.

C'est sans doute aussi un air noté qui aura servi de modèle au *Chant-Royal*, contemporain de la Ballade, et qui peut-être lui a fourni l'Envoi qu'elle n'a pas à l'origine.

Lequel est l'aîné, du Chant-Royal ou de la Ballade ? On serait tenté de croire que c'est le premier, si l'on ne considérait que l'Envoi. L'Envoi, – *l'Envoi de Prince*, comme dit de Croÿ, – ce gentil appendice, cette adresse respectueuse et gracieuse, semble bien en effet appartenir en propre au Chant-Royal. C'était un hommage, un renvoi au poète couronné du précédent concours, qui prenait le titre de Roi, et donnait la matière, le sujet du concours suivant, et non, comme on pourrait le croire d'abord, une dédicace au prince régnant, au souverain du pays.

Pourtant cette formule courtoise et galante ne pouvait-elle exister d'ailleurs ? Je crois qu'on en pourrait trouver des exemples dans les chansons du XIII<sup>e</sup> siècle. Il est notamment une chanson du roi Thibaut commençant ainsi :

Chanter m'estuet, que ne m'en puis tenir,

chanson en strophes de huit vers, sans refrain, et qui se termine par une demi-strophe, dont voici le premier vers :

Dame, mercy, qui toz les biens aves.

N'est-ce pas là une forme d'envoi ?

Henry de Croï parle du Chant-Royal, mais brièvement et comme pour mémoire, après s'être longuement étendu et complu dans son analyse de la Ballade : – « Champt Royal, dit-il, se recorde aux Puys où se donnent couronnes et chapaulx à ceux qui mieulx le sçavent le faire ; et se faict à refrain, *comme Ballades* ; mais y a cinq couplets et envoy. »

Comme Ballades, notez cela : c'est peut-être là la marque de postériorité. Mais ne semble-t-il pas que, dans cette brève mention, Croï parle un peu ironiquement de la royauté des Puys, des couronnes et des chapeaux qu'elle confère ?

Le Chant-Royal pourrait donc n'être que la Ballade développée, et l'envoi de la pièce de concours ne serait qu'une application académique d'un usage déjà admis en poésie.

Estienne Pasquier, qui ne se prononce pas sur la question de priorité, dit seulement que le Chant-Royal convient mieux aux sujets graves et pompeux, et que la Ballade a « plus de liberté ».

Eh ! sans doute, la Ballade est libre. Elle n'est assujettie à aucun ton, ni à aucune inspiration spéciale, ni à la majesté, ni à la pompe, ni à la tristesse, ni à la gaieté. Elle n'est point condamnée, comme la plaintive Élégie, à s'habiller de deuil et à aller pleurer les cheveux épars dans les cimetières. Rien ne l'oblige à se parer de fleurs des champs, comme l'Idylle, ni à secouer les grelots, comme la Chanson. Son caractère est dans le rythme, et nullement dans le sentiment, ni dans le sujet. Aussi n'est-il point de ton qu'elle n'ait pris, de sentiment ou d'idée qu'elle s'interdise : tour à tour pompeuse avec Marot, guerrière

avec Eustache Morel, amoureuse et mélancolique avec Charles d'Orléans, mignarde avec Froissart, ironique et badine avec Voiture et Sarrazin. Villon l'a faite à son gré, cynique dans sa peinture du logis de la Grosse Margot, pieuse et séraphique dans ce cantique à la Vierge, écrit pour sa mère, que Théophile Gautier compare aux peintures primitives des vitraux et des missels, à un lys immaculé s'élançant du cœur d'un bournier.

Mais cette distinction d'Estienne Pasquier ne tranchet-elle pas les deux rôles ? D'un côté le genre académique, solennel, formaliste ; de l'autre un produit spontané, œuvre de tous, invention populaire ou nationale, un rythme simple et obéissant, se prêtant à tout, parlant de tout sans préjugé et sans restriction, et devenant à un moment donné la forme préférée, courante, adoptée partout, en haut et en bas, à la cour comme à la halle. Et, je le demande, lequel des deux sera le type ? Lequel aura hérité de l'autre, ou se sera modelé sur lui ? A la question ainsi posée il y a, ce me semble, une réponse facile : les académies adoptent, elles réglementent, elles consacrent, elles couronnent, mais elles n'inventent pas. L'invention naît de la multitude et de la liberté ; elle n'est jamais sortie d'un concours. Et c'est pourquoi, pour donner la priorité à la Ballade sur le Chant-Royal, et pour reconnaître en elle la création primitive, le genre-mère, le type, il me suffit de ces couronnes et de ces « chapaulx » dont Henry de Croi parle, à ce qu'il me semble, un peu du bout des lèvres.

J'ai dit que le XIV<sup>e</sup> siècle avait été pour la Ballade ce que le XVI<sup>e</sup> fut pour le Sonnet, l'heure de l'apothéose et de la popularité.

Le XIV<sup>e</sup> siècle est une de ces époques artistes dont nous parlions en commençant, où le génie poétique progresse et se dégage en s'appuyant sur des règles précises. La poésie cesse alors d'être impersonnelle : les noms abondent. On voit des genres se créer accusant la variété des talents et la diversité de l'esprit national. En un mot, la Poésie se fait art : elle renonce à servir de forme vulgarisante, de truchement, à l'histoire, à la théologie, aux sciences naturelles ; elle vit par elle-même. C'est alors que, suivant l'expression d'un historien, *fleurissent* ces

rythmes gracieux et bientôt populaires, le Virelai, le Rondeau, la Ballade.

Ils poussent en effet comme fleurs après que s'est éteint le grand vent des épopées guerrières, des chansons de gestes aux longues *laisses*.

M. Victor Le Clerc a signalé cette évolution de la Poésie française, en parlant d'un des derniers auteurs de chroniques rimées, de Creton, qui, en 1399, racontant en vers les luttes des maisons d'York et de Lancastre, s'arrête tout à coup, saisi d'un scrupule d'historien véridique, et continue en prose le récit commencé, de peur d'altérer dans une traduction poétique le langage de ses héros :

Or vous veuil dire, sans plus ryme quérir,  
Du roi la prise ; et, pour mieux accomplir  
Les paroles qu'ils dirent au venir  
Tous deux ensemble,  
(Car retenus les ay bien, ce me semble)  
Sy les diray en prose, car il semble  
Aucune fois qu'on adjoute ou assemble  
Trop de langage  
À sa matière de quoi on faict ouvrage.  
Or veuille Dieu, qui nous faict à s'ymage,  
Pugnir tous ceulx qui fièrent tel outrage !

« C'était faire preuve de bon sens, ajoute M. Victor Le Clerc ; le règne de la prose était venu pour l'histoire. » Et aussi, ajouterons-nous, l'ère de l'émancipation pour la poésie.

Qui le croirait ? Le XVI<sup>e</sup> siècle, ce siècle artiste par excellence et le grand siècle de la poésie lyrique en France, méconnut la Ballade, ou plutôt la sacrifia. Ce fut sa première *perte du Rhône*.

Les poètes d'alors, enthousiastes de l'antiquité retrouvée, modelèrent leurs œuvres sur les mètres d'Horace, d'Anacréon et de Sappho. Ce fut le triomphe de l'Ode et de l'Odelette, de l'Élégie, de l'Épître et même du Poème Épique.

Les vieux genres français furent repoussés comme gothiques ; le Sonnet seul trouva grâce, à titre d'importation étrangère et par la protection de Du Bellay.

Vauquelin de la Fresnaye sonne le glas dans son *Art poétique* :

De ces vieux Chants Royaux décharge le fardeau ;  
Ôte-moi la Ballade, ôte-moi le Rondeau !  
Que ta Muse jamais ne soit embesognée  
Qu'aux vers dont la façon à toi s'est enseignée...

Qu'entendait-il cependant par cet enseignement spontané ?

C'est, à la violence près, l'arrêt plus tard édicté par Des Préaux dans son code. Ce fut l'épithaphe après la sonnerie funèbre.

Dans l'intervalle cependant la Ballade avait rejailli avec éclat, à l'hôtel de Rambouillet, cette académie de grâce, d'esprit et de fin langage. Les Ballades de Voiture sont nombreuses et connues. Celles de Sarrazin, plus rares, la *Ballade sur la mort de Voiture*, celle du *Pays de Caux*, celle de l'*Enlèvement en amour*, sont de purs modèles du genre en même temps que des chefs-d'œuvre d'élégance et de badinage délicat.

La Fontaine enfin, le dernier des poètes artistes au XVII<sup>e</sup> siècle, protestait en faveur de ces genres rebutés ; et, pour mieux faire comprendre l'art de ses fables, il prouvait sa souplesse et son agilité rythmique en triomphant dans la Ballade, dans le Chant-Royal et le Rondeau.

Après lui, c'en est fait. C'en est fait de nos gracieuses escrimes : l'art est tout au théâtre. La poésie tombe au didactique, à la thèse philosophique et religieuse, aux petits vers en prose galante et spirituelle de Voltaire et de son école. Elle retourna, par une inconséquence, par une aberration inconcevable de l'esprit, confondant les temps et les fonctions, oubliant que l'imprimerie, en mettant à la disposition de tous un moyen direct de communiquer ses pensées et ses travaux, a émancipé tous les arts ; elle retourna à l'enseignement des sciences naturelles et physiques ; on « chanta » les *Trois Règnes*, l'*Inoculation*, le Jardinage, le Système de Kopernick ; on mit en vers des traités de tactique et d'arboriculture !

Oh ! comme après tout un siècle de ces non-sens, de ces erreurs pédantesques, de ces paradoxes, de ces fadeurs, ou dut

saluer avec enthousiasme le premier coup de clairon sonné par l'art ressuscité ! Avec quelle joie dut-on fêter les premiers chants qui annoncèrent que la Poésie rentrait dans son vrai domaine, et ouvrait la voie libre et lumineuse de la tradition et des maîtres ! On avait tant besoin, après ces déclamations, ces démonstrations, ces pamphlets rimés, ces leçons en vers, après ces faux délires, ces exclamations banales, ces invocations à froid, ces

... Descriptions sans vie et sans chaleur,

tout ce fatras d'un art qui se trompe et fait fausse route, on avait tant besoin de se reprendre à une inspiration désintéressée et sincère !

Ce fut une Renaissance encore, où l'âme poétique de la France se reconnut, s'écouta et vibra spontanément de sentiments intimes et humains. Elle parla ; mais le langage de la poésie, faussé, corrompu et comme hydropisé par l'abus du lieu commun et des analogies, résistait à l'expansion de ces mouvements libres. Il fallut remettre sur le chevalet cette langue appauvrie, nouée, ankylosée. Pour lui rendre sa souplesse et sa vigueur, on la remit au régime du gymnase et de l'orthopédie. On la jeta dans tous les moules, depuis la spirale des *Djinns* jusqu'à la strophe en triolet de *La Captive*. On multiplia les rimes dans *Le Pas d'armes du roi Jean*. Le passé, vers lequel on se tourna par sympathie de foi et d'études, livra ses exemples et ses secrets. On reprit à Remy Belleau le rythme charmant de son *Avril*. Un nouveau Du Bellay rapporta, non plus d'Italie, mais d'Angleterre, le Sonnet recueilli par Woodsworth et de Kirke White.

La Ballade fut négligée, méconnue. Pourquoi ? j'en ai donné des raisons que l'on jugera.

Pourtant il était juste que ce gentil poème, si français dans sa grâce malicieuse, que cette fleur de nos anciens *jardins de rhétorique et de plaisance* eût à son tour sa restauration.



Honneur au poète qui nous la rend et qui, sur cet air dansé  
par nos aïeux, fait chanter sans contrainte la muse des temps  
nouveaux !

CHARLES ASSELINEAU.

Septembre 1869

# Théodore de Banville

POÈTE LYRIQUE

PAR THEOPHILE GAUTIER CHARLES  
BAUDELAIRE, SAINTE-BEUVE

*Un poète, quoi qu'on dise, est un ouvrier ; il ne faut pas qu'il ait plus d'intelligence qu'un ouvrier, et sache un autre état que le sien, sans quoi il le fait mal : je trouve très parfaitement absurde la manie qu'on a de les guinder sur un socle idéal, – rien n'est moins idéal qu'un poète. – Le poète est un clavecin et n'est rien de plus. Chaque idée qui passe pose son doigt sur une touche, – la touche résonne et donne sa note, voilà tout.*

THÉOPHILE GAUTIER, *Les Grottesques.*

I

## Par Théophile Gautier

Après le grand épanouissement poétique, qui ne peut se comparer qu'à la floraison de la Renaissance, il y eut un regain abondant. Tout jeune homme fit son volume de vers empreint de l'imitation du maître préféré, et quelquefois mêlant plusieurs imitations ensemble. De cette voie lactée, aux nébuleuses innombrables et peu distinctes, traversant le ciel de sa blancheur, le premier qui se détacha, avec un scintillement vif et particulier, fut Théodore de Banville. Son premier volume, intitulé *Les Cariatides*, porte la date de 1841, et fit sensation. Quoique l'école romantique eût habitué à la précocité dans le

talent, on s'étonna de trouver des mérites si rares en un si jeune homme. Théodore de Banville avait vingt et un ans à peine et pouvait réclamer cette qualité de mineur si fièrement inscrite par lord Byron au frontispice de ses *Heures de loisir*. Sans doute, dans ce recueil aux pièces diverses de ton et d'allure, on put reconnaître çà et là l'influence de Victor Hugo, d'Alfred de Musset et de Ronsard, dont le poète est resté à bon droit le fervent admirateur ; mais on y discerne déjà facilement la nature propre de l'homme. Théodore de Banville est exclusivement poète ; pour lui, la prose semble ne pas exister ; il peut dire, comme Ovide : « Chaque phrase que j'essayais d'écrire était un vers. » De naissance, il eut le don de cette admirable langue *que le monde entend et ne parle pas* ; et de la poésie, il possède la note la plus rare, la plus haute, la plus ailée, le lyrisme. Il est, en effet, lyrique, invinciblement lyrique, et partout et toujours, et presque malgré lui, pour ainsi dire. Comme Euphorion, le symbolique enfant de Faust et d'Hélène, il voltige au-dessus des fleurs de la prairie, enlevé par des souffles qui gonflent sa draperie aux couleurs changeantes et prismatiques. Incapable de maîtriser son essor, il ne peut effleurer la terre du pied sans rebondir aussitôt jusqu'au ciel et se perdre dans la poussière dorée d'un rayon lumineux.

Dans *Les Stalactites*, cette tendance se prononce encore davantage, et l'auteur s'abandonne tout entier à son ivresse lyrique. Il nage au milieu des splendeurs et des sonorités, et derrière ses stances flamboient comme fond naturel les lueurs roses et bleues des apothéoses : quelquefois c'est le ciel avec ses blancheurs d'aurore ou ses rougeurs de couchant ; quelquefois aussi la gloire en feux de Bengale d'une fin d'opéra. Banville a le sentiment de la beauté des mots ; il les aime riches, brillants et rares, et il les place sertis d'or autour de son idée comme un bracelet de pierreries autour d'un bras de femme ; c'est là un des charmes et peut-être le plus grand de ses vers. On peut leur appliquer ces remarques si fines de Joubert : « Les mots s'illuminent quand le doigt du poète y fait passer son phosphore ; les mots des poètes conservent du sens même lorsqu'ils sont détachés des autres, et plaisent isolés comme de

beaux sons ; on dirait des paroles lumineuses, de l'or, des perles, des diamants et des fleurs. »

La nouvelle école avait été fort sobre de mythologie. On disait plus volontiers la brise que le zéphyr ; la mer s'appelait la mer et non pas Neptune. Théodore de Banville comme Goëthe, introduisant la blanche Tyndaride dans le sombre manoir féodal du Moyen Âge, ramena dans le burg romantique le cortège des anciens Dieux, auxquels Laprade avait déjà élevé un petit temple de marbre blanc au milieu d'un de ces bois qu'il sait si bien chanter. Il osa parler de Vénus, d'Apollon et des nymphes ; ces beaux noms le séduisaient et lui plaisaient comme des camées d'agate et d'onyx. Il comprit d'abord l'antique un peu à la façon de Rubens. La chaste pâleur et la couleur tranquille des marbres ne suffisaient pas à ce coloriste. Ses Déesses étalaient dans l'onde ou dans la nuée des chairs de nacre, veinées d'azur, fouettées de rose, inondées de chevelures rutilantes aux tons d'ambre et de topaze et des rondeurs d'une opulence qu'eût évitée l'art grec. Les roses, les lys, l'azur, l'or, la pourpre, l'hyacinthe abondent chez Banville ; il revêt tout ce qu'il touche d'un voile tramé de rayons, et ses idées, comme les princesses de féeries, se promènent dans des prairies d'émeraude, avec des robes couleur du temps, couleur du soleil et couleur de la lune.

Dans ces dernières années, Banville, qui a bien rarement quitté la lyre pour la plume, a fait paraître *Les Exilés*, où sa manière s'est agrandie et semble avoir donné sa suprême expression, si ce mot peut se dire d'un poète encore jeune et bien vivant et capable d'œuvres nombreuses. La mythologie tient une grande place dans ce volume, où Banville s'est montré plus Grec que partout ailleurs, bien que ses Dieux et surtout ses Déesses prennent parfois des allures florentines à la Primatice et aient l'air de descendre, en cothurnes d'azur lacés d'argent, des voûtes ou des impostes de Fontainebleau. Cette tournure fière et galante de la Renaissance mouvementée à propos la correction un peu froide de la pure antiquité. *Les Améthystes* sont le titre d'un petit volume plein d'élégance et de coquetterie typographiques, dans lequel l'auteur, sous l'inspiration de Ronsard, a essayé de faire revivre des rythmes abandonnés

depuis que l'entrelacement des rimes masculines et féminines est devenu obligatoire. De ce mélange de rimes, prohibé aujourd'hui, naissent des effets d'une harmonie charmante. Les stances des vers féminins ont une mollesse, une suavité, une mélancolie douce dont on peut se faire une idée en entendant chanter la délicieuse cantilène de Félicien David : « *Ma belle nuit, oh ! soit plus lente.* » Les vers masculins entrelacés se font remarquer par une plénitude et une sonorité singulières. On ne saurait trop louer l'habileté exquise avec laquelle l'auteur manie ces rythmes dont Ronsard, Remy Belleau, A. Baïf, Du Bellay, Jean Daurat et les poètes de la Pléiade tiraient un si excellent parti. Comme les odelettes de l'illustre Vendômois, ces petites pièces roulent sur des sujets amoureux, galants, ou de philosophie anacréontique.

Nous n'avons encore montré qu'une face du talent de Banville, la face sérieuse. Sa muse a deux masques, l'un grave et l'autre rieur. Ce lyrique est aussi un bouffon à ses heures. Les *Odes funambulesques* dansent sur la corde avec ou sans balancier, montrant l'étroite semelle frottée de blanc d'Espagne de leurs brodequins et se livrant au-dessus des têtes de la foule à des exercices prodigieux au milieu d'un fourmillement de clinquant et de paillettes, et quelquefois elles font des cabrioles si hautes, qu'elles vont se perdre dans les étoiles. Les phrases se disloquent comme des clowns, tandis que les rimes font bruire les sonnettes de leurs chapeaux chinois et que le pitre frappe de sa baguette des toiles sauvagement tatouées de couleurs féroces dont il donne une burlesque explication. Cela tient du *boniment*, de la charge d'atelier, de la parodie et de la caricature. Sur le patron d'une ode célèbre, le poète découpe en riant le costume d'un nain difforme comme ceux de Velasquez ou de Paul Véronèse, et il fait glapir par des perroquets le chant du rossignol. Jamais la fantaisie ne se livra à un plus joyeux gaspillage de richesses, et, dans ce bizarre volume, l'inspiration de Banville ressemble à cette mignonne princesse chinoise dont parle Henri Heine, laquelle avait pour suprême plaisir de déchirer, avec ses ongles polis et transparents comme le jade, les étoffes de soie les plus précieuses, et qui se pâmail de rire en

voyant ces lambeaux roses, bleus, jaunes, s'envoler par-dessus le treillage comme des papillons.

L'auteur n'a pas signé cette spirituelle débauche poétique qui est peut-être son œuvre la plus originale. Nous croyons qu'on peut admettre dans la poésie ces caprices bouffons comme on admet les arabesques en peinture. Ne voit-on pas dans les loges du Vatican, autour des plus graves sujets, de gracieuses bordures où s'entremêlent des fleurs et des chimères, où des masques d'ægipans vous tirent la langue, où de petits Amours fouettent d'un brin de paille les colimaçons attelés à leur char, fait chez le carrossier de la reine Mab ?

THÉOPHILE GAUTIER.— *Les Progrès de la Poésie française depuis 1830.* (1867. — Chez Hachette.)

## II

### Par Charles Baudelaire

Théodore de Banville fut célèbre tout jeune. *Les Cariatides* datent de 1841. Je me souviens qu'on feuilletait avec étonnement ce volume où tant de richesses, un peu confuses, un peu mêlées, se trouvent amoncelées, on se répétait l'âge de l'auteur, et peu de personnes consentaient à admettre une si étonnante précocité. Paris n'était pas alors ce qu'il est aujourd'hui, un tohu-bohu, un Capharnaüm, une Babel peuplée d'imbéciles et d'inutiles, peu délicats sur les manières de tuer le temps et absolument rebelles aux jouissances littéraires. Dans ce temps-là, le *tout Paris* se composait de cette élite d'hommes chargés de façonner l'opinion des autres, et qui, quand un poète vient à naître, en sont toujours avertis les premiers. Ceux-là saluèrent naturellement l'auteur des *Cariatides* comme un homme qui avait une longue carrière à fournir. Théodore de Banville apparaissait comme un de ces esprits marqués, pour qui la poésie est la langue la plus facile à parler, et dont la pensée se coule d'elle-même dans un rythme.

Celles de ses qualités qui se montraient le plus vivement à l'œil étaient l'abondance et l'éclat ; mais les nombreuses

et involontaires imitations, la variété même du ton, selon que le jeune poète subissait l'influence de tel ou de tel de ses prédécesseurs, ne servaient pas peu à détourner l'esprit du lecteur de la faculté principale de l'auteur, de celle qui devait plus tard être sa grande originalité, sa gloire, sa marque de fabrique, je veux parler de la certitude dans l'expression lyrique. Je ne nie pas, remarquez-le bien, que *Les Cariatides* contiennent quelques-uns de ces admirables morceaux que le poète pourrait être fier de signer même aujourd'hui ; je veux seulement noter que l'ensemble de l'œuvre, avec son éclat et sa variété, ne révélait pas d'emblée la nature particulière de l'auteur, soit que cette nature ne fût pas encore assez *faite*, soit que le poète fût encore placé sous le charme fascinateur de tous les poètes de la grande époque.

Mais dans *Les Stalactites* (1843-1845,) la pensée apparaît plus claire et plus définie ; l'objet de la recherche se fait mieux deviner. La couleur, moins prodiguée, brille cependant d'une lumière plus vive, et le contour de chaque objet découpe une silhouette plus arrêtée. *Les Stalactites* forment, dans le grandissement du poète, une phase particulière où l'on dirait qu'il a voulu réagir contre sa primitive faculté d'expansion, trop prodigue, trop indisciplinée. Plusieurs des meilleurs morceaux qui composent ce volume sont très courts et affectent les élégances contenues de la poterie antique. Toutefois ce n'est que plus tard, après s'être joué dans mille difficultés, dans mille gymnastiques que les vrais amoureux de la Muse peuvent seuls apprécier à leur juste valeur, que le poète, réunissant dans un accord parfait l'exubérance de sa nature primitive et l'expérience de sa maturité, produira, l'une servant l'autre, des poèmes d'une habileté consommée et d'un charme *sui generis*, tels que *Malédiction de Cypris*, *Tristesse au Jardin*, et surtout certaines stances sublimes qui ne portent pas de titre, mais qu'on trouvera dans le recueil intitulé *Le Sang de la Coupe*, stances dignes de Ronsard par leur audace, leur élasticité et leur ampleur, et dont le début même est plein de grandiloquence, et annonce des bondissements surhumains d'orgueil et de joie :

Vous en qui je salue une nouvelle aurore,  
Vous tous qui m'aimerez,  
Jeunes hommes des temps qui ne sont pas encore,  
Ô bataillons sacres !

Mais quel est ce charme mystérieux dont le poète s'est reconnu lui-même possesseur et qu'il a augmenté jusqu'à en faire une qualité permanente ? Si nous ne pouvons le définir exactement, peut-être trouverons-nous quelques mots pour le décrire, peut-être saurons-nous découvrir d'où il tire en partie son origine.

J'ai dit, je ne sais plus où : « La poésie de Banville représente les belles heures de la vie, c'est-à-dire les heures où l'on se sent heureux de penser et de vivre. »

Je lis dans un critique : « Pour deviner l'âme d'un poète, ou du moins sa principale préoccupation, cherchons dans ses œuvres quel est le mot ou quels sont les mots qui s'y représentent avec le plus de fréquence. Le mot traduira l'obsession. »

Si, quand j'ai dit : « le talent de Banville représente les belles heures de la vie, » mes sensations ne m'ont pas trompé (ce qui, d'ailleurs, sera tout à l'heure vérifié ;) et si je trouve dans ses œuvres un mot qui, par sa fréquente répétition, semble dénoncer un penchant naturel et un dessein déterminé, j'aurai le droit de conclure que ce mot peut servir à caractériser, mieux que tout autre, la nature de son talent, en même temps que les sensations contenues *dans les heures de la vie où l'on se sent le mieux vivre*.

Ce mot, c'est le mot *Lyre*, qui comporte évidemment pour l'auteur un sens prodigieusement compréhensif. La *Lyre* exprime en effet cet état presque surnaturel, cette intensité de vie où l'âme *chante*, où elle est *contrainte de chanter*, comme l'arbre, l'oiseau et la mer. Par un raisonnement, qui a peut-être le tort de rappeler les méthodes mathématiques, j'arrive donc à conclure que, la poésie de Banville suggérant d'abord l'idée des *belles heures*, puis présentant assidûment aux yeux le mot *lyre*, et la *Lyre* étant expressément chargée de traduire les *belles heures*, l'ardente vitalité spirituelle, l'homme hyperbolique en



un mot, le talent de Banville est essentiellement, décidément et volontairement lyrique.

Il y a, en effet, une manière lyrique de sentir. Les hommes les plus disgraciés de la nature, ceux à qui la fortune donne le moins de loisir, ont connu quelquefois ces sortes d'impressions, si riches que l'âme en est comme illuminée, si vives qu'elle en est comme soulevée. Tout l'être intérieur, dans ces merveilleux instants, s'élanche en l'air ; par trop de légèreté et de dilatation, comme pour atteindre une région plus haute.

Il existe donc aussi nécessairement une manière lyrique de parler, et un monde lyrique, une atmosphère lyrique, des paysages, des hommes, des femmes, des animaux qui tous participent du caractère affectionné par la Lyre.

Tout d'abord, constatons que l'hyperbole et l'apostrophe sont des formes de langage qui lui sont non seulement des plus agréables, mais aussi des plus nécessaires, puisque ces formes dérivent naturellement d'un état exagéré de la vitalité. Ensuite nous observons que tout mode lyrique de notre âme nous contraint à considérer les choses non pas sous leur aspect particulier, exceptionnel, mais dans les traits principaux, généraux, universels. La lyre fuit volontiers tous les détails dont le roman se régale. L'âme lyrique fait des enjambées vastes comme des synthèses ; l'esprit du romancier se délecte dans l'analyse. C'est cette considération qui sert à nous expliquer quelle commodité et quelle beauté le poète trouve dans les mythologies et les allégories. La mythologie est un dictionnaire d'hiéroglyphes vivants, hiéroglyphes connus de tout le monde. Ici le paysage est revêtu, comme les figures, d'une magie hyperbolique ; il devient *décor*. La femme est non seulement un être d'une beauté suprême, comparable à celle d'Ève ou de Vénus ; non seulement, pour exprimer la pureté de ses yeux, le poète empruntera des comparaisons à tous les objets limpides, éclatants, transparents, à tous les meilleurs réflecteurs et à toutes les plus belles cristallisations de la nature (notons en passant la prédilection de Banville, dans ce cas, pour les pierres précieuses,) mais encore il faudra doter la femme d'un genre de beauté tel que l'esprit ne peut le concevoir que comme

existant dans un monde supérieur. Or, je me souviens qu'en trois ou quatre endroits de ses poésies notre poète, voulant orner des femmes d'une beauté non comparable et non égalable, dit qu'elles ont des *têtes d'enfant*. C'est là une espèce de trait de génie particulièrement lyrique, c'est-à-dire amoureux du surhumain. Il est évident que cette expression contient implicitement cette pensée, que le plus beau des visages humains est celui dont l'usage de la vie, passion, colère, péché, angoisse, souci, n'a jamais terné la clarté ni ridé la surface. Tout poète lyrique, en vertu de sa nature, opère fatalement un retour vers l'Éden perdu. Tout, hommes, paysages, palais, dans le monde lyrique, est pour ainsi dire *apothéosé*. Or, par suite de l'infailible logique de la nature, le mot *apothéose* est un de ceux qui se présentent irrésistiblement sous la plume du poète, quand il a à décrire (et croyez qu'il n'y prend pas un mince plaisir) un mélange de gloire et de lumière. Et, si le poète lyrique trouve occasion de parler de lui-même, il ne se peindra pas penché sur une table, barbouillant une page blanche d'horribles petits signes noirs, se battant contre la phrase rebelle ou luttant contre l'inintelligence du correcteur d'épreuves, non plus que dans une chambre pauvre, triste ou en désordre ; non plus que, s'il veut apparaître comme mort, il ne se montrera pourrissant sous le linge, dans une caisse de bois. Ce serait mentir. Horreur ! ce serait contredire la vraie *réalité*, c'est-à-dire sa propre nature. Le poète mort ne trouve pas de trop bons serviteurs dans les nymphes, les houris et les anges. Il ne peut se reposer, que dans de verdoyants Élysées, ou dans des palais plus beaux et plus profonds que les architectures de vapeurs bâties par les soleils couchants.

Mais moi, *vêtu de pourpre, en d'éternelles fêtes*  
Dont je prendrai ma part,  
Je boirai le nectar au séjour des postes,  
À côté de Ronsard.

Là, dans ces lieux où *tout a des splendeurs divines*,  
Ondes, lumière, accords,  
Nos yeux s'enivreront de formes féminines  
*Plus belles que des corps ;*

Et tous les deux, parmi des spectacles *féeriques*  
Qui dureront toujours,  
Nous nous raconterons nos batailles *lyriques*  
Et nos belles amours.

J'aime cela ; je trouve dans cet amour du luxe poussé au-delà du tombeau un signe confirmatif de grandeur. Je suis touché des merveilles et des magnificences que le poète décrète en faveur de quiconque touche la lyre. Je suis heureux de voir poser ainsi, sans ambages, sans modestie, sans ménagements, l'absolue divinisation du poète, et je jugerais même poète de mauvais goût celui-là qui dans cette circonstance ne serait pas de mon avis. Mais j'avoue que, pour oser cette *Déclaration des droits du poète*, il faut être absolument lyrique, et peu de gens ont le *droit* de l'oser.

Mais enfin, direz-vous, si lyrique que soit le poète, peut-il donc ne jamais descendre des régions éthériennes, ne jamais sentir le courant de la vie ambiante, ne jamais voir le spectacle de la vie, la grotesquerie perpétuelle de la bête humaine, la nauséabonde niaiserie de la femme, etc... ? Mais si, vraiment ! le poète sait descendre dans la vie ; mais croyez que, s'il y consent, ce n'est pas sans but, et qu'il saura tirer profit de son voyage. De la laideur et de la sottise il fera naître un nouveau genre d'enchantements. Mais ici encore sa bouffonnerie conservera quelque chose d'hyperbolique ; l'excès en détruira l'amertume, et la satire, par un miracle résultant de la nature même du poète, se déchargera de toute sa haine dans une explosion de gaieté innocente à force d'être carnavalesque.

Même dans la poésie idéale, la Muse peut, sans déroger, frayer avec les vivants. Elle saura ramasser partout une nouvelle parure. Un oripeau moderne peut ajouter une grâce exquise, un mordant nouveau (un piquant, comme on disait autrefois) à sa beauté de Déesse. Phèdre en paniers a ravi les esprits les plus délicats de l'Europe ; à plus forte raison Cypris, qui est immortelle, peut bien, quand elle veut visiter Paris, faire descendre son char dans les bosquets du Luxembourg. D'où tirez-vous le soupçon que cet *anachronisme* est une infraction

aux règles que le poète s'est imposées, à ce que nous pouvons appeler ses *convictions lyriques* ? Car peut-on commettre un anachronisme dans l'éternel ?

Pour dire tout ce que nous croyons la vérité, Théodore de Banville doit être considéré comme un original de l'espèce la plus élevée. En effet, si l'on jette un coup d'œil général sur la poésie contemporaine et sur ses meilleurs représentants, il est facile de voir qu'elle est arrivée à un état mixte, d'une nature très complexe ; le génie plastique, le sens philosophique, l'enthousiasme lyrique, l'esprit humoristique s'y combinent et s'y mêlent suivant des dosages infiniment variés. La poésie moderne tient à la fois de la peinture, de la musique, de la statuaire, de l'art arabesque, de la philosophie railleuse, de l'esprit analytique ; et, si heureusement, si habilement agencée qu'elle soit, elle se présente avec les signes visibles d'une subtilité empruntée à divers arts. Aucuns n'y pourraient voir peut-être des symptômes de dépravation. Mais c'est là une question que je ne veux pas élucider en ce lieu. Banville seul, je l'ai déjà dit, est purement, naturellement et volontairement lyrique. Il est retourné aux moyens anciens d'expression poétique, les trouvant sans doute tout à fait suffisants et parfaitement adaptés à son but.

Mais ce que je dis du choix des moyens s'applique avec non moins de justesse au choix des sujets, au thème considéré en lui-même. Jusque vers un point assez avancé des temps modernes, l'art, poésie et musique surtout, n'a eu pour but que d'enchanter l'esprit en lui présentant des tableaux de béatitude, faisant contraste avec l'horrible vie de contention et de lutte dans laquelle nous sommes plongés.

Beethoven a commencé à remuer les mondes de mélancolie et de désespoir incurable amassés comme des nuages dans le ciel intérieur de l'homme. Maturin dans le roman, Byron dans la poésie, Poe dans la poésie et dans le roman analytique, l'un malgré sa prolixité et son verbiage, si détestablement imités par Alfred de Musset, l'autre malgré son irritante concision, ont admirablement exprimé la partie blasphématoire de la passion ; ils ont projeté des rayons splendides, éblouissants, sur le Lucifer

latent qui est installé dans tout cœur humain. Je veux dire que l'art moderne a une tendance essentiellement démoniaque. Et il semble que cette part infernale de l'homme, que l'homme prend plaisir à s'expliquer lui-même, augmente journallement, comme si le diable s'amusait à la grossir par des procédés artificiels, à l'instar des engraisseurs, empâtant patiemment le genre humain dans ses basses-cours pour se préparer une nourriture plus succulente.

Mais Théodore de Banville refuse de se pencher sur ces marécages de sang, sur ces abîmes de boue. Comme l'art antique, il n'exprime que ce qui est beau, joyeux, noble, grand, rythmique. Aussi dans ses œuvres vous n'entendrez pas les dissonances, les discordances des musiques du sabbat, non plus que les glapissements de l'ironie, cette vengeance du vaincu. Dans ses vers tout a un air de fête et d'innocence, même la volupté. Sa poésie n'est pas seulement un regret, une nostalgie, elle est même un retour très volontaire vers l'état paradisiaque. À ce point de vue, nous pouvons donc le considérer comme un original de la nature la plus courageuse. En pleine atmosphère satanique ou romantique, au milieu d'un concert d'imprécations, il a l'audace de chanter la bonté des Dieux, et d'être un parfait *classique*. Je veux que ce mot soit entendu ici dans le sens le plus noble, dans le sens vraiment historique.

CHARLES BAUDELAIRE.– *Les Poètes français*, d'Eugène Crépet, t. IV.(1862. – Chez Hachette.)

### III

## Par Sainte-Beuve

Après les générations de l'Empire qui avaient servi, administré, combattu, il en vint d'autres qui étudièrent, qui discutèrent, qui rêvèrent. Les forces disponibles de la société, refaites à peine des excès et des prodiges de l'action, se portèrent à la tête ; on se jeta dans les travaux et les luttes de l'esprit. Après les premières années de tâtonnement et de

légère incertitude, on vit se dessiner, en tous sens, des tentatives nouvelles, – en histoire, en philosophie, en critique, en art. La poésie eut de bonne heure sa place dans ce concours universel : elle sut se rajeunir et par le sentiment et par la forme. Elle aussi, à son tour, elle put produire ses merveilles.

Les uns donnaient à l'âme humaine, à ses aspirations les plus hautes, à ses regrets, à ses vagues désirs, à ses tristesses et à ses ennuis d'ici-bas, à ces autres ennuis plus beaux qui se traduisent en soif de l'Infini, des expressions harmonieuses et suaves qui semblaient la transporter dans un meilleur monde, et qui, pareilles à la musique même, ouvraient les sphères supérieures. D'autres fouillaient les antiques souvenirs, les ruines, les arceaux et les créneaux, et du haut de la colline, assis sur les débris du château gothique, ils voyaient la ville moderne s'éteindre à leurs pieds comme une image encore propre à ces vieux temps,

Comme le fer d'un preux dans la plaine oublié !

Ils évoquaient les Génies et les Sylphes, les Fantômes et les Gnomes ; ils refaisaient présent le Moyen Âge, – notre Moyen Âge mythologique et fabuleux. Ils cherchaient jusque dans l'Orient des couleurs et des prétextes à leurs splendides pinceaux. Ils chantaient la gloire même et les triomphes de cette récente et gigantesque époque, la plus guerrière qui ait été. Et, en chantant, ils rendaient au vers la trempe de l'acier, et à la strophe le poli, le plein et la jointure habile de l'armure.

D'autres, à la suite de ce Grec retrouvé qui se nomme André Chénier, eussent voulu recréer et former à leur usage, dans un coin de notre société industrielle, une petite colonie de l'ancienne Grèce ; ils aimaient les fêtes, la molle orgie couronnée de roses, les festins avec chants, les pleurs de Camille, et la réconciliation facile ; chaque matin une élégie, chaque soir une poursuite et une tendresse. Mais au milieu de ces oublis trop naturels à la jeunesse de tous les temps, ils avaient une pensée, un culte, l'amour de l'art, la curiosité passionnée d'une expression vive, d'un tour neuf, d'une image choisie, d'une rime brillante ; ils voulaient à chacun de leurs

cadres un clou d'or : enfants, si vous le voulez, mais enfants des Muses, et qui ne sacrifèrent jamais à la grâce vulgaire.

C'est tout cela, c'est bien d'autres choses encore (car je ne puis tout énumérer) que l'on a appelé de ce nom général de *Romantisme* en notre poésie. Ce mot a été souvent mal appliqué ; il a été surtout employé dans des sens assez différents. Dans l'acception la plus générale et qui n'est pas inexacte, la qualification de *romantique* s'étend à tous ceux qui, parmi nous, ont essayé, soit par la doctrine, soit dans la pratique, de renouveler l'Art et de l'affranchir de certaines règles convenues. Mme de Staël et son école, tous ces esprits distingués qui concoururent à introduire en France de justes notions des théâtres étrangers ; qui, les premiers, nous expliquèrent ou nous traduisirent Shakespeare, Goëthe, Schiller, ce sont relativement des romantiques ; en ce sens, M. de Barante, M. de Sainte-Aulaire même, M. de Rémusat en seraient, et je ne crois pas que ces fins esprits eussent jamais désavoué le titre entendu de la sorte.

C'est par une sorte d'abus, mais qui avait sa raison, que l'on a compris encore sous le nom de romantiques les poètes, comme André Chénier, qui sont amateurs de la beauté grecque et qui, par là même, sembleraient plutôt classiques ; mais les soi-disant classiques modernes étant alors, la plupart, fort peu instruits des vraies sources et se tenant à des imitations de seconde ou de troisième main, ç'a été se séparer d'eux d'une manière tranchée que de revenir aux sources mêmes, au sentiment des premiers maîtres, et d'y retremper son style ou son goût. C'est ainsi que M. Ingres se sépare de l'école de David. Ainsi André Chénier se sépare de Delille, Paul-Louis Courier et Dusault ou de M. Jay.

M. de Chateaubriand, qui aimait peu ses enfants les romantiques plus jeunes, était lui-même (malgré son apprêt de rhétorique renchérie) un grand romantique, et en ce sens qu'il avait remonté à l'inspiration directe de la beauté grecque, et aussi en cet autre sens qu'il avait ouvert, par René, une veine tout neuve de rêve et d'émotion poétique.

C'était un romantique encore, et de la droite lignée de Walter Scott, un romantique d'innovation et peut-être de témérité

(nonobstant la précision et la correction scrupuleuse de sa ligne,) qu'Augustin Thierry avec ses résurrections saxonnes et mérovingiennes. Il n'en aurait peut-être pas voulu convenir ; mais le classique Daunou le tenait pour tel et le savait bien.

C'était un romantique aussi que ce Fauriel qui considérait volontiers tous les siècles de Louis XIV comme non avenus, et qui, bien loin de tous les Versailles, s'en allait chercher, dans les sentiers les plus agrestes et les plus abandonnés, des fleurs de poésie toute simple, toute populaire, mais d'une vierge et forte senteur. La poésie parée, civilisée, celle des époques brillantes, ne lui paraissait, comme à Mérimée, qu'une poésie de secondes ou de troisièmes noces : il la laissait à de moins curieux et à de moins jaloux que lui.

Cependant l'expression de romantique, surtout à mesure que s'est prononcé le triomphe des idées et des œuvres modernes, et que ce qui avait paru romantique la veille (c'est-à-dire un peu extraordinaire) ne le paraissait déjà plus, s'est particulièrement concentrée sur une notable portion de la légion poétique la plus riche en couleur, la plus pittoresque, la plus militante aussi, et qui, après avoir conquis bien des points qu'on ne lui discute plus, a continué d'en réclamer d'autres qui ont été contestés, je veux parler de l'importante division de l'école romantique qui se rattachait à l'étendard de Victor Hugo. Ayant eu l'honneur d'en faire partie à un certain moment et en des temps difficiles, je sais ce qui en est, et j'ai souvent réfléchi et à ce qui s'est fait et à ce qui aurait pu se faire.

En laissant de côté toute la tentative dramatique immense, mais laborieuse et inachevée, en s'en tenant à la rénovation lyrique, il est difficile de ne pas convenir que celle-ci a fini par avoir gain de cause et par réussir. Il paraît généralement accordé aujourd'hui que l'école moderne a étendu ou renouvelé la poésie dans les divers modes et genres de l'inspiration libre et personnelle ; et, quelque belle part qu'on fasse en cela au génie instinctif de M. de Lamartine, il en reste une très grande aux maîtres plus réfléchis, qui ont donné l'exemple multiplié des formes, des rythmes, des images, de la couleur et du relief, et qui ont su transmettre à d'autres quelque chose de cette science.



Et comment oublier, à ce propos, celui qui, dans le groupe dont il s'agit, s'est détaché à son tour en maître et qui est aujourd'hui ce que j'appelle un chef de branche, Théophile Gautier, arrivé à la perfection de son faire, excellent à montrer tout ce dont il parle, tant sa plume est fidèle et *ressemble à un pinceau* ? « On m'appelle souvent un *fantaisiste*, me disait-il un jour, et pourtant, toute ma vie, je n'ai fait que m'appliquer à bien voir, à bien regarder la nature, à la dessiner, à la rendre, à la peindre, si je pouvais, telle que je l'ai vue. »

Qu'il y ait eu des excès dans le *rendu* des choses réelles, je le sais et je l'ai dit quelquefois. Tandis que, dans un autre ordre parallèle, de nobles poètes, qui procèdent plutôt de M. Alfred de Vigny et à qui il a, le premier, donné d'en haut le signal, cherchaient, un peu systématiquement eux-mêmes, à relever l'esprit pur, les tendances spiritualistes, à traduire les symboles naturels, à satisfaire les vagues élancements de l'être humain vers un idéal rêvé, de l'autre côté on s'est trop tenu sans doute à ce qui se voit, à ce qui se touche, à ce qui brille, palpite et végète sous le soleil. M. Victor de Laprade dans ses poèmes, d'autres à son exemple dans leur ligne également élevée, tels que M. Lacaussade, ont paru plus d'une fois protester contre un excès qui n'est pas le leur. Mais, d'un peu loin, je vois en tous ces poètes bien moins des adversaires que des rivaux et des émules, que des frères qui croient se combattre et qui seraient plus propres à se compléter. Ils ont un grand point de ralliement d'ailleurs : le culte de l'art compris selon l'inspiration moderne rajeunie en ce siècle.

C'est ce sentiment qui vit dans leurs cœurs, et que moi-même (si je puis me nommer) j'ai embrassé à mon heure et nourri dans le mien, que je voudrais maintenir, expliquer et confesser encore une fois devant ceux qui ne paraissent point l'admettre et le comprendre.

Un de nos amis et confrères à l'Académie, un de nos bons et très bons écrivains en prose, M. de Sacy, venant prendre séance à la place de M. Jay, a dit dans son discours de réception (juin 1855) une parole qui m'est toujours restée sur le cœur, et

que je lui demande la permission de relever, parce qu'elle n'est pas exacte, parce qu'elle n'est pas juste :

« Les classiques, disait-il, n'ont pas eu de champion plus décidé que M. Jay, dans cette fameuse dispute si oubliée aujourd'hui, après avoir fait tant de bruit il y a vingt ans. Non que M. Jay s'échauffât contre les romantiques, et que son repos en souffrît : ces haines vigoureuses n'entraient pas dans son caractère, il souriait et ne s'indignait pas. Peut-être n'a-t-il rien publié de plus spirituel et de plus agréable dans ce genre qu'un opuscule intitulé *La Conversion d'un romantique*. Je ne vois à reprendre dans cet ouvrage qu'une seule chose : le romantique y est converti par le classique. Pure vanterie ! Personne n'a converti les romantiques ; en gens d'esprit et de talent, ils se sont convertis tout seuls. Du moins M. Jay donna-t-il dans cette dispute un exemple parfait d'urbanité littéraire. Quel avantage d'avoir toujours la paisible possession de soi-même ! »

Je ne veux pas m'attacher à ce qui est relatif à M. Jay, homme de sens et fort estimable, mais qui n'avait certes fait preuve, dans l'écrit dont il s'agit, ni d'intelligence de la question, ni d'esprit, ni d'agrément, et qui n'y avait surtout pas mis le plus petit grain d'urbanité ; ce sont là des éloges sur lesquels on doit être coulant et qui sont presque imposés dans un discours de réception. Ils sont juste le contre-pied de la vérité ; maison est disposé à tout entendre ce jour-là. Ce qui seulement m'a choqué en entendant ces paroles, c'est que je trouvais que notre nouveau et digne confrère faisait bien lestement les honneurs, je ne dis pas de M. de Lamartine (il est convenu qu'on l'excepte à volonté et qu'on le met en dehors et au-dessus du romantisme,) mais de M. de Vigny, de M. Hugo, de M. de Musset. Et quant à moi, qui étais plus intéressé peut-être qu'un autre dans le livre de M. Jay, intitulé *Conversion de Jacques Delorme*, je trouvai aussi qu'on m'avait peu consulté en me louant aussi absolument d'une conversion qui n'était pas si entière qu'on la supposait.

De ce qu'on s'arrête, à un certain moment, dans les conséquences que de plus avancés ou de plus aventureux que nous prétendent tirer d'un principe, il ne s'ensuit pas qu'on renonce à ce principe et qu'on le répudie. Ce n'est pas à des

hommes politiques qui, tous les jours, appliquent cette manière de voir aux principes de 89, qu'il est besoin de démontrer cette vérité : de ce qu'on ne va pas aussi loin que tout le monde, et de ce que même, à un moment, on recule un peu, il ne s'ensuit pas qu'on se convertisse ni qu'on renonce à tout.

Mais les principes littéraires sont chose légère, dira-t-on, et ils n'ont pas le sérieux que comportent seules les matières d'intérêt politique et social. Ici je vous arrête ! ici est l'erreur et la méconnaissance du fait moral que je tiens à revendiquer. Il y a eu, durant cette période de 1819-1830, dans beaucoup de jeunes âmes (et M. de Sacy ne l'a-t-il pas lui-même observé de bien près dans le généreux auteur des *Glanes*, cette sœur des chantes et des poètes ?) un sentiment sincère, profond, passionné, qui, pour s'appliquer aux seules choses de l'art, n'en avait que plus de désintéressement et de hauteur, et n'en était que plus sacré. Il y a eu la *flamme de l'Art*. Ceux qui en ont été touchés une fois peuvent la sentir à regret s'affaiblir et pâlir, diminuer avec les années en même temps que la vigueur qui leur permet d'en saisir et d'en fixer les reflets dans leurs œuvres, mais ils ne la perdent jamais. « Il y a, disait Anacréon, un petit signe au cœur, auquel se reconnaissent les amants. » Il y a de même un signe et un coin auquel restent marqués et comme *gravés* les esprits qui, dans leur jeunesse, ont *cru* avec enthousiasme et ferveur à une certaine chose tant soit peu digne d'être crue. C'est le signe peut-être du *sectaire*, comme disait en ce temps-là M. Auger à l'Académie d'alors. Va pour sectaire ! « Je suis donc un sectaire, » disait Stendhal. Quoi qu'il en soit, ce signe persiste ; il peut se dissimuler par instants et se recouvrir, il ne s'efface pas. Viennent les crises, viennent les occasions, un conflit, l'apparition imprévue de quelque œuvre qui vous mette en demeure de choisir, de dire *oui* ou *non* sans hésiter (et il s'en est produit une en ces derniers temps, une œuvre qui fasse office de pierre de touche, et vous verrez chez ceux même qui s'étaient fait des concessions et qui avaient presque l'air d'être tombés d'accord dans les intervalles, le vieil homme aussitôt se ranimer. Les différences de religion se prononcent. Les blancs sont blancs et les bleus sont bleus. Voilà que vous

vous retranchez dans le beau convenu et dans le noble, fût-il ennuyeux, et moi je me déclare pour la vérité à tous risques, fût-elle même la réalité. Ou, en d'autres jours, vous abondez dans votre prose, et je me replonge dans la poésie.

Et pour ce qui est de l'inspiration et du programme poétique lyrique de ces années primitives, à nous en tenir à celui-là, il y avait bien lieu, en effet, de s'éprendre et de s'enflammer. Rendre à la poésie française de la vérité, du naturel, de la familiarité même, et en même temps lui redonner de la consistance de style et de l'éclat ; lui rapprendre à dire bien des choses qu'elle avait oubliées depuis plus d'un siècle, lui en apprendre d'autres qu'on ne lui avait pas dites encore ; lui faire exprimer les troubles de l'âme et les nuances des moindres pensées ; lui faire réfléchir la nature extérieure, non seulement par des couleurs et des images, mais quelquefois par un simple et heureux concours de syllabes ; la montrer, dans les fantaisies légères, découpée à plaisir et revêtue des plus sveltes délicatesses ; lui imprimer, dans les vastes sujets, le mouvement et la marche des groupes et des ensembles, faire voguer des trains et des appareils de strophes comme des flottes, ou les enlever dans l'espace comme si elles avaient des ailes ; faire songer dans une ode, et sans trop de désavantage, à la grande musique contemporaine ou à la gothique architecture, – n'était-ce rien ? C'est pourtant ce qu'on voulait et ce qu'on osait ; et si l'on n'a pas réalisé tout cela, on a du moins le droit de mettre le résultat à côté du vœu, et l'on peut, sans trop rougir, confronter le total de l'œuvre avec les premières espérances.

Il faut vraiment qu'en notre pays de France nous aimions bien les guerres civiles : nous avons toujours à la bouche Racine et Corneille pour les opposer à nos contemporains et les écraser sous ces noms. Mais étendons notre vue et songeons un peu à ce qu'a été la poésie lyrique moderne, en Angleterre, de Kirke White à Keats et à Tennyson en passant par Byron et les Lakistes, – en Allemagne, de Burger à Ubland et à Ruckert en passant par Goethe, – et demandons-nous quelle figure nous ferions, nous et notre littérature, dans cette comparaison avec tant de richesses étrangères modernes, si nous n'avions pas eu

notre poésie, cette même école poétique tant raillée. Vous vous en moquez à votre aise en famille, et pour la commodité de votre discours, le jour où vous entrez à l'Académie ; mais devant l'Europe, supposez-la absente, quelle lacune !

Il n'est pas jusqu'à ces moindres genres dont on se croyait obliger de sourire autrefois, qui ne méritassent désormais une place dans une Exposition universelle des produits de la poésie ; car ils ont eu de nos jours leur renaissance et retrouvé leurs adorateurs. Le sonnet, non pas le sonnet fade, efféminé, énervé et à *pointe* des spirituels et minces Fontenelles, mais le sonnet primitif, perlé, cristallin, de Pétrarque, de Shakespeare, de Milton et de notre vieux Du Bellay, a été remis en honneur. Il m'est arrivé d'écrire une grande folie :

Tirais à Rome à pied pour un sonnet de lui,

c'est-à-dire pour qu'il me fût accordé de trouver en moi un de ces beaux sonnets à la Pétrarque, de ces sonnets *après la mort de Laure*, diamants d'une si belle eau, à la fois sensibles et purs, qu'on redit avec un enchantement perpétuel et avec une larme. Mais pourquoi appelé-je cela une folie ? Je le dirais encore, et, si l'on pouvait faire à pareille condition un tel vœu de pèlerinage, ce sont les jambes qui me manqueraient aujourd'hui plus encore que la volonté et le désir.

Je ne suis donc et ne serai jamais qu'un demi-converti, et c'est pour cela qu'en recevant et en relisant le volume de Poésies dans lequel M. Théodore de Banville a réuni tous ses précédents recueils (moins un,) je me suis dit avec plaisir : Voilà un poète, un des premiers élèves des maîtres, un de ceux qui, venus tard et des derniers par l'âge, ont eu l'enthousiasme des commencements, qui ont gardé le scrupule de la forme, qui savent, pour l'avoir appris à forte école, le métier des vers, qui les font de *main d'ouvrier*, c'est-à-dire de bonne main, qui y donnent de la trempe, du ressort, qui savent composer, ciseler, peindre. Je ne prétends garantir ni adopter toutes les applications qu'il a faites de son talent ; mais il est un procédé, un art général, non seulement une main-d'œuvre, mais un feu sincère qui se fait reconnaître dans tout l'ensemble et qui

m'inspire de l'estime. Ce poète, à travers tous les caprices de son imagination et de sa muse, ne s'est jamais relâché sur de certains points ; il a gardé, au milieu de ses autres licences, la précision du bien faire, et, comme il dit, *l'amour du vert laurier*.

Il procède de Hugo et d'André Chénier. Comme ce dernier, il a sa Camille ; il la chante et a des tons de Properce dans l'ardeur de ses peintures. Il affectionne l'art grec, la sculpture, et nous en rend dans ses rythmes des copies et parfois presque des moulages. C'est d'une grande habileté, avec quelque excès. Je passe sur ce qui me paraît ou trop cherché, ou trop mélangé, pour ne m'arrêter qu'à ce qui est bien. En poésie, on peut lancer et perdre bien des flèches : il suffit pour l'honneur de l'artiste que quelques-unes donnent en plein dans le but et fassent résonner tout l'arbre prophétique, le chêne de Dodone, en s'y enfonçant. M. de Banville a eu quelques-uns de ces coups heureux où se reconnaît un archer vainqueur. J'ai parlé d'Art grec : est-il rien qui le rappelle et le représente plus heureusement que ce conseil donné à un sculpteur de se choisir des sujets calmes et gracieusement sévères, comme des hors-d'œuvre à son ciseau, dans les intervalles de la verve et de l'ivresse :

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase,  
Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase ;  
Cherche longtemps sa forme, et n'y retrace pas  
D'amours mystérieux ni de divins combats.  
Pas d'Alcide vainqueur du monstre de Nemée,  
Ni de Cypris naissant sur la mer embaumée ;  
Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions,  
Ni de riant Bacchos attelant les lions  
Avec un frein tresse de pampres et de vignes ;  
Pas de Leda jouant dans la troupe des cygnes  
Sous l'ombre des lauriers en fleurs, ni d'Artemis  
Surprise au sein des eaux dans sa blancheur de lys.  
Qu'autour du vase pur, trop beau pour la bacchante,  
La verveine mêlée à des feuilles d'acanthé  
Fleurisse, et que plus bas, des vierges lentement  
S'avancent deux à deux, d'un pas sûr et charmant,  
Les bras pendants le long de leurs tuniques droites,  
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

Le bas-relief est parfait ; on croit voir un beau vase antique.  
– Je ne trouve à redire qu'à ce mot d'extase un peu excessif, et que la rime a imposé au lieu d'*enthousiasme*.

Je pourrais indiquer encore plus d'une de ces pièces, achevées dans leur brièveté, les quelques vers adressés à Charles Baudelaire, des *Odelettes* (comme les intitule l'auteur) qui sont de vrais bijoux d'exécution, à Théophile Gautier, aux frères de Goncourt, etc. Les Stances adressées à la Jeunesse de l'avenir :

Vous en qui je salue une nouvelle aurore...

sont d'un beau souffle, avec quelques longueurs et des traits un peu forcés dans le détail ; mais la tendresse y éclate noblement en fierté, et l'élégie embouche le clairon de la victoire. M. de Banville, dans cette pièce et ailleurs, n'hésite pas à nommer et à saluer, au rang de ses maîtres divins, un poète qui ne nous saurait être indifférent, le vieux Ronsard. « En ce temps-là, je *ronsardisais*, » écrivait l'aimable Gérard de Nerval au début d'une de ses préfaces. M. de Banville n'a jamais cessé de *ronsardiser*, et il s'en vante. Cette admiration fidèle pour les bonnes et hautes parties du chef de chœur de la Pléiade lui a porté bonheur. Je ne sais rien d'aussi touchant dans son recueil, de mieux senti que les stances de souvenir qu'il a adressées à une fontaine de son pays du Bourbonnais, *la Font-Georges* : elles me rappellent des stances de Ronsard à la Fontaine Bellerie et surtout celles qui ont pour titre : *De l'Élection de mon Sépulchre*. C'est le même rythme dont on a dit : « Ce petit vers masculin de quatre syllabes, qui tombe à la fin de chaque stance, produit à la longue une impression mélancolique ; c'est comme un son de cloche funèbre. » Chez M. de Banville, l'impression de cette mélancolie ne va pas jusqu'au funèbre, et elle s'arrête à la douceur regrettée des pures et premières amours ; elle n'est, en quelque sorte, que le son de la cloche du village natal, et elle va rejoindre dans ma pensée l'écho de la romance de M. de Chateaubriand. Voici cette jolie pièce tout entière :

À LA FONT-GEORGES

Ô champs pleins de silence,  
Ou mon heureuse enfance  
Avait des jours encore  
Tout files d'or !

Ô ma vieille Font-Georges,  
Vers qui les rouges-gorges  
Et le doux rossignol  
Prenaient leur vol !

Maison blanche, ou la vigne  
Tordait en longue ligne  
Son feuillage qui boit  
Les pleurs du toit !

Ô source claire et froide,  
Qu'ombrageait le tronc roide  
D'un noyer vigoureux  
À moitié creux !

Sources ! fraîches fontaines !  
Qui, douces à mes peines,  
Frémisiez autrefois  
Rien qu'à ma voix !

Bassin où les laveuses  
Chantaient insoucieuses,  
En battant sur leur banc  
Le linge blanc !

Ô sorbier centenaire,  
Dont trois coups de tonnerre  
N'avaient pas abattu  
Le front chenu !

Tonnelles et coudrettes,  
Verdoyantes retraites  
De peupliers mouvants  
À tous les vents !

Ô vignes purpurines,  
Dont le long des collines,  
Les ceps accumules  
Ployaient gonfles ;

Où, l'automne venue,  
La Vendange mi-nue



À l'entour du pressoir  
Dansait le soir !

Ô buissons d'égantines,  
Jetant dans les ravines,  
Comme un chêne le gland,  
Leur fruit sanglant !

Murmurante oseraie  
Où le ramier s'effraie,  
Saule au feuillage bleu,  
Lointains en feu !

Rameaux lourds de cerises !  
Moissonneuses, surprises  
À mi-jambe dans l'eau  
Du clair ruisseau !

Antres, chemins, fontaines,  
Âcres parfums et plaines,  
Ombrages et rochers  
Souvent cherches !

Ruisseaux ! forêts ! silence !  
Ô mes amours d'enfance  
Mon âme, sans témoins,  
Vous aime moins

Que ce jardin morose  
Sans verdure et sans rose  
Et ces sombres massifs  
D'antiques ifs,

Et ce chemin de sable  
Où j'eus l'heur ineffable,  
Pour la première fois  
D'ouïr sa voix !

Où rêveuse, l'amie  
Doucement obéie,  
S'appuyant à mon bras,  
Parlait tout bas,

Pensive et recueillie,  
Et d'une fleur cueillie  
Brisant le cœur discret,  
D'un doigt distrait,

À l'heure où sous leurs voiles  
Les tremblantes étoiles  
Brodent le ciel changeant  
De fleurs d'argent.

L'indécision et le vague même de cette fin contribuent au charme ; la rêverie du lecteur achève le reste. – Une fois, contre son ordinaire, le poète a faibli sur la rime (*abattu, chenu,*) et je lui sais gré d'avoir préféré l'expression plus naturelle à une autre qui eût été amenée de plus loin et de force.

Et c'est ainsi qu'au déclin d'une école et quand dès longtemps on a pu la croire finissante, quand de ce côté *la prairie des Muses* semble tout entière fauchée et moissonnée, des talents inégaux, mais distingués et vaillants, trouvent encore moyen d'en tirer des regains heureux et de produire quelques pièces presque parfaites qui iraient s'ajouter à tant d'autres dans la corbeille, si un jour on s'avisait de la dresser, – dans la *Couronne*, si l'on s'avisait de la tresser, – d'une Anthologie française de ce siècle.

SAINTE-BEUVE, 12 octobre 1857. *Causeries du Lundi*, tome XIV.– (Chez Garnier frères.)

LIGARAN 

# Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose  
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez  
notre catalogue  
en cliquant [ici](#).**